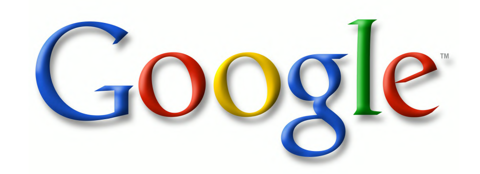
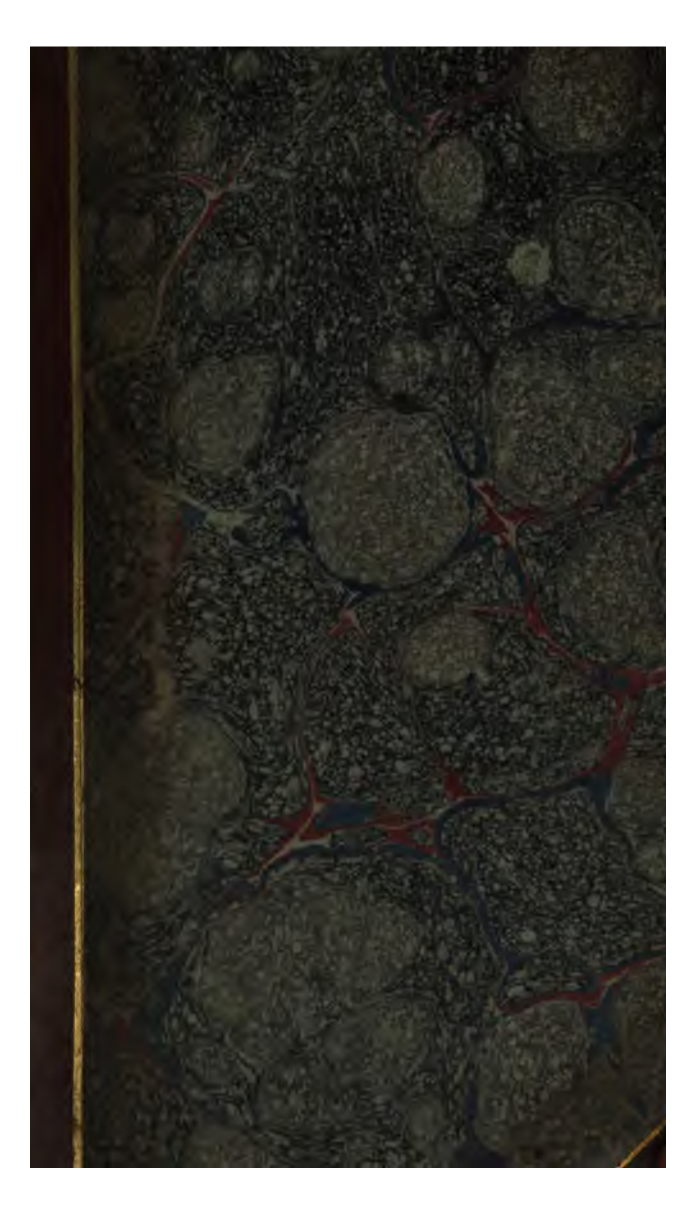




OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-HUITIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

1940
194
791
1.58
Buhr

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

F.

FEMME.

Physique & morale.

En général, elle eſt bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux ; ſon ſang eſt plus aqueux, ſa chair moins compacte, ſes cheveux plus longs, ſes membres plus arrondis, les bras moins muſculeux, la bouche plus petite, les feſſes plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre plus large. Ces caractères diſtinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les eſpèces, depuis la Laponie juſqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque, dans ſon troiſième livre *des propos de table*, prétend que le vin ne les enivre pas auſſi aiſément que les hommes ; & voici la raiſon qu'il apporte de ce qui n'eſt pas vrai. Je me ſers de la traduction d'*Amyot*.

« Le tempérament des femmes eſt fort hu-
» mide ; ce qui leur rend la charnure ainſi
» molle, liſſée & luiſante, avec leurs purga-
» tions menſtruelles. Quand donc le vin vient
» à tomber en une ſi grande humidité, alors ſe
» trouvant vaincu il perd ſa couleur & ſa force,
» & devient décoloré & éveux ; & en peut-on
» tirer quelque choſe des paroles mêmes d'*Ariſ-*

» *tote :* car il dit que ceux qui boivent à grands
» traits sans reprendre haleine, que les anciens
» appelaient *amusizein*, ne s'enivrent pas si
» facilement, parce que le vin ne leur demeure
» guère dedans le corps; ains étant pressé &
» poussé à force, il passe tout outre à travers.
» Or, le plus communément nous voyons que
» les femmes boivent ainsi; & s'il est vraisem-
» blable que leurs corps, à cause de la con-
» tinuelle attraction des humeurs qui se fait
» par contre-bas pour leurs purgations mens-
» truelles, est plein de plusieurs conduits, &
» percé de plusieurs tuyaux & échevaux esquels
» le vin venant à tomber en sort vîtement &
» facilement sans se pouvoir attacher aux par-
» ties nobles & principales, lesquelles étant
» troublées, l'ivresse s'en enfuit. »

Cette physique est tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'est-à-dire, qu'en une génération, on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'est ce qu'ont pu observer en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naissances & des morts. Il est à croire qu'il en est ainsi dans l'Asie & chez les négresses, les rouges, les cendrées comme chez les blanches. *Natura est semper sibi consona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui passaient soixante & dix ans, (*a*)

(*a*) Lettre très-instructive du jésuite *Constantin* au jésuite *Souciet*, dix-neuvième recueil.

on compta dans la ſeule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces préſens, 98220 femmes de ſoixante & dix ans paſſés, 48893 âgées de plus de quatre-vingts ans, & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les cauſes finales diſent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenſer de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde & de les nourrir. Il n'eſt pas à croire que la nature donne des récompenſes; mais il eſt probable que le ſang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurciſſent moins vîte.

Aucun anatomiſte, aucun phyſicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau aſſurer, *Mariam & Spiritum ſanctum emiſiſſe ſemen in copulatione & ex ſemine amborum natum eſſe Jeſum*, cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs très-ſavant, n'eſt adoptée aujourd'hui par aucun naturaliſte.

Les émiſſions périodiques de ſang qui affaibliſſent toujours les femmes pendant cette époque, les maladies qui naiſſent de la ſuppreſſion, les temps de groſſeſſe, la néceſſité d'alaiter les enfans & de veiller continuellement ſur eux, la délicateſſe de leurs membres les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il eſt vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les temps, & preſque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires, qui combattirent avec les hommes, qui ſoutinrent de prodigieux travaux; mais après tout, ces exemples ſont

rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le phyſique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adreſſe dans leurs doigts beaucoup plus ſouples que les nôtres, ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue, étant néceſſairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maiſon, & ſur-tout du ſoin des enfans, menant une vie plus ſédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race maſculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela eſt ſi vrai, que dans tous les pays policés il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une ſeule femme.

Monteſquieu, dans ſon Eſprit des lois, (*b*) en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'oſe dire*. Il cite *Plutarque* pour ſon garant.

C'eſt une mépriſe qui n'eſt guère pardonnable qu'à un eſprit tel que *Monteſquieu*, toujours entraîné par la rapidité de ſes idées, ſouvent incohérentes.

Plutarque, dans ſon chapitre de *l'amour*, introduit pluſieurs interlocuteurs. Et lui-même, ſous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus

(*b*) L. VII & X. Voyez l'article *Amour* dans lequel on a déjà indiqué cette bévue.

grande force les discours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'est dans ce même dialogue qu'il va jusqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque chose de divin. Il compare cet amour au soleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal, & il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable aventure s'était passée sous les yeux mêmes de *Plutarque* qui vécut quelque temps dans la maison de *Vespasien*. Cette héroïne, apprenant que son mari *Sabinus* vaincu par les troupes de l'empereur s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne, s'y enferma seule avec lui, le servit, le nourrit pendant plusieurs années, en eut des enfans. Enfin étant prise avec son mari & présentée à *Vespasien* étonné de la grandeur de son courage, elle lui dit : *J'ai vécu plus heureuse sous la terre dans les ténèbres que toi à la lumière du soleil au faîte de la puissance.* *Plutarque* affirme donc précisément le contraire de ce que *Montesquieu* lui fait dire ; il s'énonce même en faveur des femmes avec un enthousiasme très-touchant.

Il n'est pas étonnant qu'en tout pays l'homme se soit rendu le maître de la femme ; tout étant fondé sur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps & même de l'esprit.

On a vu des femmes très-savantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.

L'esprit de société & d'agrément est communément leur partage. Il semble généralement

parlant qu'elles ſoient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement ; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs ; mais elles règnent dans preſque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Eſpagne, à Naples, en Angleterre, dans pluſieurs Etats du Nord, dans pluſieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi ſalique* les a excluës du royaume de France ; & ce n'eſt pas, comme le dit *Mézerai*, qu'elles fuſſent incapables de gouverner, puiſqu'on leur a preſque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que pluſieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, & qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles ne ſe laiſſaſſent ſubjuguer *par des amans incapables de gouverner douze poules*. Cependant *Iſabelle* en Caſtille, *Eliſabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèſe* en Hongrie ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une légiſlatrice auſſi reſpectée que le ſouverain de la Grèce, de l'Aſie mineure, de la Syrie & de l'Egypte eſt peu eſtimé.

L'ignorance a prétendu long-temps que les femmes ſont eſclaves pendant leur vie chez les mahométans, & qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce ſont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toujours ſur le mahométiſme. Les épouſes ne ſont point du tout eſclaves. La ſura ou chapitre

IV du Koran leur assigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite son frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entr'elles les deux tiers de la succession, & le reste appartient aux parens du mort ; chacune des deux lignes en aura la sixième partie, & la mère du mort a aussi un droit dans la succession. Les épouses sont si peu esclaves qu'elles ont permission de demander le divorce, qui leur est accordé quand leurs plaintes sont jugées légitimes.

Il n'est pas permis aux musulmans d'épouser leur belle-sœur, leur nièce, leur sœur de lait, leur belle-fille élevée sous la garde de leur femme. Il n'est pas permis d'épouser les deux sœurs. En cela ils sont bien plus sévères que les chrétiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages qu'ils pourraient faire *gratis*.

Polygamie.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouses à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes selon leur condition, il n'y a que les plus grands seigneurs qui puissent user d'un tel privilége. Ainsi la pluralité des femmes ne fait point aux Etats musulmans le tort que nous leur reprochons si souvent, & ne les dépeuple pas comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hasard.

Les Juifs, par un ancien usage établi selon leurs livres depuis *Lamech*, ont toujours eu la liberté d'avoir à la fois plusieurs femmes.

David en eut dix-huit ; & c'eſt depuis ce temps que les rabbins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il ſoit dit que *Salomon* en eut juſqu'à ſept cents.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux juifs la pluralité des femmes ; ils ne les croient pas dignes de cet avantage ; mais l'argent toujours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient & en Afrique aux juifs qui ſont riches, la permiſſion que la loi refuſe.

On a rapporté ſérieuſement que *Lélius Cinna* tribun du peuple, publia après la mort de *Céſar*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme ſenſé ne voit que c'eſt là un conte populaire & ridicule inventé pour rendre *Céſar* odieux ? Il reſſemble à cet autre conte qu'un ſénateur romain avait propoſé en plein ſénat, de donner permiſſion à *Céſar* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait : de pareilles inepties déshonorent l'hiſtoire, & font tort à l'eſprit de ceux qui les croient. Il eſt triſte que *Monteſquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en eſt pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, ſe diſant chrétien, épouſa *Juſtine* du vivant de *Severa* ſa première femme, mère de l'empereur *Gratien*. Il était aſſez riche pour entretenir pluſieurs femmes.

Dans la première race des rois francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic*, eurent pluſieurs femmes à la fois. *Gontran* eut dans ſon palais *Venerande*, *Mercatrude* & *Oſtregile*,

reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroflède*, *Marcovèse*, & *Théodogile*.

Il est difficile de concevoir comment l'ex-jésuite *Nonotte* a pu, dans son ignorance, pousser la hardiesse jusqu'à nier ces faits, jusqu'à dire que les rois de cette première race n'usèrent point de la polygamie, & jusqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités historiques avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collége? Des livres dans ce goût ne laissent pas de se vendre quelque temps dans les provinces où les jésuites ont encore un parti; ils séduisent quelques personnes peu instruites.

Le père *Daniel* plus savant, plus judicieux, avoue la polygamie des rois francs sans aucune difficulté; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I*; il dit expressément que *Théodebert* épousa *Deuterie*, quoiqu'il eût une autre femme nommée *Visigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita son oncle *Clotaire*, lequel épousa la veuve de *Clodomir* son frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes.

Tous les historiens font les mêmes aveux, Comment après tous ces témoignages souffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, & qui ose dire en débitant de si énormes sottises, que c'est pour la défense de la religion, comme s'il s'agissait dans un point d'histoire de notre religion vénérable & sacrée que des calomniateurs méprisables font servir à leurs ineptes impostures!

De la polygamie permise par quelques papes & par quelques réformateurs.

L'abbé de *Fleuri* auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, rend plus de justice à la vérité dans tout ce qui concerne les lois & les usages de l'Eglise. Il avoue que *Boniface* apôtre de la basse Allemagne, ayant consulté l'an 726 le pape *Grégoire II* pour savoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes, *Grégoire II* lui répondit le 22 novembre de la même année, ces propres mots : *Si une femme est attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut se marier à une autre : mais il doit donner à la femme malade les secours nécessaires.* Cette décision paraît conforme à la raison & à la politique ; elle favorise la population qui est l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni selon la raison, ni selon la politique, ni selon la nature, c'est la loi qui porte qu'une femme séparée de corps & de biens de son mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il est évident que voilà une race perdue pour la peuplade ; & que si cet époux & cette épouse séparés ont tous deux un tempérament indomptable, ils sont nécessairement exposés & forcés à des péchés continuels dont les législateurs doivent être responsables devant DIEU, si....

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui est convenable au bien des Etats & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui

permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la société conjugale les garçons & les filles que leurs parens auront voués à l'Eglise dans leur plus tendre enfance. Cette loi semble aussi barbare qu'injuste; c'est anéantir à la fois des familles, c'est forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté, c'est rendre à jamais les enfans esclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait, c'est détruire la liberté naturelle, c'est offenser DIEU & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Hesse, dans la communion luthérienne en 1539, est assez publique. J'ai connu un des souverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épousé une luthérienne, eut permission du pape de se marier à une catholique, & qui garda ses deux femmes.

Il *est* public en Angleterre, & on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épousa deux femmes qui vécurent ensemble dans sa maison avec une concorde singulière qui fit honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encore le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les lois permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes qui par-tout on fait les lois, sont nés avec trop d'amour-propre, sont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui

est fort ordinaire, sur-tout dans les anciens voyageurs, c'est d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'*Esprit des lois* prétend (*c*) que sur la côte de Malabar, dans la caste des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir plusieurs maris, il cite des auteurs suspects, & sur-tout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été long-temps témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel est l'esprit vif qui sache douter?

La lubricité des femmes, dit-il, (*d*) *est si grande à Patane, que les hommes sont contraints de se faire certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises.*

Le président de *Montesquieu* n'alla jamais à Patane. M *Linguet* ne remarque-t-il pas très-judicieusement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui se trompaient, ou qui voulaient se moquer de leurs lecteurs? Soyons justes, aimons le vrai, ne nous laissons pas séduire, jugeons par les choses & non par les noms.

Suite des réflexions sur la polygamie.

Il semble que le pouvoir & non la convention ait fait toutes les lois, sur-tout en Orient. C'est là qu'on voit les premiers esclaves, les premiers eunuques, le trésor du prince composé de ce qu'on a pris au peuple.

(*c*) Liv. XVI, chap. V.

(*d*) Liv. XVI, chap. X.

Qui peut vêtir, nourrir & amuſer pluſieurs emmes, les a dans ſa ménagerie, & leur comnande deſpotiquement.

Ben-Aboul-Kiba dans ſon *Miroir des fidelles*, apporte qu'un des viſirs du grand *Soliman* int ce diſcours à un agent du grand *Charles-Quint* :

« Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs ine eſtime toute particulière, peux-tu bien me eprocher d'avoir quatre femmes ſelon nos aintes lois, tandis que tu vides douze quaraux par an, & que je ne bois pas un verre le vin? Quel bien fais-tu au monde en paſſant lus d'heures à table que je n'en paſſe au lit? e peux donner quatre enfans chaque année our le ſervice de mon auguſte maître; à peine n peux-tu fournir un, Et qu'eſt-ce que l'enant d'un ivrogne? Sa cervelle ſera offuſquée les vapeurs du vin qu'aura bu ſon père. Que eux-tu d'ailleurs que je devienne, quand leux de mes femmes ſont en couche? ne fautl pas que j'en ſerve deux autres, ainſi que na loi me le commande? Que deviens-tu, juel rôle joues-tu dans les derniers mois de a groſſeſſe de ton unique femme, & pendant es couches, & pendant ſes maladies? Il faut jue tu reſtes dans une oiſiveté honteuſe, ou jue tu cherches une autre femme. Te voilà néceſſairement entre deux péchés mortels qui e feront tomber tout roide après ta mort lu pont aigu au fond de l'enfer.

» Je ſuppoſe que dans nos guerres contre les hiens de chrétiens, nous perdions cent mille oldats; voilà près de cent mille filles à pouroir. N'eſt-ce pas aux riches à prendre ſoin

d'elles? Malheur à tout musulman assez tiède pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles, en qualité de ses légitimes épouses, & pour ne pas les traiter selon leurs mérites.

» Comment donc sont faits dans ton pays la trompette du jour que tu appelles *coq*, l'honnête bélier prince des troupeaux, le taureau souverain des vaches? chacun d'eux n'a-t-il pas son sérail? Il te sied bien vraiment de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit, *David* le juif autant, & *Salomon* le juif sept cents de compte fait, avec trois cents concubines! tu vois combien je suis modeste. Cesse de reprocher la gourmandise à un sage qui fait de si médiocres repas. Je te permets de boire, permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, souffre que je change de femmes. Que chacun laisse vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'est point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraise & ton petit manteau ne doivent point commander à mon doliman. Achève de prendre ton café avec moi, & va-t-en caresser ton allemande, puisque tu es réduit à elle seule. »

Réponse de l'Allemand.

» Chien de musulman, pour qui je conserve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui possède quatre femmes possède quatre harpies, toujours prêtes à se calomnier, à se nuire, à se battre. Le logis est l'antre de la discorde, aucune d'elles ne peut t'aimer. Chacune n'a qu'un

qu'un quart de ta perſonne, & ne pourrait tout-au plus te donner que le quart de ſon cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable, ce ſont des priſonnières qui n'ayant jamais rien vu n'ont rien à te dire; elles ne connaiſſent que toi, par conſéquent tu les ennuie. Tu es leur maître abſolu, donc elles te haïſſent. Tu es obligé de les faire garder par un eunuque qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oſes te comparer à un coq! mais jamais un coq n'a fait fouetter ſes poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, reſſemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux aimer en homme; je veux donner tout mon cœur & qu'on me donne le ſien. Je rendrai compte de cet entretien ce ſoir à ma femme, & j'eſpère qu'elle en ſera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, apprends que s'il eſt mal d'en boire en Arabie, c'eſt une habitude très-louable en Allemagne. Adieu. »

FERMETÉ.

Fermeté vient de *ferme*, & ſignifie autre choſe que *ſolidité* & *dureté ;* une toile ſerrée, un ſable battu, ont de la fermeté ſans être durs ni ſolides.

Il faut toujours ſe ſouvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par des images phyſiques : on dit *la fermeté de l'ame, de l'eſprit ;* ce qui ne ſignifie pas plus *ſolidité* ou *dureté* qu'au propre.

La fermeté eſt l'exercice du courage de l'eſ-

prit ; elle suppose une résolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire suppose de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la fermeté du style de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. *Bouhours* : c'est un terme hasardé, mais placé, qui exprime l'énergie & la force des pensées & du style.

On peut dire que *la Bruyère* a un style ferme, & que d'autres écrivains n'ont qu'un style dur.

FERRARE.

Ce que nous avons à dire ici de Ferrare n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos questions ; mais il en a un très-grand avec la justice qui est plus nécessaire que les belles-lettres, & bien moins cultivée, sur-tout en Italie.

Ferrare était constamment un fief de l'empire ainsi que Parme & Plaisance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *César d'Est* à main armée, en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien singulier pour un homme qui se dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alphonse d'Est* premier du nom, souverain de Ferrare, de Modène, d'Est, de Carpi, de Rovigno, avait épousé une simple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Eustochia*, dont il avait eu trois enfans avant son mariage, reconnus par lui solennellement en face d'église. Il ne manqua à cette reconnaissance aucune des formalités prescrites par les lois.

Son successeur *Alphonse d'Est* fut reconnu duc de Ferrare. Il épousa *Julie d'Urbin* fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *César d'Est*, héritier incontestable de tous les biens de la maison, & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, osa prétexter que la grand'mère de *César d'Est* n'était pas assez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raison est ridicule & scandaleuse dans un évêque; la seconde est insoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe. Car si le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ses autres États; & s'il n'y avait point de vice dans sa naissance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquisition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales & toutes les décisions des braves théologiens qui assurent que le pape *peut rendre juste ce qui est injuste*. En conséquence il excommunia d'abord *César d'Est*; & comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens, le père commun des fidelles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'Eglise. Ces troupes furent battues; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées & ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le

crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi *Louis XII*, moins excusable, s'était déshonoré en s'unissant avec le monstre *Alexandre VI* & son exécrable bâtard le duc *Borgia*. Il fallut céder ; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux & cinq mille fantassins.

Il est bien triste qu'un homme tel que *Henri IV* ait descendu à cette indignité qu'on appelle *politique*. Les *Catons*, les *Metellus*, les *Scipions*, les *Fabricius*, n'auraient point ainsi trahi la justice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce temps Ferrare devint déserte, son terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait été sous la maison d'*Est* un des plus beaux d'Italie ; le peuple regretta toujours ses anciens maîtres. Il est vrai que le duc fut dédommagé ; on lui donna la nomination à un évêché & à une cure ; & on lui fournit même quelques minots de sel des magasins de Cervia. Mais il n'est pas moins vrai que la maison de Modène a des droits incontestables & imprescriptibles sur ce duché de Ferrare, dont elle est si indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, supposons que cette scène se fût passée du temps où JESUS-CHRIST ressuscité apparaissait à ses apôtres, & que *Simon Barjone* surnommé *Pierre* eût voulu s'emparer des Etats de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander justice en Béthanie au Seigneur JESUS ; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoie chercher sur le champ *Simon*, &

qui lui dit : *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux ; on sait comme ces clefs sont faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre. Si on t'a dit que le ciel entoure le globe & que le contenu est dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent, & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient ? Je t'ai déjà défendu de dégaîner. Tu me parais un composé fort bizarre, tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies ; sois plus doux & plus honnête, ne prends ni le bien ni les oreilles de personne, de peur qu'on ne te donne sur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIÈRE.

1°. Je propose des vues générales sur la fertilisation. Il ne s'agit pas ici de savoir en quel temps il faut semer des navets vers les Pyrénées & vers Dunkerque ; il n'y a point de paysan qui ne connaisse ces détails mieux que tous les maîtres & tous les livres. Je n'examine point les vingt & une manières de parvenir à la multiplication du blé, parmi lesquelles il n'y en a pas une de vraie ; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres, & non de celle des grains. Il en est du blé comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de

la ſaumure ou de la leſſive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un ſol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres & de mauvais terroirs. Le ſeul moyen, peut-être, de rendre les bons encore meilleurs, de fertiliſer les médiocres, & de tirer parti des mauvais, eſt que les ſeigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, & ſur-tout les mauvais, ne pourront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté; ils afferment à vil prix, font très-peu de profit, & laiſſent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont priſe.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vaſtes champs. Celui qui écrit ces réflexions, a trouvé dans un très-mauvais pays un vaſte terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit: Je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de déshérence, je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruyères en pâturages nous y engraiſſerons des beſtiaux; ce petit canton ſera plus riche & plus peuplé.

Il en eſt de même des marais qui étendent ſur tant de contrées la ſtérilité & la mortalité. Il n'y a que les ſeigneurs qui puiſſent détruire ces ennemis du genre-humain. Et ſi ces marais ſont trop vaſtes, le gouvernement ſeul eſt aſſez puiſſant pour faire de telles entrepriſes; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les ſeigneurs ſeuls ſeront long-temps en état d'employer le ſemoir. Cet inſtrument eſt

coûteux ; il faut souvent le rétablir ; nul ouvrier de la campagne n'est en état de le construire ; aucun colon ne s'en chargera ; & si vous lui en donnez un, il épargnera trop la semence & fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet instrument employé à propos doit épargner environ le tiers de la semence, & par conséquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il est donc très-important de le rendre d'usage, & de long-temps il n'y aura que les riches qui pourront s'en servir.

5°. Les seigneurs peuvent faire la dépense du vancribleur, qui, quand il est bien conditionné, épargne beaucoup de bras & de temps. En un mot, il est clair que si la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'est que les simples cultivateurs ne sont pas en état de faire les avances. La culture de la terre est une vraie manufacture : il faut pour que la manufacture fleurisse que l'entrepreneur soit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes, que quelques sophistes mettent à la mode, est une chimère pernicieuse. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne serait pas cultivée. Quiconque possède une charrue, a besoin de deux valets & de plusieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres seront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les seigneurs soient sur les lieux. (1)

(1) La question de savoir, si un grand terrain cultivé par un seul propriétaire donne un produit brut ou un produit net plus grand ou moindre que le même terrain

7°. Il ne faut pas qu'un seigneur s'attende, en fesant cultiver sa terre sous ses yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (*)

8°. S'il fait la dépense d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien ; il y gagnera, & l'Etat aussi.

Si le fermier est malheureusement obligé de vendre tous les veaux & toutes les génisses pour être en état de payer le roi & son maître, le même seigneur fait elever ces génisses & quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour ; le temps affaiblit presque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le seigneur est en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'Etat que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10°. Les évêques qui résident font du bien

partagé en petites propriétés, cultivées chacune par le possesseur, n'a point encore été complètement résolue. Il est vrai qu'en général, dans toute manufacture, plus on divise le travail entre des ouvriers occupés chacun d'une même chose ; plus on obtient de perfection & d'économie.

Mais jusqu'à quel point ce principe se peut-il appliquer à l'agriculture, où plus généralement à un art dont les procédés successifs sont assujettis à certaines périodes, à l'ordre des saisons ?

(*) Voyez *Agriculture*.

aux

aux villes. Si les abbés commendataires résidaient, ils feraient du bien aux campagnes ; leur absence est préjudiciable.

11°. Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre, que les autres peuvent aisément nous échapper ; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable ; nos espèces peuvent passer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent se perdre, la terre reste.

12°. Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les *Français* & les autres peuples n'avaient point imaginé du temps de *Henri IV* d'infecter leurs nez d'une poudre noire & puante, & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inspiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeûner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde ; ils se passaient de l'herbe & de la terre de la Chine, des roseaux qui croissent en Amérique & des féves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées, & beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiser. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un sou de dividende à ses actionnaires sur le produit de son commerce, & qui ne les paye que d'une partie du revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture est donc la ressource indispensable.

13°. Plusieurs branches de cette ressource sont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuse consommation de bougies. Il n'y a point de

maifon un peu forte où l'on n'en brûle deux ou trois écus par jour. Cette feule penfe entretiendrait une famille économe. I conſommons cinq ou fix fois plus de boi chauffage que nos pères ; nous devons avoir plus d'attention à planter & à entre nos plants ; c'eft ce que le fermier n'eft même en droit de faire ; c'eft ce que le feig ne fera que lorfqu'il gouvernera lui-mêm poffeffions.

14°. Lorfque les poffeffeurs des terres les frontières y réfident, les manœuvres, ouvriers étrangers viennent s'y établir ; le fe peuple infenfiblement, il fe forme des r d'hommes vigoureux. La plupart des manu tures corrompent la taille des ouvriers ; race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux mé abrègent leurs jours. Les travaux de la c pagne, au contraire, fortifient & produi des générations robuftes, pourvu que la dét che des jours de fêtes n'altère pas le bien font le travail & la fobriété.

15°. On fait affez quelles font les fun fuites de l'oifive intempérance attachée à jours qu'on croit confacrés à la religion, & ne le font qu'aux cabarets. On fait quelle périorité le retranchement de ces jours dan reux a donné aux proteftans fur nous. N raifon commence enfin à fe développer au p de nous faire fentir confufément que l'oifiv & la débauche ne font pas fi précieufes dev DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêqu rendu à la terre pendant quarante jours l'année ou environ, des hommes qu'elle mandait pour la cultiver. Mais fur les frontièr

où beaucoup de nos domaines se trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop souvent, soit par contradiction, soit par une infame politique, que ces étrangers se plaisent à nous accabler d'un fardeau que les plus sages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aisément nous délivrer de ce très-grand mal que ces étrangers nous font. Ils sont en droit d'obliger nos colons à entendre une messe le jour de St Roch; mais au fond, ils ne sont pas en droit d'empêcher les sujets du roi de cultiver après la messe une terre qui appartient au roi, & dont il partage les fruits. Et ils doivent savoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de son devoir envérs DIEU qu'en le priant le matin, & en obéissant le reste du jour à la loi qu'il nous a imposée de travailler.

16°. Plusieurs personnes ont établi des écoles dans leurs terres, j'en ai établi moi-même; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer; mais que le grand nombre, sur-tout les enfans des manœuvres, ne sachent que cultiver, parce qu'on n'a besoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très-commune; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a destiné l'homme: il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, & les leur rendre nécessaires. (2)

(2) Le temps de l'enfance, celui qui précède l'âge où un enfant peut être assujetti à un travail régulier, est plus que suffisant pour apprendre à lire, à écrire,

17°. Le ſeul encouragement des cultivateurs eſt le commerce des denrées. Empêcher les blés de ſortir du royaume, c'eſt dire aux étrangers que nous en manquons, & que nous ſommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement diſette. Nous fourniſſons les cours de l'Europe de danſeurs & de perruquiers; ils vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'eſt à la prudence du gouvernement d'étendre ou de reſſerrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que ſon canton, à propoſer des vues à ceux qui voient & qui embraſſent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverſe, eſt un objet important. Le gouvernement s'eſt ſignalé par la confection des voies publiques, qui ſont à la fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a auſſi donné des ordres très-utiles pour les chemins de traverſe; mais ces ordres ne ſont pas ſi bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait ſes denrées de ſon village au marché voiſin en une heure de temps avec un cheval, y par-

à compter, pour acquérir même des notions élémentaires d'arpentage, de phyſique & d'hiſtoire naturelle. Il ne faut pas craindre que ces connaiſſances dégoûtent des travaux champêtres. C'eſt préciſément parce que preſqu'aucun homme du peuple ne ſait bien écrire, que cet art devient un moyen de ſe procurer avec moins de peine une ſubſiſtance plus abondante que par un travail mécanique. Ce n'eſt que par l'inſtruction qu'on peut eſpérer d'affaiblir dans le peuple les préjugés, ſes tyrans éternels auxquels preſque par-tout les grands obéiſſent même en les mépriſant.

vient à peine avec deux chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le soin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier ; & ce peu de peine qu'il s'est épargnée, lui cause à la fin de très-grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendians est prodigieux, &, malgré les lois, on laisse cette vermine se multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les seigneurs de retenir & faire travailler à un prix raisonnable, tous les mendians robustes, hommes & femmes qui mendieront sur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat est pernicieux. Je ne sais s'il ne serait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation, de quiconque ne serait pas marié à vingt-cinq ans. (3) Je ne sais s'il ne serait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait sept enfans mâles, tant que le père & les sept enfans vivraient ensemble. M. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive si rarement que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes sur tous les

(3) Cette loi ne serait ni juste ni utile; le célibat, dans aucun système raisonnable de morale, ne peut être regardé comme un délit, & une surcharge d'impôt serait une véritable amende. D'ailleurs, si cette punition est assez forte pour l'emporter sur les raisons qui éloignent du mariage, elle en fera faire de mauvais, & la population qui résultera de ces mariages ne sera ni fort nombreuse ni fort utile.

avantages qu'on peut retirer de la campagne, ſur les améliorations, ſur les blés, les légumes, les pâturages, les animaux domeſtiques & ſur mille ſecrets preſque tous chimériques. (4) Le meilleur ſecret eſt de veiller ſoi-même à ſon domaine.

SECTION II.

Pourquoi certaines terres ſont mal cultivées.

JE paſſai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adoſſée à des montagnes, & de l'autre par une vaſte étendue d'eau ſaine & claire qui nourrit d'excellens poiſſons. C'eſt le plus bel aſpect de la nature; il termine les frontières de pluſieurs Etats; la terre y eſt couverte de bétail, & elle le ſerait de fleurs & de fruits toute l'année ſans les vents & les grêles qui déſolent ſouvent cette contrée délicieuſe & qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maiſon bien bâtie, où demeuraient ſept ou huit hommes bien faits & vigoureux. Je leur dis : Vous cultivez ſans doute un héritage fertile dans ce beau ſéjour? Nous, Monſieur,

(4) La ſcience de l'agriculture a fait peu de progrès juſqu'ici; & c'eſt le ſort commun à toutes les parties des ſciences qui emploient l'obſervation plutôt que l'expérience; elles dépendent du temps & des événemens, plus que du génie des hommes. Telle eſt la médecine, telle eſt encore la météréologie.

nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme ! nous ne ſommes pas faits pour cet indigne métier. Nous pourſuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre ; nous les chargeons de fers : notre emploi eſt celui des héros. Sachez que dans ce pays de deux lieues ſur ſix, nous avons quatorze maiſons auſſi reſpectables que celle-ci, conſacrées à cet uſage. La dignité dont nous ſommes revêtus nous diſtingue des autres citoyens ; & nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançais tout confus vers une autre maiſon ; je vis dans un jardin bien tenu, un homme entouré d'une nombreuſe famille ; je croyais qu'il daignait *cultiver ſon jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à ſel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis ſur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où ſe conſerve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières ; des élus dont la dignité conſiſtait à écrire les noms des citoyens, & ce qu'ils doivent au fiſc ; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fiſc ; des hommes revêtus d'offices de toute eſpèce, les uns conſeillers du roi n'ayant jamais donné de conſeil, les autres ſecrétaires du roi n'ayant jamais ſu le moindre de ſes ſecrets. Dans cette multitude de gens qui ſe pavanaient de par le roi, il y

en avait un assez grand nombre de revêtus d'un habit ridicule & chargés d'un grand sac qu'ils se fesaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, & qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairem payés pour chanter de grand matin ; & dep plusieurs siècles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin, je vis dans le lointain quelques spectres à demi-nus qui écorchaient avec des bœufs aussi décharnés qu'eux un sol encore plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas aussi fertile qu'elle pouvait l'être.

FÊTES.

SECTION PREMIÈRE.

Un pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait sa petite terre, & *Ste Ragonde*, ou *Radegonde* était la patrone de sa paroisse. Or, il arriva que le jour de la fête de *Ste Ragonde*, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, sans quoi tout était perdu. Le maître, après avoir assisté dévotement à la messe avec tout son monde, alla labourer sa terre, dont dépendait le maintien de sa famille ; & le curé & les autres paroissiens allèrent boire selon l'usage.

Le curé en buvant apprit l'énorme scandale qu'on osait donner dans sa paroisse, par un travail profane : il alla tout rouge de colère & de vin, trouver le cultivateur, lui dit :

Monſieur, vous êtes bien inſolent & bien impie, d'oſer labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, Monſieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la ſainte, mais il faut auſſi manger, & ma famille mourrait de faim ſi je ne labourais pas. Buvez & mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela eſt-il écrit, dit le cultivateur. Dans *Ovide*, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'*Ovide* avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ, le jour de *Ste Ragonde ?*

Vous remarquerez que le gentilhomme & le paſteur avaient très-bien fait leurs études. Liſez la métamorphoſe des filles de *Minée*, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, & je ſoutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous ſouvenez pas que les filles de *Minée* furent changées en chauves-ſouris pour avoir filé un jour de fête? Le cas eſt bien différent, répliqua le gentilhomme : ces demoiſelles n'avaient rendu aucun honneur à *Bacchus ;* & moi j'ai été à la meſſe de *Ste Ragonde ;* vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-ſouris. Je ferai pis, dit le prêtre ; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec ſa famille & ſes valets, paſſa chez l'étranger, ſe fit luthérien, & ſa terre reſta inculte pluſieurs années.

On conta cette aventure à un magiſtrat de bon ſens & de beaucoup de piété. Voici les

réfléxions qu'il fit à propos de *Ste Ragonde.*

Ce ſont, diſait-il, les cabaretiers, ſans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des payſans & des artiſans conſiſte à s'enivrer le jour d'un ſaint qu'ils ne connaiſſent què par ce culte : c'eſt dans ces jours d'oiſiveté & de débauche que ſe commettent tous les crimes : ce ſont les fêtes qui rempliſſent les priſons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans-criminels & les bourreaux : voilà parmi nous la ſeule excuſe des fêtes : les champs catholiques reſtent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produiſent de riches moiſſons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la meſſe de *St Crépin*, parce que *crépido* ſignifie *empeigne ;* que les feſeurs de vergettes fêtent *Ste Barbe* leur patrone ; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la meſſe de *Ste Claire ;* qu'on célèbre ſaint.... dans pluſieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ſes devoirs aux ſaints, on rende ſervice aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue : c'eſt l'excès d'une barbarie & d'un eſclavage inſupportable, de conſacrer ſes jours à la nonchalance & au vice. Prêtres, commandez (s'il eſt néceſſaire) qu'on prie *Roch, Euſtache* & *Fiacre*, le matin ; Magiſtrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de *Fiacre*, d'*Euſtache* & de *Roch.* C'eſt le travail qui eſt néceſſaire ; il y a plus, c'eſt lui qui ſanctifie.

FÊTES DES SAINTS.

SECTION II.

Lettre d'un ouvrier de Lyon à Messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

JE suis ouvrier en soie, & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté insensiblement, & aujourd'hui je gagne trente-cinq sous. Ma femme qui travaille en passemens, en gagnerait quinze s'il lui était possible d'y donner tout son temps; mais comme les soins du ménage, les maladies de couches ou autres, la détournent étrangement, je réduis son profit à dix sous, ce qui fait quarante-cinq sous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cents quatre-vingt-quatre jours profitables, qui à quarante-cinq sous font six cents trente-neuf livres. Voilà mon revenu. Voici les charges.

J'ai huit enfans vivans, & ma femme est sur le point d'accoucher du onzième, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je suis marié. Ainsi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de baptême, cent huit livres pour l'année

de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatrième cinquante-sept livres, & d'impofition quatorze livres.

Mon profit fe trouve donc réduit à quatre cents trente-fix livres, ou à vingt-cinq fous trois deniers par jour, avec lefquels il faut fe vêtir, fe meubler, acheter le bois, la chandelle, & faire vivre ma femme & fix enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très-peu, je vous en fais ma confeffion, que je ne maudiffe leur inftitution. Elles ne peuvent avoir été inftituées, difais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers, & par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier jufqu'à ma feconde, & voulait à toute force que je fuffe moine, me fefant entrevoir dans cet état un afile affuré contre le befoin; mais j'ai toujours penfé que chaque homme doit fon tribut à la fociété, & que les moines font des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, & qui était le garçon le plus pareffeux du collége, pofféder les premières places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je fuis à la troifième fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me fuis fait avancer une femaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment paffer la quatrième fête? Ce n'eft pas tout; j'en entrevois encore quatre autres dans la fe-

maine prochaine. Grand DIEU! huit fêtes dans quinze jours! eſt-ce vous qui l'ordonnez?

Il y a un an que l'on me fait eſpérer que les loyers vont diminuer par la ſuppreſſion d'une des maiſons des capucins & des cordeliers. Que de maiſons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon! les jacobins, les dames de *St Pierre*, &c. pourquoi ne pas les écarter dans les fauxbourgs ſi on les juge néceſſaires? Que d'habitans plus néceſſaires encore tiendraient leurs places!

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adreſſer à vous, Meſſeigneurs, qui avez été choiſis par le roi pour détruire des abus. Je ne ſuis pas le ſeul qui penſe ainſi; combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs, combien de laboureurs dans le royaume ſont réduits à la même néceſſité que moi? Il eſt viſible que chaque jour de fête coûte à l'Etat pluſieurs millions. Ces conſidérations vous porteront à prendre à cœur les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement préſentée, pourrait figurer dans un ouvrage utile.

SECTION III.

On connaît aſſez les fêtes que *Jules Céſar* & les empereurs qui lui ſuccédèrent donnèrent au peuple romain; la fête des vingt-deux

Le feu élémentaire eſt-il un corps
manière des autres, comme l'eau & la te
Si c'était un corps de cette eſpèce, ne
viterait il pas comme toute matière? s'éc
perait-il en tous ſens du corps lumineu
droite ligne? aurait-il une progreſſion
forme? Et pourquoi jamais la lumière r
meut-elle en ligne courbe quand elle eſt
dans ſon cours rapide?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas
des propriétés de la matière à nous ſi
connues, & d'autres propriétés de ſubſtan
nous entièrement inconnues?

Ne pourrait-il pas être un milieu ent
matière & des ſubſtances d'un autre genre
qui nous a dit qu'il n'y a pas un millie
ces ſubſtances? Je ne dis pas que cela
mais je dis qu'il n'eſt point prouvé que
ne puiſſe pas être.

J'avais eu autrefois un ſcrupule en vc
un point bleu & un point rouge ſur une
blanche, tous deux ſur une même ligne,
deux à une égale diſtance de mes yeux,
deux également expoſés à la lumière,
deux me réfléchiſſant la même quantit
rayons, & feſant le même effet ſur les
de cinq cents mille hommes. Il faut néc
rement que tous ces rayons ſe croiſen
venant à nous. Comment pourraient-ils
miner ſans ſe croiſer; & s'ils ſe crc
comment puis je voir? Ma ſolution était
paſſaient les uns ſur les autres. On a ac
ma difficulté & ma ſolution dans le Dic
naire encyclopédique, à l'article, *Lumi*
mais je ne ſuis point du tout content d
ſolut

solution ; car je suis toujours en droit de supposer que les rayons se croisent tous à moitié chemin ; que par conséquent ils doivent tous se réfléchir, ou qu'ils sont pénétrables. Je suis donc fondé à soupçonner que les rayons de lumière se pénètrent, & qu'en ce cas ils ont quelque chose qui ne tient point du tout de la matière. Ce soupçon m'effraie, j'en conviens ; ce n'est pas sans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, & qui serait pénétrable. Mais aussi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propose donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très-difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agissaient les uns sur les autres, non-seulement sans se toucher & sans aucune émission, mais à des distances effrayantes ; cependant cela s'est trouvé vrai, & on n'en doute plus. Il est difficile aujourd'hui de croire que les rayons du soleil se pénètrent : mais qui sait ce qui arrivera ?

Quoi qu'il en soit, je ris de mon doute ; & je voudrais pour la rareté du fait que cette incompréhensible pénétration pût être admise. La lumière a quelque chose de si divin qu'on serait tenté d'en faire un degré pour monter à des substances encore plus pures.

A mon secours *Empedocle*, à moi *Démocrite* ; venez admirer les merveilles de l'électricité ; voyez si ces étincelles qui traversent mille corps en un clin d'œil sont de la matière ordinaire ; jugez si le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, & ne lui communique

pas cette chaleur qui donne la vie. J cet être n'eſt pas la ſource de toutes l ſations, & ſi ces ſenſations ne ſont pas l origine de toutes nos chétives penſées, q des pédans ignorans & inſolens aient cor cette propoſition comme on condam plaideur à l'amende.

Dites-moi ſi l'Etre ſuprême qui pr toute la nature, ne peut pas conſerver à ces monades élémentaires auxquelles il des dons ſi précieux. *Igneus eſt ollis* 1 *cœleſtis origo.*

Le célèbre *le Cat* appelle ce fluide viv (*a*) *un être amphibie, affecté par ſon d'une nuance ſupérieure, qui le lie ave immatériel, & par-là l'ennoblit & l'élè nature mitoyenne qui le caractériſe, &* *ſource de toutes ſes propriétés.*

Vous êtes de l'avis de *le Cat*; j'en auſſi ſi j'oſais: mais il y a tant de ſots & de méchans que je n'oſe pas. Je ne pu penſer tout bas à ma façon au mont K Les autres penſeront comme ils pour ſoit à Salamanque, ſoit à Bergame.

SECTION II.

De ce qu'on entend par cette expreſſic moral.

Le feu, ſur-tout en poëſie, ſignifie ſo *l'amour*, & on l'emploie plus élégamme

(*a*) Diſſertation de *le Cat* ſur le fluide des page 36.

pluriel qu'au singulier. *Corneille* dit souvent un *beau feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du feu dans la conversation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuses, mais des expressions vives animées par les gestes.

Le feu dans les écrits ne suppose pas non plus nécessairement de la lumière & de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées pressées.

Le feu n'est un mérite dans les discours & dans les ouvrages, que quand il est bien conduit.

On a dit que les poëtes étaient animés d'un feu divin quand ils étaient sublimes : on n'a point de génie sans feu, mais on peut avoir du feu sans génie.

FICTION.

UNE fiction qui annonce des vérités intéressantes & neuves n'est-elle pas une belle chose ? n'aimez-vous pas le conte arabe du sultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de temps pût paraître très-long, & qui disputait sur la nature du temps avec son derviche ? Celui-ci le prie pour s'en éclaircir de plonger seulement la tête un moment dans le bassin où il se lavait. Aussitôt le sultan se trouve transporté dans un désert affreux ; il est obligé de travailler pour gagner sa vie. Il se marie, il a des enfans qui deviennent grands & le battent. Enfin, il revient dans son pays & dans son palais ; il y retrouve son derviche qui

lui a fait souffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'appaise que quand il sait que tout cela s'est passé dans l'instant qu'il s'est lavé le visage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Enée*, qui rendent raison de la haine immortelle de Carthage contre Rome, & celle qui développe dans l'Elysée les grandes destinées de l'empire romain.

Mais n'aimez-vous pas aussi dans l'*Arioste* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus*, qui est si charmante aux yeux de ses amans, qui les enivre de voluptés si ravissantes, qui réunit tous les charmes & toutes les grâces ? Quand elle est enfin réduite à elle-même, & que l'enchantement est passé, ce n'est plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enseignent rien, dont il ne résulte rien, sont-elles autre chose que des mensonges ? & si elles sont incohérentes, entassées sans choix, comme il y en a tant, sont-elles autre chose que des rêves ?

Vous m'assurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très-incohérentes, fort peu ingénieuses, & assez absurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde si ce ne sont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire, plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas disputer : mais voulez-vous être sifflé de toute l'Europe, & ensuite oublié pour jamais ? donnez-nous des fictions semblables à celles que vous admirez.

FIERTÉ.

FIERTÉ eſt une des expreſſions qui, n'ayant d'abord été employées que dans un ſens odieux, ont été enſuite détournées à un ſens favorable.

C'eſt un crime, quand ce mot ſignifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuſe, dédaigneuſe. C'eſt preſque une louange, quand il ſignifie la hauteur d'une ame noble.

C'eſt un juſte éloge dans un général qui marche avec fierté à l'ennemi. Les écrivains ont loué la fierté de la démarche de *Louis XIV*: ils auraient dû ſe contenter d'en remarquer la nobleſſe.

La fierté de l'ame, ſans hauteur, eſt un mérite compatible avec la modeſtie. Il n'y a que la fierté dans l'air & dans les manières qui choque; elle déplaît dans les rois mêmes.

La fierté dans l'extérieur, dans la ſociété, eſt l'expreſſion de l'orgueil: la fierté dans l'ame eſt de la grandeur.

Les nuances ſont ſi délicates, qu'eſprit fier eſt un blâme, ame fière une louange; c'eſt que par eſprit fier on entend un homme qui penſe avantageuſement de ſoi-même; & par ame fière on entend des ſentimens élevés.

La fierté annoncée par l'extérieur eſt tellement un défaut, que les petits qui louent baſſement les grands de ce défaut, ſont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté*. Elle n'eſt pas ſimplement la vanité, qui conſiſte à ſe faire valoir par les petites choſes; elle n'eſt pas la

préfomption, qui fe croit capable des grandes chofes; elle n'eft pas le dédain, qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de foi-même ; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'eft fervi de ce mot dans les romans & dans les vers, fur-tout dans les opéra, pour exprimer la févérité de la pudeur ; on on y rencontre par-tout, vaine fierté, rigoureufe fierté.

Les poëtes ont eu peut-être plus de raifon qu'ils ne penfaient. La fierté d'une femme n'eft pas fimplement la pudeur févère, l'amour du devoir, mais le haut prix que fon amour-propre met à fa beauté.

On a dit quelquefois, la fierté du pinceau, pour fignifier des touches libres & hardies.

FIÈVRE.

Ce n'eft pas en qualité de médecin, mais de malade que je veux dire un mot de la fièvre. Il faut quelquefois parler de fes ennemis : celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham* qui définit la fièvre *un effort de la nature qui travaille de tout fon pouvoir à chaffer la matière peccante.* On pourrait définir ainfi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomiffemens, les éruptions de la peau, & vingt autres maladies. Mais fi ce médecin définiffait mal, il agiffait bien. Il guériffait, parce qu'il avait de l'expérience, & qu'il favait attendre.

Boerhaave, dans ſes aphoriſmes, dit : *La contraction plus fréquente, & la réſiſtance augmentée vers les vaiſſeaux capillaires donnent une idée abſolue de toute fièvre aiguë.*

C'eſt un grand maître qui parle ; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre eſt très-cachée.

Il ne nous dit point quel eſt ce principe ſecret qui ſe développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes, quel eſt ce poiſon interne qui ſe renouvelle après un jour relâche, où eſt ce foyer qui s'éteint, & ſe rallume à des momens marqués. Il ſemble que toutes les cauſes ſoient faites pour être ignorées.

On ſait à peu près qu'on aura la fièvre après des excès, ou dans l'intempérie des ſaiſons. On ſait que le quinquina pris à propos la guérira : c'eſt bien aſſez ; on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers qui me paraiſſent d'une plaiſanterie aſſez philoſophique.

Dieu mûrit à Moka dans le golfe arabique
Ce café néceſſaire aux pays des frimats :
Il met la fièvre en nos climats.
Et le remède en Amérique.

Tout animal qui ne meurt pas de mort ſubite périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui compoſent le ſang, ou ce qui tient lieu de ſang. C'eſt pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent ſi long-temps, & les hommes ſi peu. La ſtructure de tout animal prouve aux phyſiciens qu'il a dû de tout temps jouir d'une

très-courte vie. Les théologiens ont eu, ont étalé d'autres sentimens. Ce n'est pa nous d'examiner cette question. Les physicie les médecins ont raison *in sensu humano* ; les théologiens ont raison *in sensu divino* est dit au Deutéronome (chap. 28, v. 22) si les *Juifs n'observent pas la loi, ils tomber dans la pauvreté, ils souffriront le froid & chaud, & ils auront la fièvre.* Il n'y a jan eu que le Deutéronome & le Médecin-malg lui qui aient menacé les gens de leur do la fièvre.

Il paraît impossible que la fièvre ne soit un accident naturel à un corps animé, d lequel circulent tant de liqueurs, comme i impossible que ce corps animé ne soit p écrasé par la chute d'un rocher.

Le sang fait la vie. C'est lui qui fourni chaque viscère, à chaque membre, à la pe à l'extrémité des poils & des ongles les queurs, les humeurs qui leur sont propre:

Ce sang, par lequel l'animal est en vie, formé par le chyle. Ce chyle est envoyé la mère à l'enfant dans la grossesse. Le lait la nourrice produit ce même chyle, dès l'enfant est né. Plus il se nourrit ensuite différens alimens, plus ce chyle est suje s'aigrir. Lui seul formant le sang, & ce étant composé de tant d'humeurs différente sujettes à se corrompre, ce sang circulant d tout le corps humain plus de cinq cents quante fois en vingt-quatre heures avec rapidité d'un torrent, il est étonnant qu homme n'ait pas plus souvent la fièvre ; i étonnant qu'il vive. A chaque articulation

cha

chaque glande, à chaque paſſage il y a un danger de mort; mais auſſi, il y a autant de ſecours que de dangers. Preſque toute membrane s'élargit & ſe reſſerre ſelon le beſoin. Toutes les veines ont des écluſes qui s'ouvrent & qui ſe ferment; qui donnent paſſage au ſang, & qui s'oppoſent à un retour par lequel la machine ſerait détruite. Le ſang gonflé dans tous ſes canaux s'épure de lui-même: c'eſt un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la tranſpiration, par les ſueurs, par toutes les ſécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre eſt elle-même un ſecours; elle eſt une guériſon, quand elle ne tue pas.

L'homme, par ſa raiſon, accélère la cure, avec des amers & ſur-tout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raiſon eſt un aviron avec lequel il peut courir quelque temps la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, ſon ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fièvre eſt preſque toujours la compagne. Comment & pourquoi tant de déſordres avec tant d'ordre; la deſtruction par-tout à côté de la formation? Cette difficulté me donne ſouvent la fièvre; mais je vous prie de lire les lettres de *Memmius*. (*) Peut être vous ſoupçonnerez alors que l'incompréhenſible artiſan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

(*) *Philoſophie*, tome I.

FIGURE.

Si on veut s'inſtruire, il faut lire atter ment tous les articles du grand diction de l'Encyclopédie, au mot *Figure*.

Figure de la terre par M. d'*Alembert*, vrage auſſi clair que profond, & dans l on trouve tout ce qu'on peut ſavoir ſur matière.

Figure de rhétorique par *Céſar Dumar*, inſtruction qui apprend à penſer & à éc & qui fait regretter, comme bien d'autre ticles, que les jeunes gens ne ſoient portée de lire commodément des cho utiles. Ces tréſors cachés dans un diction de vingt-deux volumes in-folio d'un prix ceſſif, devraient être entre les mains de les étudians pour trente ſous.

Figure humaine par rapport à la peintu à la ſculpture ; excellente leçon donnée M. *Vatelet* à tous les artiſtes.

Figure, en phyſiologie ; article très-i nieux, par M. d'*Abbés de Caberoles*.

Figure, en arithmétique & en algèbre, M. *Mallet*.

Figure, en logique, en métaphyſique belles-lettres, par M. le chevalier de *Jauc* homme au-deſſus des philoſophes de l'a quité, en ce qu'il a préféré la retraite vraie philoſophie, le travail infatigable à les avantages que pouvait lui procurer ſa ſance, dans un pays où l'on préfère cet av tage à tout le reſte, excepté à l'argent.

Figure, ou forme de la terre.

COMMENT, *Platon*, *Ariſtote*, *Eratoſthènes*, *Poſſidonius*, & tous les géomètres de l'Aſie, de l'Egypte & de la Grèce ayant reconnu la ſphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes ſi long-temps la terre plus longue que large d'un tiers, & que de-là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude ; dénomination qui atteſte continuellement notre ancienne ignorance ?

Le juſte reſpect pour la Bible, qui nous enſeigne tant de vérités plus néceſſaires & plus ſublimes, fut la cauſe de cette erreur univerſelle parmi nous.

On avait trouvé dans le pſeaume CIII, que DIEU a étendu le ciel ſur la terre comme une peau ; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

St Athanaſe s'exprime avec autant de chaleur contre les bons aſtronomes que contre les partiſans d'*Arius* & d'*Euſèbe*. *Fermons*, dit-il, *la bouche à ces barbares, qui, parlant ſans preuve, oſent avancer que le ciel s'étend auſſi ſous la terre.* Les pères regardaient la terre comme un grand vaiſſeau entouré d'eau, la proue était à l'Orient & la poupe à l'Occident.

On voit encore dans *Coſmas*, moine du quatrième ſiècle, une eſpèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato, évèque d'Avila, ſur la fin du quinzième ſiècle, déclare dans ſon commentaire ſur la Genèſe, que la foi chrétienne eſt

ébranlée, pour peu qu'on croie la terre r
Colombo, *Vefpuce* & *Magellan* ne cr
rent point l'excommunication de ce favan
que ; & la terre reprit fa rondeur malgr
Alors on courut d'une extrémité à l'a
la terre paffa pour une fphère parfaite.
l'erreur de la fphère parfaite était une n
de philofophes, & l'erreur d'une terre
& longue était une fottife d'idiots.

Dès qu'on commença à bien favoir q
tre globe tourne fur lui-même en vingt-
heures, on aurait pu juger de cela feul, c
forme véritablement ronde ne faurait l
partenir. Non-feulement la force cent
élève confidérablement les eaux dans la r
de l'équateur, par le mouvement de la
tion en vingt-quatre heures ; mais elles
encore élevées d'environ vingt-cinq p
deux fois par jour par les marées ; il
donc impoffible que les terres vers l'équ
ne fuffent perpétuellement inondées ; or
ne le font pas ; donc la région de l'équ
eft beaucoup plus élevée à proportion q
refte de la terre ; donc la terre eft un
roïde élevé à l'équateur, & ne peut êtr
fphère parfaite. Cette preuve fi fimple
échappé aux plus grands génies, parce
préjugé univerfel permet rarement l'exa

On fait qu'en 1672, *Richer* dans un v
à la Cayenne près de la ligne, entrepri
l'ordre de *Louis XIV* fous les aufpices de
bert le père de tous les arts ; *Richer*, di
parmi beaucoup d'obfervations trouva q
pendule de fon horloge ne fefait plus fe
cillations, fes vibrations auffi fréquentes

dans la latitude de Paris, & qu'il fallait abſolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La phyſique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près ſi cultivées qu'elles le ſont aujourd'hui ; quel homme eût pu croire que de cette remarque ſi petite en apparence, & que d'une ligne de plus ou de moins puſſent ſortir les plus grandes vérités phyſiques ? On trouva d'abord qu'il fallait néceſſairement que la peſanteur fût moindre ſous l'équateur que dans notre latitude, puiſque la ſeule peſanteur fait l'oſcillation d'un pendule. Par conſéquent, puiſque la peſanteur des corps eſt d'autant moins forte que ces corps ſont plus éloignés du centre de la terre, il fallait abſolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre ; ainſi la terre ne pouvait être une vraie ſphère.

Beaucoup de philoſophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer ſon opinion ; on diſputa ſur l'expérience de *Richer* ; on prétendit que nos pendules ne feſaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur, que parce que la chaleur alongeait ce métal ; mais on vit que la chaleur du plus brûlant été l'alonge d'une ligne ſur trente pieds de longueur ; & il s'agiſſait ici d'une ligne & un quart, d'une ligne & demie, ou même de deux lignes, ſur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, MM. *Varin*, *Deshayes*, *Feuillée*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule ; il

le fallut toujours raccourcir, quoique la chaleur fût très-fouvent moins grande fous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou, qui ont été obligés vers Quitto, fur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à fecondes d'environ deux lignes. (*a*)

A peu près au même temps, les académiciens, qui ont été mefurer un arc du méridien au nord, ont trouvé qu'à Pello, [illegible] le cercle polaire, il faut alonger le pendule pour avoir les mêmes ofcillations qu'à Paris; par conféquent la pefanteur eft plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France, comme elle eft plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pefanteur eft plus grande au Nord, le Nord eft donc plus près du centre de la terre que de l'équateur; la terre eft donc aplatie vers les pôles.

Jamais l'expérience & le raifonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la diminution dans la pefanteur qui en réfulte pour une fphère n'était pas affez grande pour expliquer les phénomènes; & que par conféquent la terre devait être un fphéroïde aplati aux pôles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de chofe près: il faut feulement obferver qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux

(*a*) Ceci était écrit en 1736.

corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive, eſt par-tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de *Newton*; il ne conſidérait donc la diminution de la peſanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive ſous l'équateur. Plus les cercles dans leſquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité; ainſi, ſous le pôle même, la force centrifuge, qui eſt nulle, doit laiſſer à la gravité primitive toute ſon action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps tranſporté, par exemple à dix diamètres du centre de la terre, pèſe cent fois moins qu'à un diamètre.

C'eſt donc par les lois de la gravitation, combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été ſi ſûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas héſité d'avancer que les expériences ſur la peſanteur étaient plus ſûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune meſure géographique.

Louis XIV avait ſignalé ſon règne par cette méridienne, qui traverſe la France; l'illuſtre *Dominique Caſſini* l'avait commencée avec ſon fils; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrénées à l'obſervatoire une ligne auſſi droite qu'on le pouvait, à travers les obſtacles preſque inſurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans

l'air, & les altérations des inftrumens
faient fans ceffe à cette vafte & délica
treprife ; il avait donc en 1701 mef
degrés dix-huit minutes de cette méri
Mais de quelque endroit que vînt l'erre
avait trouvé les degrés vers Paris, c
dire, vers le Nord, plus petits que ce
allaient aux Pyrenées vers le Midi ; ce
fure démentait & celle de *Norvood*
nouvelle théorie de la terre aplatie au
Cependant cette nouvelle théorie comr
à être tellement reçue, que le fecrét
l'académie n'héfita point dans fon hifte
1701 à dire que les mefures nouvelles
en France prouvaient que la terre eft u
roïde dont les pôles font aplatis. Les r
de *Dominique Caffini* entraînaient à la
une conclufion toute contraire ; mais
la figure de la terre ne fefait pas enc
France une queftion, perfonne ne relev
lors cette conclufion fauffe. Les degrés
ridien de Collioure à Paris pafsèrent
exactement mefurés ; & le pôle, qui
mefures devait néceffairement être al
paffa pour aplati.

Un ingénieur nommé M. *des Rc*
étonné de la conclufion, démontra q
les mefures prifes en France, la terre
être un fphéroïde oblong, dont le m
qui va d'un pôle à l'autre, eft plus lo
l'équateur, & dont les pôles font along
Mais de tous les phyficiens à qui il adr
differtation, aucun ne voulut la faire imp

(*b*) Son mémoire eft dans le Journal littérai

parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque temps après, l'erreur de 1701 fut reconnue; on se dédit, & la terre fut alongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerque; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le Nord. On se trompa toujours sur la figure de la terre comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce temps-là, des mathématiciens qui fesaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils pensaient devoir être égaux, & de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le Nord que vers le Midi. C'était encore une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre que sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur un sphère. M. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo, plus court de mille trente-sept toises, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court qu'il n'eût été sur un sphéroïde à pôles aplatis.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés comme on avait voulu les trouver : elles renversèrent pour un temps en France la démonstration de *Newton* &

d'*Huyghens*; & on ne douta pas que les pôles ne fussent d'une figure toute opposée à celle dont on les avait crus d'abord; on ne savait où l'on en était.

Enfin, les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres mesures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entr'eux & messieurs *Cassini*. Mais bientôt après on ne douta plus; car les mêmes astronomes qui revenaient du pôle, examinèrent encore ce degré mesuré en 1677 par *Picard*, au nord de Paris; ils vérifièrent que ce degré est de cent vingt-trois toises plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ses précautions, avait fait son degré de cent vingt-trois toises trop court, il était fort vraisemblable qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainsi la première erreur de *Picard*, qui servait de fondement aux mesures de la méridienne, servait aussi d'excuse aux erreurs presque inévitables que de très-bons astronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureusement d'autres mesureurs trouvèrent au cap de Bonne-Espérance que les degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres mesures prises en Italie contredirent aussi nos mesures françaises. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On se remit donc à douter, & on soupçonna très-raisonnablement, à mon avis, que la terre était bossellée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager,

ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

La différence d'un axe à l'autre n'eſt guère que de cinq de nos lieues; différence immenſe pour ceux qui prennent parti, mais inſenſible pour ceux qui ne conſidèrent les meſures du globe que par les uſages utiles qui en réſultent. Un géographe ne pourrait guère dans une carte faire apercevoir cette différence, ni aucun pilote ſavoir s'il fait route ſur un ſphéroïde ou ſur une ſphère.

Cependant on oſa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette queſtion. O charlataniſme! entrerez-vous juſque dans les degrés du méridien? (*)

Figuré, exprimé en figure.

ON dit un *ballet figuré*, qui repréſente ou l'on croit repréſenter une action, une paſſion, une ſaiſon, ou qui ſimplement forme des figures par l'arrangement des danſeurs deux à deux, quatre à quatre: *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſement l'ordre & la diſpoſition de l'original: *vérité figurée* par une fable, par une parabole: l'*Egliſe figurée* par la jeune épouſe du Cantique des cantiques: l'*ancienne Rome figurée* par Babylone: *ſtyle figuré* par les expreſſions métaphoriques qui figurent les choſes dont on parle, & qui les

(*) Voyez la philoſophie de *Nevvton*, (volume de *Phyſique*) ce paragraphe en eſt tiré. L'auteur l'ayant inſéré dans ce Dictionnaire, avec quelques changemens, on n'a pas cru devoir l'ôter.

défigurent quand les métaphores ne font pas juftes.

L'imagination ardente, la paffion, le défir, fouvent trompé, produifent le ftyle figuré. Nous ne l'admettons point dans l'hiftoire, car trop de métaphores nuifent à la clarté ; elles nuifent même à la vérité, en difant plus ou moins que la chofe même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce ftyle. Il eft bien moins à fa place dans un fermon que dans une oraifon funèbre, parce que le fermon eft une inftruction dans laquelle on annonce la vérité, l'oraifon funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poéfie d'enthoufiafme, comme l'épopée, l'ode, eft le genre qui reçoit le plus ce ftyle. On le prodigue moins dans la tragédie où le dialogue doit être auffi naturel qu'élevé; encore moins dans la comédie, dont le ftyle doit être plus fimple.

C'eft le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ftyle figuré dans chaque genre. *Balthazar Gratian* dit, *que les penfées partent des vaftes côtes de la mémoire, s'embarquent fur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'efprit pour être enregiftrées à la douane de l'entendement*. C'eft précifément le ftyle d'*Arlequin*. Il dit à fon maître : *La balle de vos commandemens a rebondi fur la raquette de mon obéiffance*. Avouons que c'eft-là fouvent ce ftyle oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du ftyle figuré eft l'entaffement des figures incohérentes. Un poëte, en parlant de quelques philofophes, les a appelés:

(c) D'ambitieux pygmées,
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés ;
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
De jour en jour ſuperbes Encélades,
Vont redoublant leurs follẽs eſcalàdes.

Quand on écrit contre les philoſophes, il udrait mieux écrire. Comment des pygmées nbitieux redreſſés ſur leurs pieds ſur des ontagnes d'argumens, continuent-ils des eſ-ılades ? Quelle image fauſſe & ridicule ! quelle atitude recherchée !

Dans une allégorie du même auteur, intiılé *la liturgie de Cythère*, vous trouvez ces ːrs-ci :

De toutes parts, autour de l'inconnue ;
Ils vont tomber comme grêle menue,
Moiſſons de cœurs ſur la terre jonchés,
Et des dieux même à ſon char attachés.
De par vénus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux cieux dans ſon ſérail ;
En ruminant comment il pourra faire
Pour ramener la brebis au bercail.

Des moiſſons de cœurs jonchés ſur la terre ımme de la grêle menue ; & parmi ces cœurs ılpitans à terre des dieux attachés au char : l'inconnue ; l'amour qui va de par Vénus ıminer dans ſon ſérail au ciel, comment il ıurra faire pour ramener au bercail cette brebis.

(c) Vers d'une épître de *Jean-Baptiſte Rouſſeau* à ɔuis *Racine*, fils de *Jean Racine*.

entourée de cœurs jonchés! Tout cela forme une figure ſi fauſſe, ſi puérile à la fois & ſi groſſière, ſi incohérente, ſi dégoûtante, ſi extravagante, ſi platement exprimée, qu'on eſt étonné qu'un homme qui feſait bien des vers dans un autre genre, & qui avait du goût, ait pu écrire quelque choſe de ſi mauvais.

On eſt encore plus ſurpris que ce ſtyle appelé *marotique* ait eu pendant quelque temps des approbateurs. Mais on ceſſe d'être ſurpris quand on lit les épîtres en vers de cet auteur; elles ſont preſque toutes hériſſées de ces figures peu naturelles, & contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à *Marot* qui commence ainſi:

> Ami Marot, honneur de mon pupitre,
> Mon premier maître, acceptez cette épître
> Que vous écrit un humble nourriſſon
> Qui ſur Parnaſſe a pris votre écuſſon,
> Et qui jadis en maint genre d'eſcrime
> Vint chez vous ſeul étudier la rime.

Boileau avait dit dans ſon épitre à *Molière*:

> Dans les combats d'eſprit ſavant maître d'eſcrime.

Du moins la figure était juſte. On s'eſcrime dans un combat; mais on n'étudie point la rime en s'eſcrimant. On n'eſt point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'eſcrime. On ne prend point ſur le Parnaſſe un écuſſon pour

mer à nourriſſon. Tout cela eſt incompatible, ›ut cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuſe eſt celle-:

Au demeurant aſſez haut de ſtature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard,
Tel en un mot que la nature & l'art,
En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maçonnent les rem-:rts d'une ame, ces remparts maçonnés qui trouvent être une fourniture de chair & un :bion de lard, ſont aſſurément le comble de .mpertinence. Le plus vil faquin travaillant ɔur la *foire St Germain* aurait fait des vers us raiſonnables. Mais quand ceux qui ſont ı peu au fait ſe ſouviennent que ce ramas : ſottiſes fut écrit contre un des premiers ›mmes de France par ſa naiſſance, par ſes aces & par ſon génie, qui avait été le pro-ɑeur de ce rimeur, qui l'avait ſecouru de n crédit & de ſon argent, & qui avait :aucoup plus d'eſprit, d'éloquence & de ience que ſon détracteur, alors on eſt ſaiſi ndignation contre le miſérable arrangeur de ɜux mots impropres rimés richement; & en ɹant ce qu'il a de bon, l'on déteſte cet ›rrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non ›ins fauſſe & non moins compoſée d'images, i ſe détruiſent l'une l'autre.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire souffler;
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité de
un arbre greffé sur l'arbre de la sottise,
peut être un soufflet, que la tête ne p
être un fourneau. Toutes ces contorsions d
homme qui s'écarte ainsi du naturel, ne
semblent pas assurément à la marche déce
aisée & mesurée de *Boileau*. Ce n'est
l'art poétique.

Y a-t-il un amas de figures plus inch
rentes, plus disparates que cet autre pass
du même poëte:

Oui, tout auteur qui veut, sans perdre halei
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi,
Et d'y chercher ces semences de flamme
Dont le vrai seul doit embraser notre ame;
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne put prétendre à cet essor divin.

Quoi! pour boire à longs traits il faut
cendre dans soi, & y chercher des semen
de feu dont le vrai embrase, sans quoi
plus fier écrivain n'atteindra point à un ess
Quel monstrueux assemblage! quel inconce
ble galimatias!

On peut dans une allégorie ne point e
ployer les figures, les métaphores, dire a
simplic

ſimplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encore que de figures; il les exprime ſouvent avec élégance & ſans faſte.

Preſque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs ſont dans un ſtyle figuré. Toutes ces ſentences ſont des métaphores, de courtes allégories, & c'eſt-là que le ſtyle figuré fait un très-grand effet en ébranlant l'imagination & en ſe gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que *Pythagore* dit, *dans la tempête adorez l'écho*, pour ſignifier *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attiſez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les eſprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui ſont dans le ſtyle figuré.

Figure, en théologie.

Il eſt très-certain, & les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures & les allégories ont été pouſſées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtiſanne *Rahab* à ſa fenêtre pour avertir les eſpions de *Joſué*, regardé par quelques pères de l'Egliſe comme une figure du ſang de JESUS-CHRIST, ne ſoit un abus de l'eſprit qui veut trouver du myſtère à tout.

On ne peut nier que *St Ambroiſe* dans ſon livre de *Noé* & de l'*Arche*, n'ait fait un très-mauvais uſage de ſon goût pour l'allégorie, en diſant que la petite porte de l'arche était

une figure de notre derrière, par lequel fortent les excrémens.

Tous les gens fenfés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *falal-has-bas, prenez vîte les dép[illegible] lles* [illegible] une figure de JESUS-CHRIST. C[illegible] nt étendant les mains pendant la bata[illegible] les Madianites, peut-il être la figu[illegible] CHRIST? comment *Juda* qui lie fon a[illegible] vigne, & qui lave fon manteau dans le [illegible] eft-il auffi une figure? comment *Ruth* fe dans le lit de *Booz* peut-elle figurer l'[illegible] comment *Sara* & *Rachel* font-elles l'Eg[illegible] *Agar* & *Lia* la fynagogue? com[illegible] baifers de la Sunamite fur la bouche ils le mariage de l'Eglife?

On ferait un volume de toutes ces [illegible] qui ont paru aux meilleurs théolo[illegible] derniers temps plus recherchées qu'é[illegible]

Le danger de cet abus eft parfai[illegible] reconnu par l'abbé *Fleuri*, auteur de l'*H[illegible] eccléfiaftique*. C'eft un refte de rabini[illegible], défaut dans lequel le favant *St Jérô[illegible]* [illegible] jamais tombé; cela reffemble à l[illegible] des fonges, à l'*oneiromancie*. Qu'une [illegible] de l'eau bourbeufe en rêvant, elle [illegible] mariée; qu'elle voie de l'eau claire, e[illegible] un bon mari. Une araignée fignifie [illegible] *gent*, &c.

Enfin, la poftérité éclairée pourra-t-e[illegible] croire? On a fait pendant plus de quatre [illegible] ans une étude férieufe de l'intellige[illegible] fonges.

Figures symboliques.

TOUTES les nations s'en sont servi, comme nous l'avons dit à l'article *Emblème*; mais qui a commencé ? sont-ce les Egyptiens ? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte est un pays tout nouveau, & qu'il a fallu plusieurs siècles pour préserver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il est impossible que les Egyptiens aient inventé les signes du zodiaque, puisque les figures qui désignent les temps de nos semailles & de nos moissons, ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos blés, leur terre est couverte d'eau, quand nous semons, ils voient approcher le temps de recueillir. Ainsi le bœuf de notre zodiaque, & la fille qui porte des épis, ne peuvent venir d'Egypte. (*)

C'est une preuve évidente de la fausseté de ce paradoxe nouveau que les Chinois sont une colonie égyptienne. Les caractères ne sont point les mêmes, les Chinois marquent la route du soleil par vingt-huit constellations; & les Egyptiens, d'après les Chaldéens, en comptaient douze ainsi que nous.

Les figures qui désignent les planètes, sont à la Chine & aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte & de l'Europe; les signes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc

(*) Voyez la *Philosophie de l'histoire. Essai sur les mœurs, &c.* tom. I.

rien ne paraît plus chimérique que d'avoir e voyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuses faites da les temps fabuleux, ont fait perdre un temps ir parable à une multitude prodigieuse de savan qui se sont tous égarés dans leurs laborieu recherches, & qui auraient pu être utiles genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans son histoire, ou plutôt sa *Fable du ciel*, nous certifie que *Cham* de *Noé* alla régner en Egypte où il n'y av personne ; que son fils *Menès* fut le plus gra des législateurs, que *Thot* était son premi ministre.

Selon lui & selon ses garans, ce *Thot* un autre institua des fêtes en l'honneur déluge, & les cris de joie *Io bacché*, si fame chez les Grecs, étaient des lamentations ch les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreux *Be* qui signifie *sanglots*, & cela dans un temps le peuple hébreu n'existait pas. Par cet explication, joie veut dire *tristesse*, & chant signifie *pleurer*.

Les Iroquois sont plus sensés, ils ne s'in forment point de ce qui se passa sur le la Ontario il y a quelques milliers d'années ; il vont à la chasse au lieu de faire des systèmes

Les mêmes auteurs assurent que les sphin dont l'Egypte était ornée signifiaient la *sura bondance*, parce que des interprètes ont pré tendu qu'un mot hébreu *spang* voulait dire *u excès* ; comme si la langue hébraïque, qui en grande partie dérivée de la phénicienne avait servi de leçon à l'Egypte, & quel rappor d'un sphinx à une abondance d'eau ? Les scho-

liaftes futurs foutiendront un jour avec plus de vraifemblance, que nos mafcarons qui ornent la clef des cintres de nos fenêtres, font des emblèmes de nos mafcarades ; & que ces fantaifies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maifons décorées de mafcarons.

Figure, fens figuré, allégorique, myftique, tropologique, typique, &c.

C'EST fouvent l'art de voir dans les livres toute autre chofe que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* faffe périr fon frère *Rémus*, cela fignifiera la mort du duc de *Berri* frère de *Louis XI*. *Régulus* prifonnier à Carthage, ce fera *faint Louis* captif à la Maffoure.

On remarque très-juftement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que plufieurs pères de l'Eglife ont pouffé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils font refpectables jufque dans leurs écarts.

Si les faints pères ont quelquefois abufé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur faint zèle.

Ce qui peut les juftifier encore, c'eft l'antiquité de cet ufage, que nous avons vu pratiqué par les premiers philofophes. Il eft vrai que les figures fymboliques employées par les pères font dans un goût différent.

Par exemple, lorfque *St Auguftin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par *St Matthieu* qui n'en

rapporte que quarante & une, *Auguſtin* (qu'il faut compter deux fois *Jéconias*, parc *Jéconias* eſt la *pierre angulaire* qui appa à deux murailles; que ces deux muraille: rent l'ancienne loi & la nouvelle, & que *Jé* étant ainſi *pierre angulaire*, figure JESUS-CI qui eſt *la vraie pierre angulaire*.

Le même ſaint, dans le même ſermoı (*e*) que le nombre de quarante doit don & il abandonne *Jéconias* & ſa pierre ang comptée pour deux générations. Le n de quarante, dit-il, ſignifie la vie, c ſont la parfaite béatitude, étant mul par quatre. qui figurent le temps en cor les quatre ſaiſons.

Dans le même ſermon encore, il ex pourquoi *St Luc* donne ſoixante & di ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-ſi qu'au patriarche *Abraham*, & vingt d'*Abraham* à DIEU même. Il eſt vrai que le texte hébreu il n'y en aurait que ſo & ſeize, car la bible hébraïque ne compte un *Caïnan* qui eſt interpolé dans la Bible g appelée *des Septante*.

Voici ce que dit *St Auguſtin* :

« Le nombre de ſoixante & dix-ſept
» l'abolition de tous les péchés par le l
» me....... le nombre dix ſignifie juſt
» béatitude réſultante de la créature, (
» ſept avec la Trinité qui fait trois. C'e
» cette raiſon que les commandemens de
» ſont au nombre de dix. Le nombre

(*d*) Sermon XLI, article IX.

(*e*) Article XXII.

signifie le péché, parce qu'il transgresse dix...... Ce nombre de soixante & dix-sept est le produit de onze figures du péché multiplié par sept & non par dix ; car le nombre sept est le symbole de la créature. Trois représentent l'ame qui est quelque image de la Divinité & quatre représentent le corps à cause de ses quatre qualités, &c. » (*f*)

On voit dans ces explications un reste des nystères de la cabale & du quaternaire de Pythagore. Ce goût fut très-long-temps en rogue.

St Augustin va plus loin sur les dimensions le la matière. (*g*) La largeur, c'est la dilaation du cœur qui opère les bonnes œuvres ; a longueur, c'est la persévérance. La hauteur, 'est l'espoir des récompenses Il pousse trèsoin cette allégorie ; il l'applique à la croix, x en tire de grandes conséquences.

L'usage de ces figures avait passé des Juifs ux chrétiens, long temps avant *saint Augustin*. Ce n'est pas à nous de savoir dans quelles bornes n devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut son innombrables. Quiconque a fait de bonnes études ne hasarera de telles figures ni dans la chaire ni dans école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans es poëtes.

On trouve seulement dans les Métamorphoses 'Ovide des inductions ingénieuses tirées des iles qu'on donne pour fables.

(*f*) Article XXIII.

(*g*) Sermon LIII, art. XIV.

Pyrrha & *Deucalion* ont jeté des pierres entr leurs jambes par derrière, des hommes en son nés. *Ovide* dit :

Inde genus durum sumus experiensque laborum
Et documenta damus quæ simus origine nati.

Formés par des cailloux, soit fable ou vérité,
Hélas ! le cœur de l'homme en a la dureté.

Appollon aime *Daphné*, & *Dapl* point *Apollon* ; c'est que l'*Am* espèces de flèches, les unes d'or & pe les autres de plomb & écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une *Daphné* une de plomb.

Ecce sagittifera promsit duo tela pharetra
Diversorum operum ; fugat hoc, facit illud amorem
Quod facit auratum e, & cuspide fu t a ;
Quod fugat obtusum est, & habet sub ar
bum, &c.

Fatal Amour, tes traits sont différens,
Les uns sont d'or, ils sont doux & perçans ;
Ils font qu'on aime ; & d'autres au contraire,
Sont d'un vil plomb qui rend froid & sévère.
O Dieu d'amour, en qui j'ai tant de foi !
Prends tes traits d'or pour Aminte & p

Toutes ces figures sont ingénieu trompent personne. Quand on dit la déesse de la beauté, ne doit point ma sans les Grâces, on dit une vérité cl Ces fables qui étaient dans la boucl

le monde, ces allégories si naturelles avaient tant d'empire sur les esprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la ythologie pour la détruire; mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse; ils ne songèrent pas que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces sources, & qu'une main chrétienne aurait al joué sur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guère de prince, d'homme d'Etat, de pape, fondateur d'ordre auquel on n'appliquât des légories, des allusions prises de l'écriture sainte. La flatterie & la satire puisèrent à l'envi dans la même source.

On disait au pape *Innocent III : Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croisade sanglante contre le comte de Toulouse.

Lorsque *François Martorillo* de Paule fonda les minimes, il se trouva qu'il était prédit dans la Genèse *Minimus cum patre nostro.*

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte, *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes ;* & cette allusion était fort belle si les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un usage si constant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour son texte. Une des plus heureuses est le texte de l'oraison

funèbre du duc de *Candale*, prononcée devant sa sœur qui passait pour un modèle de vertu; *Dic quia soror mea es, ut mihi bene eveniat propter te.* Dites que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de vous.

Il ne faut pas être surpris si les cordeli poussèrent trop loin ces figures en faveur *St François* d'Assise dans le fameux & très-peu connu livre des *Conformités de St François d'Assise avec* JESUS-CHRIST. On y voit soixante & quatre prédictions de l'avénement de *St François*, tant dans l'ancien Testament que dans le nouveau; & chaque prédiction contient trois figures qui signifient la foi tion des cordeliers. Ainsi ces pères se trouvent prédits cent quatre-vingt-douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* jusqu'à *St Paul*, tout a figuré le bienheureux *François d'Assise*. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers sermons de *François* aux quadrupèdes, aux poissons & aux oiseaux, ses ébats avec sa fei de neige, ses passe-temps avec le diable, ses aventures avec frère *Elie* & frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieuses rêveries qui allaient jusqu'au blasphème. Mais l'ordre de St *François* n'en a point pâti; il a renoncé à ces extravagances trop communes dans les siècles de barbarie. (*)

FIN DU MONDE.

La plupart des philosophes grecs crurent le monde éternel dans son principe, éternel dans

(*) Voyez *Emblême*.

durée. Mais, pour cette petite partie du
›nde, ce globe de pierre, de boue, d'eau,
minéraux & de vapeurs, que nous habi-
ıs, on ne ſavait qu'en penſer ; on le trou-
it très-deſtructible. On diſait même qu'il
ait été bouleverſé plus d'une fois, & qu'il
ſerait encore. Chacun jugeait du monde
tiér par ſon pays, comme une commère
ge de tous les hommes par ſon quartier.
Cette idée de la fin de notre petit monde
de ſon renouvellement frappa ſur-tout les
uples ſoumis à l'empire romain, dans l'hor-
ur des guerres civiles de *Céſar* & de *Pompée.*
irgile, dans ſes Géorgiques, fait alluſion à
tte crainte généralement répandue dans le
mmun peuple.

Impiaque æternam timuerunt ſæcula noctem.

L'univers étonné, que la terreur pourſuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

ıcain s'exprime bien plus poſitivement, quand
dit :

Hos, Cæſar, populos ſi nunc non uſſerit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo ſupereſt rogus.

Qu'importe du bûcher le triſte & faux honneur ?
Le feu conſumera le ciel, la terre & l'onde ;
Tout deviendra bûcher ; la cendre attend le monde.

vide ne dit-il pas après *Lucrèce ?*

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur adfore tempus ;
Quo mare, quo tellus ; correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.

Ainsi l'ont ordonné les destins implacables.
L'air, la terre, & les mers, & les palais des
Tout sera consumé d'un déluge de feux.

Consultez *Cicéron* lui-même, le sage *Cicé*
vous dit dans son livre de la *Natur*
Dieux, (*a*) le meilleur livre peut-être de
l'antiquité, si ce n'est celui des devoi
l'homme, appelé les *Offices*; il dit : *E*:
eventurum nostri putant id, de quo pan
addubitare dicebant, ut ad extremum
mundus ignesceret, cum, humore consu
neque terra ali posset, neque remearet
cujus ortus, aquâ omni exhaustâ, effi
posset; ita relinqui nihil præter ignem,
rursum animante ac DEO *renovatio mundi f*
atque idem ornatus oriretur. « Suivan
» stoïciens, le monde entier ne sera qu
» feu; l'eau étant consumée, plus d'ali
» pour la terre; l'air ne pourra plus se
» mer, puisque c'est de l'eau qu'il reçoi
» être : ainsi le feu restera seul. Ce feu
» DIEU, & ranimant tout, renouveller
» monde, & lui rendra sa première beau
Cette physique des stoïciens est, c
toutes les anciennes physiques, assez ab
Mais elle prouve que l'attente d'un emb
ment général était universelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le g
Newton pense comme *Cicéron*. Trompé
une fausse expérience de *Boyle*, (*b*) il
que l'humidité du globe se dessèche à la

(*a*) *De natura Deorum*, lib. II.

(*b*) Question à la fin de son *Optique*.

gue, & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem*. Voilà donc les deux plus grands hommes de l'ancienne Rome, & de l'Angleterre moderne, qui pensent qu'un jour le feu l'emportera sur l'eau.

Cette idée d'un monde, qui devait périr & se renouveler, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des successeurs d'*Alexandre*. Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations, qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction de la terre; & on espérait une nouvelle terre, dont on ne jouirait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, & d'ailleurs répandus par-tout, furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés, quand JESUS leur disait, selon *St Matthieu* & *St Luc* : (*c*) *Le ciel & la terre passeront*. Il leur disait souvent : *Le règne de* DIEU *approche*. Il prêchait l'évangile du règne.

St Pierre annonce (*d*) que l'Evangile a été prêché aux morts, & que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux, & une nouvelle terre*.

St Jean, dans sa première épître, dit : (*e*) *Il y a dès-à-présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche*.

St Luc prédit dans un bien plus grand détail

(*c*) *Matth*. chap. XXIV. *Luc*, chap. XVI.

(*d*) I. Épître de *saint Pierre*, chap. IV.

(*e*) *Jean*, chap. II, v. 18.

la fin du monde, & le jugement dernier. Voici ses paroles. (*f*)

« Il y aura des signes dans la lune & dans » les étoiles ; des bruits de la mer & des » flots ; les hommes, séchant de crainte, at- » tendront ce qui doit arriver à l'univers en- » tier. Les vertus des cieux seront ébranlées. » Et alors ils verront le fils de l'homme ve- » nant dans une nuée, avec grande puissance » & grande majesté. En vérité, je vous dis » que la génération présente ne passera point » que tout cela ne s'accomplisse. »

Nous ne dissimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde existe encore. La génération passa, disent-ils, & rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'est trompé lui-même ; ce qui serait un blasphème. On ferme la bouche à ces impies en leur disant que cette prédiction qui paraît si fausse selon la terre, est vraie selon l'esprit ; que l'univers entier signifie la Judée, & que la fin de l'univers signifie l'empire de *Titus* & de ses successeurs.

St Paul s'explique aussi fortement sur la fin du monde dans son épître à ceux de Thessalonique. « Nous qui vivons, & qui vous » parlons, nous serons emportés dans les » nuées, pour aller au-devant du Seigneur au » milieu de l'air. »

Selon ces paroles expresses de JESUS & de

(*f*) *Luc*, chap. XXI.

St Paul, le monde entier devait finir ſous *Tibère*, où au plus tard ſous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas ſans doute pour le temps où vivaient les évangéliſtes, & les apôtres. Elles étaient pour un temps à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

Tu ne quæſieris (ſcire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem dî dederint, Leuconoe; neu Babylonios
Tentaris numeros, at melius, quidquid erit, pati.

Il demeure toujours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix ſiècles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots: *Adventante mundi veſpero*, &c. *La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs*, &c. *je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les ſots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-ſix mille cinq cents années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'hiſtorien *Flavien Joſephe* aſſure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, & l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce déſaſtre. Ils firent graver des obſervations aſtronomiques ſur deux colonnes, l'une de bri-

ques pour résister au feu qui devait consumer le monde, & l'autre de pierres pour résister à l'eau, qui devait le noyer. Mais que pouvaient penser les Romains quand un esclave juif leur parlait d'un *Adam* & d'un *Seth* inconnus à l'univers entier? ils riaient.

Josephe ajoute que la colonne de pierre se voyait encore, de son temps, dans la Sy[rie.]

On peut conclure, de tout ce que [nous] avons dit, que nous savons fort peu de chose du passé, que nous savons assez mal le présent, rien du tout de l'avenir; & que [nous] devons nous en rapporter à DIEU, maître [de] ces trois temps, & de l'éternité.

FINESSE.

Des différentes significations de ce mot.

FINESSE ne signifie ni au propre, [ni au] figuré, *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexture rare, faible, ténue; ce terme exprime [quel]que chose de délicat & de fini.

Un drap léger, une toile lâche, une telle faible, un galon mince, ne sont [pas] toujours fins.

Ce mot a du rapport avec *finir* : de-là viennent les finesses de l'art; ainsi on dit la finesse du pinceau de *Vanderwerff*, de *Mieris* : on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. L[e] cheval fin est opposé au cheval grossier; l[e] diamant fin au faux; l'or fin ou affiné à l'o[r] mêlé d'alliage.

La finesse se dit communément des choses déliées, & de la légéreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on dise un cheval fin, on ne dit guère la finesse d'un cheval. On dit la finesse des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque chose, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé, il était trop fin, cette étoffe est trop fine pour la saison.

La finesse, dans le sens figuré, s'applique à la conduite, aux discours, aux ouvrages d'esprit. Dans la conduite, finesse exprime toujours, comme dans les arts, quelque chose de délié; elle peut quelquefois subsister sans habileté : il est rare qu'elle ne soit pas mêlée d'un peu de fourberie ; la politique l'admet, & la société la réprouve.

Le proverbe des *finesses cousues de fil blanc*, prouve que ce mot, au sens figuré, vient du sens propre de *couture fine, d'étoffe fine.*

La finesse n'est pas tout-à-fait la subtilité. On tend un piége avec finesse, on en échappe avec subtilité ; on a une conduite fine, on joue un tour subtil. On inspire la défiance, en employant toujours la finesse : on se trompe presque toujours, en entendant finesse à tout.

La finesse dans les ouvrages d'esprit, comme dans la conversation, consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de la laisser aisément appercevoir : c'est une énigme dont les gens d'esprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour sa protection au parlement, le premier président se tournant

vers sa compagnie : *Messieurs*, dit-il, *ren cions M. le chancelier ; il nous donne plus nous ne lui demandons ;* c'est là une rép très-fine.

La finesse dans la conversation, dans écrits, diffère de la délicatesse ; la prem s'étend également aux choses piquantes & ag bles, au blâme & à la louange même, choses mêmes indécentes, couvertes d'un vc à travers lequel on les voit sans rougir.

On dit des choses hardies avec finesse.

La délicatesse exprime des sentimens & agréables, des louanges fines ; ainsi la fin convient plus à l'épigramme, la délicatesse madrigal. Il entre de la délicatesse dans jalousies des amans ; il n'y entre point finesse.

Les louanges que donnait *Despréaux* à *L XIV* ne sont pas toujours également déli tes ; les satires ne sont pas toujours a fines.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a r l'ordre de son père de ne plus revoir *Achil* elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vi

Le véritable caractère de ce vers est plu la délicatesse que la finesse.

FLATTERIE.

Je ne vois pas un monument de flatte dans la haute antiquité, nulle flatterie da *Hésiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne s

point adreſſés à un grec élevé en quelque dignité, ou à madame ſa femme, comme chaque chant des ſaiſons de *Thomſon* eſt dédié à quelque riche, & comme tant d'épîtres en vers oubliées, ſont dédiées en Angleterre à des hommes ou à des dames de conſidération, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patrone, à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démoſthènes*. Cette façon de demander harmonieuſement l'aumône commence, ſi je ne me trompe, à *Pindare*. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me ſemble que la grande flatterie date depuis *Auguſte*. *Jules-Céſar* eut à peine le temps d'être flatté. Il ne nous reſte aucune épître dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtreſſes. Je crois bien que l'on préſenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée*; mais dieu merci nous ne les avons pas.

C'eſt un grand ſpectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *Céſar* en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de Bythinie & de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accuſé de lui avoir dreſſé des embûches, & même d'avoir voulu l'aſſaſſiner. *Cicéron* commence par avouer qu'*il* eſt interdit en ſa préſence Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Il le flatte; mais cette adulation ne va pas encore juſqu'à la baſſeſſe; il lui reſte quelque pudeur.

C'eſt avec *Auguſte* qu'il n'y a plus de meſure. Le ſénat lui décerne l'apothéoſe de ſon vivant. Cette flatterie devient le tribut ordi-

naire payé aux empereurs suivans ; ce r plus qu'un style. Personne ne peut pl flatté quand ce que l'adulation a de est devenu ce qu'il y a de pl c

Nous n'avons pas eu en monumens de flatterie jusqu'a son père *Louis XIII* fut très n'est question de lui que odes de *Malherbe*. Il l'appe la coutume *roi le plus grand des* les poëtes espagnols le disent au roi & les poëtes Anglais *Laureat* roi gleterre ; mais la meilleure part est toujours pour le cardinal de

> Dont l'ame toute grande est une ame h
> Qui pratique si bien l'art de nous
> Que pourvu qu'il soit cru, nous n'avons
> Qu'il ne sache guérir. (*a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut flatteries. Il ne ressemblait pas prétend avoir été étouffé sous les roses qu'on lui jetait. Il ne s'en mieux.

La flatterie quand elle a quelq plausibles, peut n'être pas aussi qu'on le dit. Elle encourage quel grandes choses ; mais l'excès est v celui de la satire.

La Fontaine a dit, & prétend après *Esope* :

(*a*) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi Richelieu guérissait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire vers si plats ?

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa maîtresse & son roi.
Esope le disait; j'y souscris quant à moi,
Ce sont maximes toujours bonnes.

Esope n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois soient bien flattés de toutes les flatteries dont les accable. La plupart ne viennent pas jusqu'à eux.

Une sottise fort ordinaire est celle des orateurs qui se fatiguent à louer un prince qui n'en saura jamais rien. Le comble de l'opprobre est qu'*Ovide* ait loué *Auguste* en datant *De Ponto.*

Le comble du ridicule pourrait bien se trouver dans les complimens que les prédicateurs adressent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majestés. *Au révérend, révérend père Gaillard, prédicateur du roi :* Ah! révérend père, ne prêches tu que pour le roi? es-tu comme le singe de la foire qui ne sautait que pour lui.

FLEURI.

FLEURI, qui est en fleur, arbre fleuri, rosier fleuri; on ne dit point des fleurs qu'elles fleurissent, on le dit des plantes & des arbres. Teint fleuri, dont la carnation semble un mélange de blanc & de couleur de rose. On a dit quelquefois, c'est un esprit fleuri, pour signifier un homme qui posséde une littéra-

naire payé aux empereurs suivans ; ce n'est plus qu'un style. Personne ne peut plus être flatté quand ce que l'adulation a de plus outré est devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie jusqu'à *Louis XIV* ; son père *Louis XIII* fut très-peu fêté ; il n'est question de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle à la vérité selon la coutume *roi le plus grand des rois*, comme les poëtes espagnols le disent au roi d'Espagne, & les poëtes Anglais *Laureat* au roi d'Angleterre ; mais la meilleure part des louanges est toujours pour le cardinal de *Richelieu*.

Dont l'ame toute grande est une ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir ;
Que pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir. (*a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il ne ressemblait pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé sous les feuilles de roses qu'on lui jetait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie quand elle a quelques prétextes plausibles, peut n'être pas aussi pernicieuse qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choses ; mais l'excès est vicieux comme celui de la satire.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Esope* :

(*a*) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guérissait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers si plats ?

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa maîtresse & son roi.
Esope le disait; j'y souscris quant à moi,
Ce sont maximes toujours bonnes.

Esope n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois soient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable. La plupart ne viennent pas jusqu'à eux.

Une sottise fort ordinaire est celle des orateurs qui se fatiguent à louer un prince qui n'en saura jamais rien. Le comble de l'opprobre est qu'*Ovide* ait loué *Auguste* en datant *De Ponto*.

Le comble du ridicule pourrait bien se trouver dans les complimens que les prédicateurs adressent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majestés. *Au révérend, révérend père Gaillard, prédicateur du roi :* Ah ! révérend père, ne prêches tu que pour le roi ? es-tu comme le singe de la foire qui ne sautait que pour lui.

FLEURI.

FLEURI, qui est en fleur, arbre fleuri, rosier fleuri ; on ne dit point des fleurs qu'elles fleurissent, on le dit des plantes & des arbres. Teint fleuri, dont la carnation semble un mélange de blanc & de couleur de rose. On a dit quelquefois, c'est un esprit fleuri, pour signifier un homme qui posséde une littéra-

FLEUVES.

Ils ne vont pas à la mer avec auta rapidité que les hommes vont à l'errei n'y a pas long-temps qu'on a reconnu tous les fleuves sont produits par les i éternelles qui couvrent les cimes des l montagnes ; ces neiges par les pluies pluies par les vapeurs de la terre & des & qu'ainsi tout est lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance soutenir des où l'on prouvait que les fleuves & tout fontaines venaient de la mer. C'était le timent de toute l'antiquité. Ces fleuves pa dans de grandes cavernes, & de-là se buaient dans toutes les parties du mond

Lorsqu'*Aristée* va pleurer la perte d abeilles chez *Cirène* sa mère, déesse petite rivière Enipée en Thessalie; la r se sépare d'abord & forme deux mont d'eau à droite & à gauche pour le re selon l'ancien usage ; après quoi il vo belles & longues grottes par lesquelles tous les fleuves de la terre ; le Pô qui du mont Viso en Piémont & qui tr l'Italie, le Teveron qui vient de l'Ape le Phase qui tombe du Caucase dans la Noire, &c.

Virgile adoptait là une étrange physi elle ne devait au moins être permise q poëtes.

Ces idées furent toujours si accréditées le *Tasse*, quinze cents ans après, imita

re

tement *Virgile* dans ſon quatorzième chant, en imitant bien plus heureuſement l'*Arioſte*. Un vieux magicien chrétien mène ſous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Meliſſe* avait arraché *Roger* aux careſſes d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait deſcendre *Renaud* dans ſa grotte d'où partent tous les fleuves qui arroſent notre terre. C'eſt dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puiſque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga ont leur ſource dans cette caverne, cela ſuffit. Ce qu'il y a de plus conforme encore à la phyſique des anciens, c'eſt que cette caverne eſt au centre de la terre. C'était là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, & que les unes & les autres ſont des pièces eſſentielles à la grande machine, gardons-nous des ſyſtèmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier ſon livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'Orient en Occident, que la plus grande partie des fleuves court toujours auſſi à l'Occident, on a plus conſulté l'eſprit ſyſtématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Eſpérance, vous trouverez une chaîne de montagnes qui règne du Midi au Nord juſqu'au Monomotapa. Peu de gens ſe ſont donné le plaiſir de voir ce pays, & de

voyager sous la ligne en Afrique. Mais
& Abila regardent directement le nord
midi. De Gibraltar au fleuve de la Gu
en tirant droit au Nord,
gnes contiguës. La nouvelle ue & la
en sont couvertes, toutes les
du Sud au Nord, comme celles
de toute l'Amérique. Pour les e
coulent en tous sens, selon la p
terrains.

Le Guadalquivir va droit au Sud
nueva jusqu'à Saint-Lucar. La
même depuis Badajoz. Toutes les rivie
le golfe de Venise, excepté le Pô,
dans la mer vers le Midi. C' la
du Rhône, de Lyon à son e
de la Seine est au Nord-nord-ou
depuis Bâle court droit au Se
Meuse de même depuis sa so
terres inondées. L'Escaut de

Pourquoi donc chercher à se
avoir le plaisir de faire des sy
tromper quelques ignorans? en re
t-il, quand on aura fait ac ire à
gens, bientôt détrompés, que tous les
& toutes les montagnes sont dirigés
rient à l'Occident, ou de l'Occident à
que tous les monts sont couverts d
(ce qui n'est assurément pas vrai)
trouvé des ancres de vaisseau sur la
montagnes de la Suisse, que ces
ont été formées par les courans de
que les pierres à chaux ne sont au
que des coquilles? (*) Quoi! faut-il

(*) Voyez le volume de *Physique*.

ourd'hui la physique comme les anciens taient l'histoire ?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce il y a de mieux à faire, c'est de prévenir inondations, c'est de faire des rivières nou-les, c'est-à-dire, des canaux, autant que ntreprise est praticable. C'est un des plus nds services qu'on puisse rendre à une ion. Les canaux de l'Egypte étaient aussi cessaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des ves portent, & à tout ce qui regarde le cul, lisez l'article *Fleuve* de M. d'*Alembert*. est, comme tout ce qu'il a fait, précis, ai, écrit du style propre au sujet; il n'em-unte point le style du Télémaque pour parler physique.

FLIBUSTIERS.

On ne sait pas d'où vient le nom de *Fli-stiers*, & cependant la génération passée ent de nous raconter les prodiges que ces bustiers ont faits; nous en parlons tous les urs, nous y touchons. Qu'on cherche après la des origines & des étymologies, & si croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du temps du cardinal de *Richelieu*, lorsque Espagnols & les Français se détestaient en-re, parce que *Ferdinand* le catholique s'était oqué de *Louis XII*, & que *François I* avait é pris à la bataille de Pavie par une armée *Charles-Quint*; lorsque cette haine était si rte que le faussaire auteur du roman politi-

que & de l'ennui politique sous le m
cardinal de Richelieu, ne craignait point d'appeler les Espagnols *nation insatiable & perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer*; lorsqu'enfin on se fut ligué en 1635 avec la Hollande contre l'Espagne, lorsque la France n'avait rien en Amérique, & que les E nol couvraient les mers de leurs galions; les flibustiers commencèrent à paraître. C'é d'abord des aventuriers français qui avaie tout au plus la qualité de corsaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de I s'associa avec une cinquantaine de ns minés, & alla tenter fortune avec que qui n'avait pas même de ca u çut, vers l'île Hispaniola (St Domin galion éloigné de la grande flotte espagn il s'en approche comme un patron qui vena lui vendre des denrées; il monte suivi siens; il entre dans la chambre du capi qui jouait aux cartes, le couche en ju fait son prisonnier avec son équipage, & vient à Dieppe avec son galion chargé richesses immenses. Cette aventure fut le signal de quarante ans d'exploits i is.

Flibustiers français, anglais, noi allaient s'associer ensemble dans les de St Domingue, des petites îles de St tophe & de la Tortue. Ils se choisiss chef pour chaque expédition: c'est la pr origine des rois. Des cultivateurs n'aura jamais voulu un maître; on n'en a pas be pour semer du blé, le battre & le vendre.

Quand les flibustiers avaient fait un gr butin, ils en achetaient un petit vaisseau

canon. Une courſe heureuſe en produiſait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encore plus de les ſuivre. C'étaient les oiſeaux de proie qui fondaient de tous côtés, & qui ſe retiraient dans les lieux inacceſſibles ; tantôt ils raſaient quatre à cinq cents lieues de côtes, tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cents lieues dans les terres.

Ils ſurprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-rico, de Campêche, de l'île Ste Catherine, & les fauxbourgs de Carthagène.

L'un de ces flibuſtiers, nommé l'*Olonois*, pénétra jusqu'aux portes de la Havane, ſuivi de vingt hommes ſeulement. S'étant enſuite retiré dans ſon canot, le gouverneur envoie contre lui un vaiſſeau de guerre avec des ſoldats & un bourreau. L'*Olonois* ſe rend maître du vaiſſeau, il coupe lui-même la tête aux ſoldats eſpagnols qu'il a pris, & renvoie le bourreau au gouverneur. (*a*) Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions ſi étonnantes. Le voyage entier de l'amiral *Anſon* autour du monde n'eſt qu'une promenade agréable en comparaiſon du paſſage des flibuſtiers dans la mer du Sud, & de ce qu'ils eſſuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé

(*a*) Cet *Olonois* fut pris & mangé depuis par les ſauvages.

un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles ; mais au lieu de ravir & d'épouser des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpêtrière de Paris; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Espagnols que les Israélites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un Hollandais nommé *Roc*, qui mit plusieurs Espagnols à la broche, & qui en fit manger à ses camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans ; aussi ne les appelait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils surprenaient une ville, & qu'ils entraient dans maison d'un père de famille, ils le mettai à la torture pour découvrir ses trésors. C prouve assez ce que nous dirons à l'arti *Question*, que la torture fut inventée par voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'est qu'ils prodiguèrent en débauches au folles que monstrueuses tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Ei il ne reste plus d'eux que leur nom, & core à peine. Tels furent les flibustiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas bustier? ces Goths, ces Alains, ces Van ces Huns, étaient-ils autre chose? Qu *Rollon* qui s'établit en Normandie, & (*laume Fier-à-bras*, sinon des flibustiers habiles? *Clovis* n'était-il pas un flibust qui vint des bords du Rhin dans les Gaules

FOI OU FOY.

QU'EST-CE que la foi ? Eſt-ce de croire ce qui paraît évident ? non ; il m'eſt évident qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, ſuprême, intelligent ; ce n'eſt pas là de la foi, c'eſt de la raiſon. Je n'ai aucun mérite à penſer que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je ſois bon & vertueux. La foi conſiſte à croire non ce qui ſemble vrai, mais ce qui ſemble faux à notre entendement. Les Aſiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* ns les ſept planètes, les incarnations du ieu *Fo*, de *Vitſnou*, de *Xaca*, de *Brama*, *Sammonocodom*, &c. &c. &c. Ils ſoumettent r entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés ni brûlés ; ils diſent : Je crois.

Nous ſommes bien éloignés de faire ici la moindre alluſion à la foi catholique. Non-ſeulement nous la vénérons, mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi menſongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'eſt pas foi, & qui ne conſiſte qu'en paroles.

Il y a foi pour les choſes étonnantes, & foi pour les choſes contradictoires & impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cents fois, cela t fort étonnant ; mais enfin, cela n'eſt pas ıyſiquement impoſſible ; car ſi *Vitſnou* a une ne, il peut avoir mis ſon ame dans cinq cents orps pour ſe réjouir. L'Indien, à la vérité,

n'a pas une foi bien vive; il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes ; mais enfin, il dira à ſon bonze : J'ai la foi ; vous voulez que *Vitſnou* ait paſſé par cinq cents incarnations, cela vous vaut cinq cents roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce, ſi je n'ai pas la Hé bien, j'ai la foi, & voilà de roupies que je vous donne. L'Indi jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire faux ſerment ; car après tout il ne lui démontré que *Vitſnou* n'eſt pas venu cinq fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il une choſe contradictoire, impoſſible, q & deux font cinq, que le même c être en mille endroits différens, qu'être n'être pas c'eſt préciſément la même alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foi, il a & s'il jure qu'il croit, il fait un dit donc au bonze : Mon réveren ne peux vous aſſurer que je crois ces dités-là, quand elles vous vaudraient dix roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & DIEU vous fera la grâce de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'In que DIEU opère ſur moi ce qu'il ne peut opé ſur lui-même ? Il eſt impoſſible que DIEU fa ou croie les contradictoires. Je veu b vous dire, pour vous faire plaiſir, que cr qui eſt obſcur ; mais je ne puis vous dire je crois l'impoſſible. DIEU veut que nous ſoyons

ſoyons vertueux, & non pas que nous ſoyons abſurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encore vingt, croyez à trente roupies, ſoyez homme de bien ſi vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

Il n'en eſt pas ainſi des chrétiens; la foi qu'ils ont pour des choſes qu'ils n'entendent pas eſt fondée ſur ce qu'il entendent, ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée; donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour ſavoir ce qu'il a dit, il faut conſulter l'Egliſe. L'Egliſe a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST ſont authentiques; il faut donc croire ces livres. Ces livres nous diſent que qui n'écoute pas l'Egliſe doit être regardé comme un publicain ou comme un païen; donc nous devons écouter l'Egliſe pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux; donc nous devons lui ſoumettre notre raiſon, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile que la raiſon même autoriſe. Telle eſt la foi chrétienne, & ſurtout la foi romaine, qui eſt la foi par excellence. La foi luthérienne, calviniſte, anglicane eſt une méchante foi.

SECTION II.

LA foi divine ſur laquelle on a tant écrit, n'eſt évidemment qu'une incrédulité ſoumiſe; car il n'y a certainement en nous que la faculté de l'entendement qui puiſſe croire; & les objets de la foi ne ſont point les objets

de l'entendement. On ne peut croire que ce qui paraît vrai; rien ne peut paraître vrai que par l'une de ces trois manières, ou par l'intuition, le fentiment, *j'exifte, je vois le foleil*, ou par des probabilités accumulées qui tiennent lieu de certitude, il y a *une ville nommée Conftantinople*, ou par voie de démonftration *les triangles ayant même bafe & même hauteur font égaux.*

La foi n'étant rien de tout cela ne peut donc pas plus être une croyance, une perfuafion, qu'elle ne peut être jaune ou rouge. Elle ne peut donc être qu'un anéatiffement de la raifon, un filence d'adoration devant des chofes incompréhenfibles. Ainfi en parlant philofophiquement, perfonne ne croit la Trinité, perfonne ne croit que le même corps puiffe être en mille endroits à la fois; & celui qui dit: Je crois ces myftères, s'il réfléchit fur fa penfée, verra, à n'en pouvoir douter, que ces mots veulent dire: Je refpecte ces myftères, je me foumets à ceux qui me les annoncent. Car ils conviennent avec moi que ma raifon ni la leur ne les croit pas; or il eft clair que quand ma raifon n'eft pas perfuadée, je ne le fuis pas. Ma raifon & moi ne peuvent être deux êtres différens. Il eft abfolument contradictoire que le *moi* trouve vrai ce que l'entendement de moi trouve faux. La foi n'eft donc qu'une incrédulité foumife.

Mais pourquoi cette foumiffion dans la révolte invincible de mon entendement? on le fait affez, c'eft parce qu'on a perfuadé à mon entendement que les myftères de ma foi font propofés par DIEU même. Alors tout ce que

je puis faire, en qualité d'être raifonnable, c'eft de me taire & d'adorer. C'eft ce que les théologiens appellent foi externe, & cette foi externe n'eft & ne peut être que le ref-ꝏct pour des chofes incompréhenfibles, en tu de la confiance qu'on a dans ceux qui s enfeignent.

Si DIEU lui-même me difait : La penfée eft couleur d'olive, un nombre quarré eft amer; je n'entendrais certainement rien du tout à paroles, je ne pourrais les adopter, ni mme vraies, ni comme fauffes. Mais je les péterai s'il me l'ordonne, je les ferai ré-ēter au péril de ma vie. Voilà la foi; ce n'eft que l'obéiffance.

Pour fonder cette obéiffance, il ne s'agit nc que d'examiner les livres qui la de-ndent; notre entendement doit donc exa-miner les livres de l'ancien & du nouveau Teftament comme il difcute *Plutarque* & *Tite-Live*, & s'il voit dans ces livres des preuves nconteftables, des preuves au-deffus de toute xception fenfible à toutes fortes d'efprits, & éçues de toute la terre, que DIEU lui-même ft l'auteur de ces ouvrages, alors il doit aptiver fon entendement fous le joug de la oi.

SECTION III.

Novs avons long-temps balancé si nous merions cet article Foi, *que nous trouvé dans un vieux livre. Notre pour la chaire de St Pierre nous r Mais des hommes pieux nous ayant c cus que le pape Alexandre VI n'av de commun avec St Pierre, nous nous enfin déterminés à remettre en lumière morceau sans scrupule.*

Un jour le prince *Pic* de la Mi contra le pape *Alexandre VI* c tisanne *Emilia*, pendant que *L* St Père était en couche & qu'on dans Rome si l'enfant était du pape fils le duc de *Valentinois*, ou du *Lucrèce Alfonse* d'Arragon, qui impuissant. La conversation fut d enjouée. Le cardinal *Bembo* en partie. Petit *Pic*, dit le pape, le père de mon petit-fils? je crois q votre gendre, répondit *Pic*. Eh c peux-tu croire cette sottise? Je la c la foi. Mais ne sais-tu pas bien qu'un sant ne fait point d'enfans? la foi con repartit *Pic*, à croire les choses parce q sont impossibles; & de plus l'honne

votre maiſon exige que le fils de *Lucrèce* ne paſſe point pour être le fruit d'un inceſte. Vous me faites croire des myſtères plus incompréhenſibles. Ne faut-il pas que je ſois convaincu qu'un ſerpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'âneſſe de *Balaam* parla auſſi fort éloquemment, & que les murs de Jérico tombèrent au ſon des trompettes ? *Pic* enfila tout de ſuite une kyrielle de toutes les choſes admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba ſur ſon ſofa à force de rire. Je crois tout cela comme vous, diſait-il, car je ſens bien que je ne peux être ſauvé que par la foi, & que je ne le ſerai point par mes œuvres. Ah ! St Père, dit *Pic*, vous n'avez beſoin ni d'œuvres ni de foi ; cela eſt bon pour les pauvres profanes comme nous ; mais vous qui êtes Vice-dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; & ſans doute *St Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue que j'aurais beſoin d'une puiſſante protection, ſi n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & ſi je m'étais ſervi du ſtylet & de la cantarella auſſi ſouvent que votre ſainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons ſérieuſement, dit-il au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on eſt perſuadé de choſes dont en effet on ne peut être perſuadé ? Quel plaiſir cela peut-il faire à DIEU ? Entre nous, dire qu'on croit ce qu'il eſt impoſſible de croire, c'eſt mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand ſigne de

SECTION III.

Nous avons long-temps balancé si nous imprimerions cet article Foi *, que nous avions trouvé dans un vieux livre. Notre respect pour la chaire de St Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec St Pierre, nous nous sommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morçeau sans scrupule.*

Un jour le prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtisanne *Emilia*, pendant que *Lucrèce* fille du St Père était en couche & qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du pape ou de son fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrèce Alfonse* d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée, Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils ? je crois que c'est votre gendre, répondit *Pic*. Eh comment peux-tu croire cette sottise ? Je la crois par la foi. Mais ne sais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans ? la foi consiste, repartit *Pic*, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles ; & de plus l'honneur de

ıaiſon exige que le fils de *Lucrèce* ne
ınt pour être le fruit d'un inceſte.
e faites croire des myſtères plus in-
ıenſibles. Ne faut-il pas que je ſois
cu qu'un ſerpent a parlé, que depuis
ıs tous les hommes furent damnés,
eſſe de *Balaam* parla auſſi fort élo-
nt, & que les murs de Jérico tom-
ıu ſon des trompettes? *Pic* enfila tout
une kyrielle de toutes les choſes
es qu'il croyait. *Alexandre* tomba ſur
à force de rire. Je crois tout cela
vous, diſait-il, car je ſens bien que
ıux être ſauvé que par la foi, & que
ſerai point par mes œuvres. Ah! St
: *Pic*, vous n'avez beſoin ni d'œuvres
ı; cela eſt bon pour les pauvres pro-
nous; mais vous qui êtes Vice-
v s pouvez croire & faire tout ce
plaira. Vous avez les clefs du ciel;
ıte *St Pierre* ne vous fermera pas
au nez. Mais pour moi, je vous
j'aurais beſoin d'une puiſſante pro-
n'étant qu'un pauvre prince j'avais
ıvec ma fille, & ſi je m'étais ſervi
& de la cantarella auſſi ſouvent que
été. *Alexandre VI* entendait raillerie.
ıérieuſement, dit-il au prince de la
le. Dites-moi quel mérite on peut
dire à DIEU qu'on eſt perſuadé de
ınt en effet on ne peut être perſuadé?
iſir cela peut-il faire à DIEU? Entre
ire qu'on croit ce qu'il eſt impoſſible
, c'eſt mentir.
: la Mirandole fit un grand ſigne de

croix. Eh! Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre ſainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non, ſur ma foi, dit le pape. Je m'en doutais, dit *Pic* de la Mirandole.

FOLIE.

QU'EST-CE que la folie? c'eſt d'avoir des penſées incohérentes & la conduite de même. Le plus ſage des hommes veut-il connaître la folie? qu'il réfléchiſſe ſur la marche de ſes idées pendant ſes rêves. S'il a une digeſtion laborieuſe dans la nuit, mille idées incohérentes l'agitent; il ſemble que la nature nous puniſſe d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des penſées; car on ne penſe guère en dormant que dans une mauvaiſe digeſtion. Les rêves inquiets ſont réellement une folie paſſagère.

La folie pendant la veille eſt de même une maladie qui empêche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la ſociété, on l'en exclut; s'il eſt dangereux, on l'enferme; s'il eſt furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la ſaignée, par le régime.

Cet homme n'eſt point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très-nettes & très-diſ-

tinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain ? Elle voit les objets comme l'ame d'*Ariſtote* & de *Platon*, de *Locke* & de *Newton* les voyaient ; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher ; comment donc, recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer ?

Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher ? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu ; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braiment d'un âne : ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie : ſi quand ils entendent oui, il entend non ; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires : quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence, cependant on la mène dans ſon étui aux petites-maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer, donnée de DIEU à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux eſt un malade qui ſouffre aux pieds & aux mains ; il penſait par

le cerveau, comme il marchait avec les pieds, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin, après mille raiſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou : Mon ami, quoique tu aies perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre ; mais notre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal ; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle ; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ſes bons momens, leur répondrait : Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion. Mes fenêtres ſont auſſi-bien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles ; il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vicié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt *folle* par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, DIEU a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou répliquera : Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encore plus fou que je ne le ſuis. De grâce, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou ?

Si les docteurs ont encore un peu de ſens, ils lui répondront : Je n'en ſais rien. Ils ne

comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira: Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cause de mon mal, ni le guérir, tremblez de devenir entièrement semblables à moi & même de me surpasser. Vous n'êtes pas de meilleure maison que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI*, & l'empereur *Venceslas*, qui perdirent la faculté de raisonner dans le même siècle. Vous n'avez pas plus d'esprit que *Blaise Pascal*, *Jacques Abadie* & *Jonathan Swift*, qui sont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place?

N. B. Je suis fâché pour *Hipprocrate* qu'il ait prescrit le sang d'ânon pour la folie, & encore plus fâché que le *Manuel des dames* dise qu'on guérit la folie en prenant la galle. Voilà de plaisantes recettes ; elles paraissent inventées par les malades.

FONTE.

IL n'y a point d'ancienne fable, de vieille absurdité que quelque imbécille ne renouvelle, & même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques aient été autorisées par quelque auteur ou classique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en souvient,) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été justement condamnée en Ethiopie par le roi *Actisan* à perdre le nez & les oreilles, s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil, & de là pénétra jusqu'au désert de Sable, dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon*.

Lycophron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère, n'ayant ni sandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'avisèrent d'élever une statue d'or à un Dieu d'Egypte. Cette statue fut commandée le soir & faite pendant la nuit. Un membre de l'université, qui est fort attaché à *Lycophron* & aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jeter en fonte une statue d'or en une nuit, de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jetant dans le feu, & de la faire avaler à tout un peuple.

Mais où ces pauvres gens qui n'avaient point de chausses avaient-ils trouvé tant d'or? —— Comment, Monsieur, dit le savant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les pendans d'oreille de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cents mille livres au cours de ce jour?

D'accord ; mais il faut un peu de préparation pour fondre une statue ; M. *le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV*.

Oh ! notre *Jupiter- Ammon* était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas six assiettes en un seul jour ?

Monsieur, une statue de *Jupiter* est plus difficile à faire que des assiettes d'étain, & je doute même beaucoup que vos voleurs eussent de quoi fondre aussi vîte des assiettes, quelqu'habiles larrons qu'ils aient été. Il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent avec eux l'attirail nécessaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je respecte fort *Lycophron* ; mais ce profond grec & ses commentateurs encore plus creux que lui, connaissent si peu les arts, ils sont si savans dans tout ce qui est inutile, si ignorans dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, les choses d'usage, les professions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occasion de leur apprendre comment on jette en fonte un figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la Somme de *St Thomas*.

1°. On fait un modèle en terre grasse.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajustant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moule de plâtre de dessus le modèle de terre.

4°. On rajuste le moule de plâtre encore par parties, & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une espèce de modèle, on jette en dedans de la

cire fondue, reçue auſſi par parties : elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand ſoin que cette cire ſoit partout de l'épaiſſeur qu'on veut donner au métal dont la ſtatue ſera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *foſſe*, laquelle doit être à peu près du double plus profonde que la figure que l'on doit jeter en fonte.

8°. Il faut poſer ce moule dans ce creux ſur une grille de fer, élévée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, & établir cette grille ſur un maſſif.

9°. Aſſujettir fortement ſur cette grille des barres de fer droites ou penchées, ſelon que la figure l'exige, leſquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ ſix lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de ſorte que tout le vide ſoit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui eſt entre les barres & la cire de la figure ; comme auſſi le vide qui eſt entre cette grille & le maſſif de brique qui la ſoutient ; & c'eſt ce qui s'appelle *le noyeau*.

12. Quand tout cela eſt bien refroidi, l'artiſte enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reſte, eſt réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure ; & ce modèle eſt ſoutenu par l'armature de fer & par le noyeau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparatious ſont achevées, on entoure ce modèle de bâtons perpendiculaires de cire, dont les uns s'appellent des *jets*, & les autres des *évents*. Ces jets & ces

évents descendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent aussi plus qu'elle, de manière que les évents sont plus hauts que les jets. Ces jets sont entre-coupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fournisseurs*, placés en diagonale de bas en haut entre les jets & le modèle auquel ils sont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel usage sont ces bâtons de cire.

14°. On passe sur le modèle, sur les évents & sur les jets quarante à cinquante couches d'une eau grasse qui est sortie de la composition d'une terre rouge, & de fiente de cheval macérée pendant une année entière; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents & les jets ainsi disposés, on entoure le tout d'une enveloppe composée de cette terre, de sable rouge, de bourre & de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pétri dans cette eau grasse. Cet enduit forme une pâte molle, mais solide & résistante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le mur on laisse en bas l'espace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier est garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on pose de petites bûches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau grasse, & de la pâte dont nous avons parlé numéro 14 & 15; alors la cire

étant fondue, il reste les tuyaux de cette
solide, dont les uns sont les jets & les au
les évents & les fournisseurs. C'est par
par les fournisseurs que le métal fondu ent
& c'est par les évents que l'air sortant
pêchera la matière enflammée de tout dét
18°. Après toutes ces dispositions
fondre sur le bord de la fosse le
on doit former la statue. Si c'est du
on se sert du fourneau de briques d
c'est de l'or, on se sert de plusieurs c
lorsque la matière est liquéfiée l'a
feu, on la laisse couler par un
la fosse préparée. Si malheureu
contre des bulles d'air ou de l' dire
est détruit avec fracas, & il faut
plusieurs fois.
19°. Ce fleuve de feu, qui
au creux de la fosse, remonte par
par les fournisseurs, entre dans le
en remplit les creux. Ces jets, ces f
& les évents ne sont plus que des tu
més par ces quarante ou cinquante
de l'eau grasse & de cette pâte dont
long-temps enduits avec beaucoup d'
patience, & c'est par ces branc
métal liquéfié & ardent vient se loger
statue.
20°. Quand le métal est bien refr , on
retire le tout. Ce n'est qu'une masse a
forme dont il faut enlever toutes les as
& qu'on répare avec divers instrume
J'omets beaucoup d'autres préparatio q
messieurs les encyclopédistes, & sur-t
Diderot, ont expliquées bien mieux

is faire, dans leur ouvrage qui doit er tous les arts avec leur gloire. Mais voir une idée nette des procédés de : , il faut voir opérer. Il en eſt ainſi ous les arts, depuis le bonnetier juſ-iamantaire. Jamais perſonne n'apprit dans e ni à faire des bas au métier, ni à er des diamans, ni à faire des tapiſſe- haute-liſſe. Les arts & métiers ne s'ap- nt que par l'exemple & le travail.

nt eu le deſſein de faire élever une ſtatue équeſtre du roi en bronze, dans le qu'on bâtit à une extrémité du royau- demandai, il n'y a pas long-temps, *dias* de la France, à M. *Pigal*, com- faudrait de temps pour faire ſeulement *ral* de trois pieds de haut ; il me ré- par écrit : *Je demande ſix mois au moins.* déclaration datée du 3 juin 1770.

Guenée, ancien profeſſeur du collége ſis, qui en ſait ſans doute plus que *gal* ſur l'art de jeter des figures en a écrit contre ces vérités dans un li- itulé : *Lettres de quelques juifs portu- allemands, avec des réflexions criti- & un petit commentaire extrait d'un plus A Paris, chez Laurent Prault, 1769, probation & privilége du roi.*

lettres ont été écrites ſous le nom de rs les juifs *Joſeph Ben Jonathan, Aaron aï* & *David Winker.*

rofeſſeur, ſecrétaire des trois juifs, dit lettre ſeconde : « Entrez ſeulement, ſieur, chez le premier fondeur ; je vous ids que ſi vous lui fourniſſez les ma-

» tières dont il pourrait avoir besoin, que
» vous le pressiez & que vous le payez
» bien, il vous fera un pareil ouvrage en
» moins d'une semaine. Nous n'avons pas
» cherché long-temps, & nous en avons trouvé
» deux qui ne demandaient que trois jours. Il
» y a déjà loin de trois jours à trois mois, &
» nous ne doutons pas que si vous cherchez
» bien, vous pourrez en trouver qui le fe-
» ront encore plus promptement. »

M. le professeur secrétaire des juifs n'a consulté apparemment que des fondeurs d'assiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui se jettent en sable. S'il s'était adressé à M. *Pigal* ou à M. *le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts que ce monsieur prétend que de réduire l'or en poudre, en le brûlant pour le rendre potable & le faire avaler à toute une nation, est la chose du monde la plus aisée & la plus ordinaire en chimie. Voici comme il s'exprime.

« Cette possibilité de rendre l'or potable a
» été répétée cent fois depuis *Stahl* & *Sénac*,
» dans les ouvrages & dans les leçons de
» vos plus célèbres chimistes, d'un *Baron*,
» d'un *Macquer*, &c.; tous sont d'accord sur
» ce point. Nous n'avons actuellement sous les
» yeux que la nouvelle édition de la chimie
» de *le Févre*. Il l'enseigne comme tous les
» autres; & il ajoute que rien n'est plus cer-
» tain, & qu'on ne peut plus avoir là-dessus
» le moindre doute.

» Qu'en pensez-vous, Monsieur? le té-

» moignage de ces habiles gens ne vaut-il pas » bien celui de vos critiques. Et de quoi s'a» visent aussi ces incirconcis ? ils ne savent pas » de chimie, & ils se mêlent d'en parler ; ils » auraient pu s'épargner ce ridicule.

» Mais vous, Monsieur, quand vous trans» criviez cette futile objection, ignoriez-vous » que le dernier chimiste serait en état de la » réfuter ? La chimie n'est pas votre fort, on » le voit bien : aussi la bile de *Rouelle* s'é» chauffe, ses yeux s'allument, & son dépit » éclate lorsqu'il lit par hasard ce que vous » en dites en quelques endroits de vos ou» vrages. Faites des vers, Monsieur, & lais» sez-là l'art des *Pott* & des *Margraff*.

» Voilà donc la principale objection de vos » écrivains, celle qu'ils avançaient avec le » plus de confiance, pleinement détruite. »

Je ne sais si M. le secrétaire de la synagogue se connaît en vers, mais assurément il ne se connaît pas en or. J'ignore si M. *Rouelle* se met en colère quand on n'est pas de son opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre M. le secrétaire ; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toujours profession, que je ne le prierai jamais de me servir de secrétaire, attendu qu'il fait parler ses maîtres, MM. *Joseph*, *Mathataï* & *David Winker*, en francs ignorans. (*)

Il s'agissait de savoir si on peut, sans miracle, fondre une figure d'or dans une seule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jetant dans le feu. Or,

(*) Voyez l'article *Juif*.

monsieur le secrétaire, il faut que vou chiez, vous & maître *Aliboron* votre panégyriste, qu'il est impossible de pulv l'or en le jetant au feu ; l'extrême vio du feu le liquéfie, mais ne le calcine p

C'est de quoi il est question, monsie secrétaire ; j'ai souvent réduit de l'or er avec du mercure, je l'ai dissous avec de régale, mais je ne l'ai jamais calciné brûlant. Si on vous a dit que M. *Rouell* cine de l'or au feu, on s'est moqué de ou bien on vous a dit une sottise que ne deviez pas répéter, non plus que celles que vous transcrivez sur l'or potal

L'or potable est une charlatanerie ; c'e friponnerie d'imposteur qui trompe le pe il y en a de plusieurs espèces. Ceux qui dent leur or potable à des imbécilles, pas entrer deux grains d'or dans leur liq ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont d dans de l'eau régale, & ils vous juren c'est de l'or potable sans acide ; ils dépou l'or autant qu'ils le peuvent de son ea gale, ils la chargent d'huile de romarin préparations sont très-dangereuses ; ce de véritables poisons, & ceux qui en ve méritent d'être réprimés.

Voilà, Monsieur, ce que c'est que or potable, dont vous parlez un peu au ha ainsi que de tout le reste.

Cet article est un peu vif, mais il est & utile. Il faut confondre quelquefois l' rance orgueilleuse de ces gens qui cr

pouvoir parler de tous les arts, parce qu'ils ont lu quelques lignes de *saint Augustin.* (1)

FORCE PHYSIQUE.

Qu'est-ce que force ? où réside-t-elle ? d'où vient-elle ? périt-elle ? subsiste-t-elle toujours la même ?

On s'est complu à nommer *force* cette pesanteur qu'exerce un corps sur un autre. Voilà une boule de deux cents livres ; elle est sur ce plancher ; elle le presse, dit-on, avec une force de deux cents livres. Et vous appelez cala une *force morte.* Or, ces mots de *force* & de *morte* ne sont-ils pas un peu contradictoires ? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui & non ?

Cette boule pèse ; d'où vient cette pesanteur ? & cette pesanteur est-elle une force ? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle se rendrait directement au centre de la terre.

(1) M. l'abbé *G....* a été trompé par ceux qu'il a consultés ; il faut très-peu de temps, à la vérité, pour jeter en fonte une petite statue dont le moule est préparé ; mais il en faut beaucoup pour former un moule. Or, on ne peut supposer que les Juifs aient eu la précaution d'apporter d'Egypte le moule où ils devaient couler le veau d'or.

Le célèbre chimiste *Stahl*, après avoir montré que le foie de soufre peut dissoudre l'or, ajoute qu'en supposant qu'il y eût des fontaines sulfureuses dans le désert, on pourrait expliquer par-là l'opération attribuée à *Moïse.* C'est une plaisanterie un peu leste qu'on peut pardonner à un physicien ; mais qu'un théologien aussi grave que M. l'abbé *G....* ne devait pas se permettre de répéter.

D'où lui vient cette incompréhensible propriété ?

Elle est soutenue par mon plancher ; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie signifie *inactivité*, *impuissance*. Or, n'est-il pas singulier qu'on donne à l'impuissance le nom de *force ?*

Quelle est la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe ? quelle en est la source ? comment peut-on supposer que cette force subsiste quand vous êtes mort ? va-t-elle se loger ailleurs comme un homme change de maison quand la sienne est détruite ?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de forces dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût toujours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il sa force à un corps qu'il recontre.

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphysique ne répondent à ces questions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps & du mouvement, il faudra remonter encore à un principe supérieur. Pourquoi y a-t-il quelque chose ?

Force mécanique.

On présente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui sont en usage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux sans peine, pour dessécher des marais en épargnant le temps & l'argent, pour remonter promptement des rivières sans che-

vaux, pour élever facilement beaucoup d'eau & pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces fefeurs de projets font trompés eux-mêmes les premiers, comme *Law* le fut par fon fyftème.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle fuivante:

Il faut dans toute machine confidérer quatre quantités. 1°. La puiffance du premier moteur, foit homme, foit cheval, foit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La vîteffe de ce premier moteur, dans un temps donné.

3°. La pefanteur ou réfiftance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vîteffe de cette matière en mouvement, dans le même temps donné.

De ces quatre quantités, le produit des deux premières eft toujours égal à celui des deux dernières, ces produits ne font que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toujours la quatrième.

Un machinifte, il y a quelques années, préfenta à l'hôtel-de-ville de Paris le modèle en petit d'une pompe, par laquelle il affurait qu'il éléverait à cent trente pieds de hauteur, cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèfe cinq cents foixante livres, ce font cinquante-fix millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & fix cents quarante-huit livres par chaque feconde.

Le chemin & la vîteffe font de cent trente pieds par feconde.

La quatrième quantité eft le chemin, ou la vîteffe du premier moteur.

Que ce moteur soit un cheval, il fait trois pieds par seconde tout au plus.

Multipliez ce poids de six cents quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter, vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cents quarante, lesquels divisés par la vîtesse qui est trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingts.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingts pour élever l'eau dans une seconde.

La force des hommes n'est estimée que vingt-cinq livres, & celle des chevaux cent soixante & quinze.

Or, comme il faut élever à chaque seconde une force de vingt-huit mille quatre-vingts, il résulte de-là que pour exécuter la machine proposée à l'hôtel-de-ville de Paris, on avait besoin de onze cents vingt-trois hommes ou de cent soixante chevaux; encore aurait-il fallu supposer que la machine fût sans frottement. Plus la machine est grande, plus les frottemens sont considérables, ils vont souvent à un tiers de la force mouvante ou environ; ainsi il aurait fallu, suivant un calcul très-modéré, deux cents treize chevaux, ou quatorze cents quatre-vingt dix-sept hommes.

Ce n'est pas tout; ni les hommes, ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures sans manger & sans dormir. Il eût donc fallu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé deux mille neuf cents quatre-vingt-quatorze hommes, ou quatre cents vingt-six chevaux.

Ce n'est pas tout encore; ces hommes & ces chevaux, en douze heures, doivent en

prendre quatre pour manger & se reposer. Ajoutez donc un tiers; il aurait fallu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de cinq cents soixante-huit chevaux, ou trois mille neuf cents quatre-vingt-douze hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il construisit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'histoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuse, les paroles suivantes:

« *Archimède* se met en devoir de satisfaire la » juste & raisonnable curiosité de son parent » & de son ami *Hiéron* roi de Syracuse. Il » choisit une des galères qui étaient dans le » port, la fait tirer à terre avec beaucoup de » travail & à force d'hommes, y fait mettre » sa charge ordinaire, & par-dessus sa charge » autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Ensuite » se mettant à quelque distance, assis à son » aise, sans travail, sans le moindre effort, » en remuant seulement de la main le bout » d'une machine à plusieurs cordes & poulies » qu'il avait préparées, il ramena la galère à » lui par terre aussi doucement, & aussi uniment que si elle n'avait fait que fendre les » flots. »

Quand l'on considère, après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ses mâts, de ses rames, & de son poids ordinaire, devait peser quatre cents mille livres; qu'il fallait une force supérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir; que cette force

devait être au moins de quatre cents vingt mille livres; que les frottemens pouvaient être la moitié de la puissance employée pour soulever un pareil poids; que par conséquent la machine devait avoir environ six cents mille livres de force. Or, on ne fait guère jouer une telle machine en un tour de main, *sans le moindre effort.*

C'est de *Plutarque* que l'estimable auteur de l'Histoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une chose absurde, tout ancien qu'il est, un moderne ne doit pas la répéter.

FORCE.

Ce mot a été transporté du simple au figuré. *Force* se dit de toutes les parties du corps qui sont en mouvement, en action; la force du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cents livres, & d'autres de trois onces, la force des viscères, des poumons, de la voix; à force de bras.

On dit par analogie faire force de voiles, de rames; rassembler ses forces; connaître, mesurer ses forces; aller, entreprendre au-delà de ses forces; le travail de l'encyclopédie est au-dessus des forces de ceux qui se sont déchaînés contre ce livre. On a longtemps appelé *forces* de grands ciseaux; & c'est pourquoi dans les Etats de la ligue, on fit une estampe de l'ambassadeur d'Espagne, cherchant avec ses lunettes ses ciseaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inscription : *J'ai perdu mes forces.*

Le

Le ſtyle familier admet encore force gens, force gibier, force fripons, force mauvais critiques. On dit, à force de travailler, il s'eſt épuiſé ; le fer s'affaiblit à force de le polir.

La métaphore qui a tranſporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La force, en ce ſens, eſt le courage de ſoutenir l'adverſité, & d'entreprendre des choſes vertueuſes & difficiles, *animi fortitudo.*

La force de l'eſprit eſt la pénétration & la profondeur, *ingenii vis.* La nature la donne comme celle de corps : le travail modéré les augmente, & le travail outré les diminue.

La force d'un raiſonnement conſiſte dans une expoſition claire des preuves expoſées dans leur jour, & une concluſion juſte ; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parce qu'une démonſtration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force ; elle peut ſeulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus ſimple ou plus compliqué. La force du raiſonnement a ſur-tout lieu dans les queſtions problématiques. La force de l'éloquence n'eſt pas ſeulement une ſuite de raiſonnemens juſtes & vigoureux, qui ſubſiſteraient avec la ſéchereſſe ; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainſi on a dit que les ſermons de *Bourdaloue* avaient plus de force, ceux de *Maſſillon* plus de grâces. Des vers peuvent avoir de la force, & manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient prin-

cipalement de dire quelque chofe dans chaque hémiftiche :

Et monté fur le faîte, il afpire à defcendre.

L'Éternel eft fon nom ; le monde eft fon ouvrage.

Ces deux vers pleins de force & d'élégance font le meilleur modèle de la poëfie.

La force, dans la peinture, eft l'expreffion des mufcles que des touches reffenties font paraître en action fous la chair qui les couvre. Il y a trop de force quand ces mufcles font trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de force dans les batailles de *Conftantin* deffinées par *Raphaël* & par *Jules Romain*, & dans celles d'*Alexandre* peintes par *le Brun*. La force outrée eft dure dans la peinture, ampoulée dans la poëfie.

Des philofophes ont prétendu que la force eft une qualité inhérente à la matière ; que chaque particule invifible, ou plutôt monade, eft douée d'une force active : mais il eft auffi difficile de démontrer cette affertion, qu'il le ferait de prouver que la blancheur eft une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La force de tout animal a reçu fon plus haut degré quand l'animal a pris toute fa croiffance. Elle décroît quand les mufcles ne reçoivent plus une nourriture égale ; & cette nourriture ceffe d'être égale quand les efprits animaux n'impriment plus à ces mufcles le mouvement accoutumé. Il eft fi probable que ces efprits animaux font du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de force, à mefure qu'ils manquent de chaleur.

FORNICATION.

Le dictionnaire de Trévoux dit que c'est un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées dans lesquelles se tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour signifier *le commerce des personnes libres*. Il n'est point d'usage dans la conversation, & n'est guère reçu aujourd'hui que dans le style marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les casuistes en fesaient un grand usage, & le distinguaient en plusieurs espèces. On a traduit par le mot de *fornication* les infidélités du peuple juif pour des dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités sont appelées *impuretés*, *souillures*. C'est par la même extension qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux dieux un hommage *adultére*.

FRANC OU FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'Italie a toujours conservé son nom, malgré le prétendu établissement d'*Enée* qui aurait dû y laisser quelques traces de la langue, des caractères & des usages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloante* & tant d'autres dans le canton de Rome alors presque désert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains qui enva-

hirent l'Italie tour-à-tour, lui laissèrent au moins son nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Visigoths, les Sarrasins ont été les maîtres de l'Espagne les uns après les autres; le nom d'*Espagne* est demeuré. La Germanie a toujours conservé le sien; elle a joint seulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois sont presque [illegible] d'Occident qui aient perdu leur [illegible] était celui de *Walch* ou *Welsch*; [illegible] substituaient toujours un G au [illegible] bare; de Welche ils firent *Ga*[illegible] distingua la Gaule celtique, la [illegible] quitanique, qui parlaient chacun [illegible] différent. (*)

Qui étaient & d'où venaient [illegible] lesquels, en très-petit nombre & [illegible] de temps s'emparèrent de toutes [illegible] que *César* n'avait pu entièrement [illegible] qu'en dix années? Je viens de lire [illegible] qui commence par ces mots: *Les Fr*[illegible] *nous descendons*. Hé, mon ami, qui [illegible] que vous descendez en droite ligne d[illegible] *Hildvic* ou *Clodvic*, que nous nommons [illegible] n'avait probablement pas plus de vi[illegible] hommes mal vêtus & mal armés qu[illegible] jugua environ huit ou dix millions de [illegible] ou gaulois tenus en servitude par [illegible] quatre légions romaines. Nous n'a[illegible] une seule maison en France qui pu[illegible] je ne dis pas la moindre pr[illegible]

(*) Voyez Langue[illegible]

moindre vraiſemblance qu'elle ait un franc pour ſon origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent au nombre de ſept ou huit mille tout au plus ſe faire donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief, laiſsèrent-ils des archives par leſquelles on puiſſe faire voir qu'ils ſont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui ?

Il y a bien long-temps que l'on a cru que les Franqs venaient des Troyens. (a) *Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième ſiècle, dit : *Selon pluſieurs anciens écrivains, des troupes de troyens fugitifs s'établirent ſur les bords du Rhin alors déſerts.* Paſſe encore pour *Enée ;* il pouvait aiſément chercher un aſile au bout de la Méditerranée, mais *Francus* fils d'*Hector* avait trop de chemin à faire pour aller vers Duſſeldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Erronbeiſtein, &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne ſe fuſſent d'abord retirés en Macédoine, & qu'ils n'aient porté les armes ſous *Alexandre ;* après avoir combattu ſous *Priam.* Le moine *Otfrid* en fait ſon compliment à l'empereur *Louis le germanique.*

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, aſſigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pourraient bien être quelque reſte de ces barbares Cimbres défaits par *Marius ;* & le ſavant *Leibnitz* eſt de cette opinion.

(a) Liv. XII.

Ce qui eſt bien certain, c'eſt que du temps de *Conſtantin*, il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils ſe raſſemblaient ſous des capitaines de bandits, ſous des chefs que les hiſtoriens ont eu le ridicule d'appeler *rois*; *Conſtantin* les pourſuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre pluſieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour ſon divertiſſement : deux de leurs prétendus rois nommés *Aſcaric* & *Ragaiſe* périrent par ce ſupplice; c'eſt ſur quoi les panégyriſtes de *Conſtantin* s'extaſient, & ſur quoi il n'y avait pas tant à ſe récrier.

La prétendue loi ſalique, écrite, dit-on, par ces barbares, eſt une des abſurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il ferait bien étrange que les Francs euſſent écrit dans leurs marais un code conſidérable, & que les Français n'euſſent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII*. Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne ſont jamais gouvernés par des lois authentiques conſignées dans les monumens publics, que quand ils ont été raſſemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives & tout ce qui caractériſe une nation civiliſée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du temps de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée, ſoyez très-ſûrs que ce code eſt ſuppoſé & qu'il a été fait dans des temps très-poſtérieurs. Tous les ſophiſmes, toutes

les ſuppoſitions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'eſprit des ſages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt qu'on nous donne cette loi ſalique en latin; comme ſi des ſauvages errans au-delà du Rhin, avaient appris la langue latine. On la ſuppoſe d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait parler ainſi :

Lorſque la nation illuſtre des francs était encore réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi ſalique. On choiſit parmi eux quatre des principaux, Viſogaſt, Bodogaſt, Sologaſt & Vindogaſt, &c.

Il eſt bon d'obſerver que c'eſt ici la fable de *la Fontaine :*

> Notre magot prit pour ce coup
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms ſont ceux de quelques cantons francs dans le pays de Vorms. Quelle que ſoit l'époque où les coutumes nommées *loi ſalique* aient été rédigées ſur une ancienne tradition, il eſt bien certain que les francs n'étaient pas de grands légiſlateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq ?* Une preuve qu'on n'en ſait rien du tout, c'eſt que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard ? Et qu'importe ?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes compoſées de Franqs ? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le franq avait fait des courſes juſqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* & de la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* & *Bazine* ne ſont pas aſſurément des

noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons germains élisaient leurs chefs ; & le canton des Franqs avait sans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût son père. Il fit son expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'hérule *Odo* surnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous sous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des hérules à sa suite, & que *Genseric* n'ait conduit en Afrique que des vandales? Tous les misérables sans profession & sans talent qui n'ont rien à perdre, & qui espèrent gagner beaucoup, ne se joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la destruction?

Dès que *Clovis* eut le moindre succès, se troupes furent grossies sans doute de tous le belges qui voulurent avoir part au butin; cette armée ne s'en appela pas moins l'*arm des Francs*. L'expédition était très-aisée. Dé les Visigoths avaient envahi un tiers des Gaul & les Burgundiens un autre tiers. Le reste tint pas devant *Clovis*. Les Francs partagère les terres des vaincus, & les Welches les bourèrent.

Alors le mot *Franq* signifia un *possesseur li* tandis que les autres étaient esclaves. D vinrent les mots de *franchise* & d'*affran* Je vous fais franq, je vous rend homme De là *francalenus*, tenant librement; *aleu*, *franc dad*, *franq chamen*, & tant tres termes moitié latins, moitié barb

qui composèrent si long-temps le malheureux patois dont on se servit en France.

De là un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnaie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que long-temps après, mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous disons encore *vingt francs*, *vingt livres*, & cela ne signifie rien par soi-même; cela ne donne aucune idée ni du poids ni du titre de l'argent; ce n'est qu'une expression vague par laquelle les peuples ignorans ont presque toujours été trompés, ne sachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne se regardait pas comme un franq; il était né en Austrasie, & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choisi pour précepteur n'était pas probablement un franq. Ils fesaient tous gloire de la plus profonde ignorance, & ne connaissaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Franqs comme étrangers à lui, c'est l'article IV d'un de ses capitulaires sur ses métairies : *Si les Franqs*, dit-il, *commettent quelques délits dans nos possessions, qu'ils soient jugés suivant leurs lois.*

La race carlovingienne passa toujours pour allemande; le pape *Adrien IV*, dans sa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Leur roi ne fut empereur qu'après*

avoir été couronné par le pape... Tout ce qu l'empereur possède, il le tient de n . Et comme Zacharie donna l'empire grec Allemands, nous pouvons donner c Allemands aux Grecs.

Cependant la France ayant été orientale & en occidentale, & l'orie l'Austrasie, ce nom de *France* p point que, même du temps des saxons, la cour de Constantinople les toujours *prétendus empereurs fra* Il se voit dans les lettres de l'év *prand* envoyé de Rome à Constantin

De la nation françaife.

Lorsque les Francs s'établi pays des premiers Welches, que les appelaient *Gallia*, la nation se trou posée des anciens celtes ou gaulois par *César*, des familles romaines étaient établies, des germains qui v déjà fait des émigrations, & enfin qui se rendirent maîtres du pays chef *Clovis*. Tant que la monarchie la Gaule & la Germanie subsista, tc ples depuis la source du Veser jusqu des Gaules, portèrent le nom de *Fr* lorsqu'en 843, au congrès de Verd *Charles le chauve*, la Germanie & furent séparées, le nom de *Francs* peuples de la France occidentale, seul le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de que vers le dixième siècle. Le fond

tion eſt de familles gauloiſes, & les traces du caractère des anciens gaulois ont toujours ſubſiſté.

En effet, chaque peuple a ſon caractère comme chaque homme; & ce caractère général eſt formé de toutes les reſſemblances que la nature & l'habitude ont miſes entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les diſtinguent. Ainſi le caractère, le génie, l'eſprit français, réſultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entr'elles de ſemblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les diſtingue des Italiens & des Allemands. Le climat & le ſol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'eſt-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conſervé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre n'eſt plus reconnaiſſable aujourd'hui ſous un gouvernement ſacerdotal: mais le fond de ſon ancienne grandeur d'ame ſubſiſte encore, quoique caché ſous la faibleſſe.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, ſans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'eſprit de ces peuples.

Le fond du Français eſt tel aujourd'hui, que *Céſar* a peint le gaulois, prompt à ſe

résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. *César*, *Agatias* & d'autres disent que de tous les barbares, le gaulois était le plus poli. Il est encore, dans le temps le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins, quoiqu'il montre de temps en temps des restes de sa légéreté, de sa pétulance & de sa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne sont pas, dit le *Tasse* :

. . Gente robusta, e faticosa.
La terra molle, e lieta, e dilettosa
Simili a se gli abitator', produce.

Mais comment concilier le caractère des parisiens de nos jours avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux parisiens de son temps ? *J'aime ce peuple*, dit-il dans son Misopogon, *parce qu'il est sérieux & sévère comme moi.* Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a paſſé des fureurs qui le caractérisèrent du temps du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III* & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui? C'eſt que les orages du gouvernement & ceux de la religion pouſsèrent la vivacité des eſprits aux emportemens de la faction & du fanatiſme, & que cette même vivacité, qui ſubſiſtera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la ſociété. Le pariſien eſt impétueux dans ſes plaiſirs, comme il le fut autrefois dans ſes fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, eſt toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé ſi long-temps, ce n'eſt pas qu'il ait un autre eſprit, puiſqu'il n'a point d'autres organes; mais c'eſt qu'il a eu plus de ſecours; & ces ſecours, il ne ſe les eſt pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts ſont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureuſement ces plantes étrangères; & ayant tout adopté chez lui, il a preſque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord: tout ſe réglait dans les aſſemblées générales de la nation: les rois étaient les chefs de ces aſſemblées; & ce fut preſque la ſeule adminiſtration des Français dans les deux premières races, juſqu'à *Charles le ſimple*.

Lorſque la monarchie fut démembrée, dans la décadence de la race carlovingienne, lorſ-

que le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom de Français fut plus restreint ; sous *Hugues-Capet*, *Robert*, *Henri* & *Philippe*, on n'appela *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs, comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux Etats. Un breton, un flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du sol & du climat ; mais alors ils n'avaient entr'eux presque rien de semblable.

Ce n'est guère que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les usages. La cour ne commença que dans ce temps à servir de modèle aux provinces réunies ; mais en général, l'impétuosité dans la guerre, & le peu de discipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politesse commencèrent à distinguer les Français sous *François I*. Les mœurs devinrent attroces depuis la mort de *François II*. Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la cour une politesse que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de *Shakespeare* dit qu'*à toute force*

on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par *César* & par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si long-temps démembré, & si souvent prêt à succomber, s'est réuni & soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse & la patience, mais surtout par la division de l'Allemagne & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI*; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouse, par un accord soutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parce que les rois de France ont su temporiser & profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse française est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très-sages. Encore aujourd'hui la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme du temps de l'empereur *Julien*. Si les premiers succès en Italie, du temps de *Charles VIII*, furent dus à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgraces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était composée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des favoris de son âge; & il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes que leurs voisins, & eurent à peu près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'usage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli; & sous *Louis XIV* les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques & des robes jusqu'au seizième siècle. Ils quittèrent sous *Louis le jeune* l'usage de laisser croître la barbe, & le reprirent sous *François I*; & on ne commença à se raser entièrement que sous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours, & les Français, au bout de chaque siècle, pouvaient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits d'étrangers.

FRANÇOIS.

SECTION PREMIÈRE.

On prononce aujourd'hui *français*, & quelques auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raison qu'il faut distinguer *Français* qui signifie une *nation*, de *François* qui est un nom propre, comme *St François*, ou *François I*.

Toutes les nations adoucissent à la longue la prononciation des mots qui sont le plus en usage; c'est ce que les Grecs appelaient *euphonie*. On prononçait la diphthongue *oi* rudement, au commencement du seizième siècle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les esprits: de-là vient qu'on ne dit plus *françois* par un

o, mais *français ;* qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, & non pas il *aimoit*, il *croyoit*, &c.

La langue françaiſe ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième ſiècle ; elle naquit des ruines du latin & du celte, mêlée de quelques mots tudeſques. Ce langage était d'abord le *romanum ruſticum*, le romain ruſtique ; & la langue tudeſque fut la langue de la cour, juſqu'au temps de *Charles le chauve ;* le tudeſque demeura la ſeule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 433. Le romain ruſtique, la langue romance prévalut dans la France occidentale ; le peuple du pays de Vaud, du Valais, de la vallée d'Engadine & quelques autres cantons, conſervent encore aujourd'hui des veſtiges manifeſtes de cet idiome.

A la fin du dixième ſiècle, le *français* ſe forma ; on écrivit en *français* au commencement du onzième ; mais ce *français* tenait encore plus du romain ruſtique, que du *français* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena*, écrit au dixième ſiècle en romain ruſtique, n'eſt pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes, latines & allemandes. Les mots qui ſignifient les parties du corps humain, ou des choſes d'un uſage journalier, & qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, ſont de l'ancien gaulois ou celte, comme *tête*, *jambe*, *ſabre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *coutume*, *enſemble*, & pluſieurs autres de cette eſpèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands : *Marche*, *halte*, *maréchal*, *bivouac*, *reitre*, *lanſquenet*,

Presque tout le reste est latin; & les mots latins furent tous abrégés, selon l'usage & le génie des nations du Nord : ainsi de *palatium*, palais; de *lupus*, loup; d'*Auguste*, août; de *Junius*, juin; d'*unctus*, oint; de *purpura*, pourpre; de *pretium*, prix, &c..... A peine restait-il quelques vestiges de la langue grecque, qu'on avait si long-temps parlée à Marseille.

On commença au douzième siècle à introduire dans la langue quelques termes de la philosophie d'*Aristote*; & vers le seizième siècle, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de-là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *asthmatique*, *iliaque*, *empyème*, & tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, & que depuis *Charles VIII* elle tirât beaucoup de secours de l'italien déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une consistance régulière. *François I* abolit l'ancien usage de plaider, de juger, de contracter en latin; usage qui attestait la barbarie d'une langue dont on n'osait se servir dans les actes publics; usage pernicieux aux citoyens dont le sort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français*; mais la langue n'était ni noble ni régulière. La syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la conversation étant tourné à la plaisanterie, la langue devint très-féconde en expressions burlesques & naïves, & très-stérile en termes nobles & harmonieux : de-là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt

termes convenables à la poésie comique, pour un d'un usage plus relevé; & c'est encore une raison pour laquelle *Marot* ne réussit jamais dans le style sérieux, & qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le *français* acquit de la vigueur sous la plume de *Montagne*; mais il n'eut point encore d'élévation & d'harmonie. *Ronsard* gâta la langue en transportant dans la poésie française les composés grecs dont se servaient les philosophes & les médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronsard*. La langue devint plus noble & plus harmonieuse par l'établissement de l'académie française, & acquit enfin dans le siècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue est la clarté & l'ordre : car chaque langue a son génie, & ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureusement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaisons, & étant toujours asservi aux articles, ne peut adopter les inventions grecques & latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule manière, *Plancus a pris soin des affaires de César*; voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles : exprimez cette phrase en latin : *Res Cæsaris Plancus diligenter curavit*; on peut arranger ces mots de cent vingt manières, sans faire tort au sens & sans gêner la langue. Les verbes auxiliaires qui alongent & qui énervent les

phrases dans les langues modernes, rendent encore la langue françaife peu propre pour le ftyle lapidaire. Les verbes auxiliaires, fes pronoms, fes articles, fon manque de participes déclinables, & enfin fa marche uniforme, nuifent au grand enthoufiafme de la poéfie : elle a moins de reffources en ce genre que l'italien & l'anglais; mais cette gêne & cet efclavage même la rendent plus propre à la tragédie & à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on eft obligé d'exprimer fes penfées & de conftruire fes phrafes, répand dans cette langue une douceur & une facilité qui plaît à tous les peuples; & le génie de la nation fe mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits, qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté & la douceur de la fociété n'ayant été long-temps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicateffe d'expreffion, & une fineffe pleine de naturel qui ne fe trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette fineffe; mais les gens de goût ont fu toujours la réduire dans de juftes bornes.

Plufieurs perfonnes ont cru que la langue françaife s'était appauvrie depuis le temps d'*Amiot* & de *Montagne* : en effet, on trouve dans ces auteurs plufieurs expreffions qui ne font plus recevables; mais ce font, pour la plupart, des termes familiers auxquels on a fubftitué des équivalens. Elle s'eft enrichie de quantité de termes nobles & énergiques; & fans parler ici de l'éloquence des chofes, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'eft dans le fiècle de *Louis XIV*, comme on l'a dit, que

cette éloquence a eu ſon plus grand éclat, & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps & le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-ſeptième & du dix-huitième ſiècles ſerviront toujours de modèle.

On ne devait pas attendre que le *français* dût ſe diſtinguer dans la philoſophie. Un gouvernement long-temps gothique étouffa toute lumière pendant plus de douze cents ans; & des maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaiſſirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui il y a plus de philoſophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, & peut-être que dans toutes les villes enſemble, excepté Londres. Cet eſprit de raiſon pénètre même dans les provinces. Enfin, le génie français eſt peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philoſophie; peut-être ſupérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans dans la littérature; & le premier, ſans doute, pour les douceurs de la ſociété, pour cette politeſſe ſi aiſée, ſi naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité.*

SECTION II.

Langue françaiſe.

IL ne nous reſte aucun monument de la langue des anciens Welches, qui feſaient, dit-on, une partie des peuples celtes ou keltes, eſpèce de ſauvages dont on ne connaît que le nom, & qu'on a voulu en vain illuſtrer par des fables. Tout ce que l'on ſait, eſt que les peuples que les Romains appelaient *Galli*, dont

nous avons pris le nom de Gaulois, s'appelaient *Welches;* c'eſt le nom qu'on donne encore aux Français dans la baſſe Allemagne, comme on appelait cette Allemagne *Teutch.*

La province de Galles, dont les peuples ſont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Welch.*

Un reſte de l'ancien patois s'eſt encore conſervé chez quelques ruſtres dans cette province de Galles, dans la baſſe-Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue ſoit une corruption de la latine, mêlée de quelques expreſſions grecques, italiennes, eſpagnoles, cependant nous avons retenu pluſieurs mots, dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui ſont encore d'uſage, & que le temps n'a preſque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, aleu, franc-aleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler; balayer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, barreau, barrière. bataille, bateau, battre, bec, bègue, béguin, béquée, béqueter, berge, berne, bivouac, blèche, blé, bleſſer, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, brize de vent, broche, brouiller, brouſſailles, bru, mal rendu par belle-fille.

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat,

claque, cliquetis, clou, coi, coiffe, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da, (cheval) nom qui s'est conservé parmi les enfans, dada, d'abord, dague, danse, devis, devise, deviser, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, est, ainsi que ouest, nord & sud.

F.

Fiffre, flairer, flèche, fou, fracas, frapper, frasque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galland, galle, garant, garre, garder, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gousse, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halse, halte, hanap, hanneton, haquenée, harrasser, hardes, harnois, havre, hasard, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorsque, lot, lourd.

M.

Magasin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, mousse, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Osche ou hoche, petite entai boulangers font encore à de[illegible] ites pour marquer le nombre des pa nissent, ancienne manière de tour chez les Welches. C'est ce qu'on core *taille*. Oui, ouf.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, picorer.

R.

Race, racler, radotter, ranci tisser, regarder, renifler, requ rincer, risque, rosse, ruer.

S.

Saisir, saison, salaire, salle, sot, ce nom ne convenait-il pas ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu? les Welches avaient autrefois étu salem. Soupe.

T.

Talut, tanné (couleur) tantôt tic, trace, trapp, trapu, traquer, pas manqué de faire venir de l'hi les Juifs & nous étions voisins autr gle, troc, trognon, trompe, tr troupe, trousse, trouve.

V.

Vacarme, valet, vassal,

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque,

De tous les mots ci-dessus, & de tous ceux qu'on y peut joindre, il en est qui probablement ne sont pas de l'ancienne langue gauloise, mais de la teutonne. Si on pouvait prouver l'origine de la moitié, c'est beaucoup.

Mais quand nous aurons bien constaté leur généalogie, quel fruit en pourrons-nous tirer? Il n'est pas question de savoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle est. Il importe peu de connaître quelques restes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon qui ressemblait, dit l'empereur *Julien*, au hurlement des bêtes. Songeons à conserver dans sa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand siècle de *Louis XIV*.

Ne commence-t-on pas à la corrompre? N'est-ce pas corrompre une langue, que de donner aux termes employés par les bons auteurs une signification nouvelle? Qu'arriverait-il, si vous changiez ainsi le sens de tous les mots? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand siècle.

Il est sans doute très-indifférent en soi, qu'une syllabe signifie une chose ou une autre. J'avouerai même que si on assemblait une société d'hommes qui eussent l'esprit & l'oreille justes, & s'il s'agissait de réformer la langue, qui fut si barbare jusqu'à la naissance de l'académie, on adoucirait la rudesse de plusieurs expressions; on donnerait de l'embonpoint à la sécheresse de quelques autres, & de l'harmonie à des sons rebutans. *Oncle*,

ongle, *radoub*, *perdre*, *borgne*, plusieurs mots terminés durement auraient pu être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *feu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU! de *populos* à peuples! de *locus* à lieu!

Quand nous commençames à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompîmes. D'*Augustus* nous fîmes aost, août; de *pavo* paon; de *Cadomum* Caën; de *Junius* juin; d'*unctus* oint; de *purpura* pourpre; de *pretium* prix. C'est une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainsi les Allemands & les Anglais, firent d'*ecclesia* kirk, church, de *foras* furth; de *condemnare* damn. Tous les nombres romains devinrent des monosyllabes dans presque tous les patois de l'Europe. Et notre mot vingt, pour *viginti*, n'atteste-t-il pas encore la vieille rusticité de nos pères? La plupart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, sont nos anciens habits de sauvages: chaque peuple en a des magasins.

Le plus insupportable reste de la barbarie welche & gauloise, est dans nos terminaisons en *oin*; coin, soin, oint, grouin, foin, point, loin, marsouin, tintouin, pourpoin Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de gran charmes, pour faire pardonner ces sons, q tiennent moins de l'homme que de la plus d goûtante espèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots d gréables, que les hommes éloquens sa placer heureusement, & dont ils ornen

rusticité. C'est un très-grand art ; c'est celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'usage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'est rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaisons sont accompagnées de syllabes sonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phrases : *Les tendres soins que j'ai pris de votre enfance. Je suis loin d'être insensible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut se garder de dire, comme dans la tragédie de Nicomède :

Non ; mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.

Le sens est beau. Il fallait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Personne n'est révolté de ces vers dans l'Andromaque :

On le verrait encor nous partager ses soins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu, tu peux partir ; je demeure en Epire,
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille, &c.

Voyez comme les derniers vers soutiennent les premiers, comme ils répandent sur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue française un trop grand nombre de mots simples, auxquels manque le composé, de termes composés qui n'ont point le simple primitif. Nous avons des *architraves* & point de *traves ;* un homme est

implacable , & n'eſt point *placable* ; il y a des gens *inaimables* , & cependant *inaimable* ne s'eſt pas encore dit.

C'eſt par la même bizarrerie que le mot de *garçon* eſt très-uſité , & que celui de *garce* eſt devenu une injure groſſière. *Vénus* eſt un mot charmant , *vénérien* donne une idée affreuſe.

Le latin eut quelques ſingularités pareilles. Les Latins diſaient *poſſibile* & ne diſaient pas *impoſſibile*. Ils avaient le verbe *providere* & non le ſubſtantif *providentia*. *Cicéron* fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me ſemble que , lorſqu'on a eu dans un ſiècle un nombre ſuffiſant de bons écrivains , devenus claſſiques , il n'eſt plus guère permis d'employer d'autres expreſſions que les leurs , & qu'il faut leur donner le même ſens , ou bien dans peu de temps le ſiècle préſent n'entendrait plus le ſiècle paſſé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du ſiècle de *Louis XIV* , que *Rigault* ait peint les portraits *au parfait* , que *Benſerade* ait *perſiflé* la cour , que le ſurintendant *Fouquet* ait eu *un goût decidé* pour les beaux arts , &c.

Le miniſtère prenait alors des engagemens & non pas des *erremens*. On tenait , on rempliſſait , on accompliſſait ſes promeſſes ; on ne les *réaliſait* pas. On citait les anciens , on ne *feſait pas des citations*. Les choſes avaient du rapport les unes aux autres , des reſſemblances , des analogies , des conformités ; on les rapprochait , on en tirait des inductions , des conſéquences : aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé

à *Patru*, à *Pélisson*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'est qu'*avoir trait*, ils n'auraient su que répondre. On recueillait ses moissons; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, sévère, rigoureux, minutieux même; à présent on s'avise d'être *strict*. Un avis était semblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé sur les mêmes raisons; deux personnes étaient du même sentiment, avaient la même opinion, &c. cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux, que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris, comme si *parallèle* pouvait signifier conforme; comme si deux choses parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon siècle n'usa du mot de *fixer*, que pour signifier arrêter, rendre stable, invariable.

Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis long-temps ne craint plus de rivale.
. . . .
C'est à ce jour heureux qu'il fixa son retour.
. . . .
Égayer la chagrine, & fixer la volage.

Quelques gascons hasardèrent de dire: *J'ai fixé cette dame*, pour je l'ai regardée fixement; j'ai fixé mes yeux sur elle. De-là est venu la mode de dire: *Fixer une personne*. Alors vous ne savez point si on entend par ce mot: j'ai rendu cette personne moins incertaine, moins

volage ; ou ſi on entend, je l'ai obſervée, j'ai fixé mes regards ſur elle. Voilà un nouveau ſens attaché à un mot reçu, & une nouvelle ſource d'équivoques.

Preſque jamais les *Péliſſons*, les *Boſſuets*, les *Fléchiers*, les *Maſſillons*, les *Fénélons*; les *Racines*, les *Quinault*, les *Boileaux*; *Molière* même & *la Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne ſe ſont ſervi du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une poſition de lieu. On diſait : L'aile droite de l'armée de *Scipion* vis-à-vis l'aile gauche d'*Annibal*. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de *Céſar*, il trembla.

Vis-à-vis eſt l'abrégé de viſage à viſage ; & c'eſt une expreſſion qui ne s'employa jamais dans la poéſie noble, ni dans le diſcours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire : *Coupable vis-à-vis de vous ; bienfaiſant vis-à-vis de nous, difficile vis-à-vis de nous, mécontent vis-à-vis de nous*, au lieu de coupable, bienfeſant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal ſatisfait vis-à-vis de ſon parlement*. C'eſt un amas de barbariſmes. On ne peut être mal ſatisfait. *Mal* eſt le contraire de *ſatis*, qui ſignifie aſſez. On eſt peu content, mécontent ; on ſe croit mal ſervi, mal obéi. On n'eſt ni ſatisfait, ni mal ſatisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi vis-à-vis quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal ſatisfait* eſt de l'ancien ſtyle des bureaux. Des écrivains peu correcis ſe ſont permis cette faute.

Preſque tous les écrits nouveaux ſont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expreſſions ſi faciles, ſi heureuſes, ſi bien miſes à leur place par les bons écrivains ; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de*.

Vous me dites qu'un homme eſt bien diſpoſé *vis-à-vis* de moi, qu'il a un reſſentiment *vis-à-vis* de moi, que le roi veut ſe conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme eſt bien diſpoſé pour moi, à mon égard, en ma faveur ; qu'il a du reſſentiment contre moi ; que le roi veut ſe conduire en père du peuple ; qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, on dit *élogier* au lieu de louer, ou faire un éloge ; *par contre* au lieu d'au contraire ; *éduquer* pour élever, ou donner de l'éducation ; *égaliſer* les fortunes pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'eſt d'employer dans le barreau, dans les conſeils d'Etat, des expreſſions gothiques, dont on ſe ſervait dans le quatorzième ſiècle : *Nous aurions reconnu ; nous aurions obſervé ; nous aurions ſtatué ; il nous aurait paru aucunement utile.*

Hé, mes pauvres légiſlateurs ! qui vous empêche de dire : *Nous avons reconnu ; nous avons ſtatué ; il nous a paru utile ?*

Le ſénat romain, dès le temps des *Scipions*, parlait purement, & on aurait ſifflé un ſénateur

qui aurait prononcé un solécisme. Un parlement croit se donner du relief en disant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'est pas français. Il y a vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'est un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne signifient pas. Ainsi de *celata*, qui signifie un casque en italien, on fit le mot *salade* dans les guerres d'Italie; de *bowling green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulingrin; *rost beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres-d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat*, on a fait redingote, & du sallon du sieur *Devaux* à Londres, nommé *vaux-hall*, on a fait un *facs-hall* à Paris. Si on continue, la langue française si polie redeviendra barbare. Notre théâtre l'est déjà par des imitations abominables; notre langage le sera de même. Les solécismes, les barbarisme, le style boursoufflé, guindé, inintelligible, ont inondé la scène depuis *Racine*, qui semblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de sa diction toujours élégante. On ne peut dissimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Electre*, & sur-tout de *Rhadamiste*, tout le reste des ouvrages de l'auteur est quelquefois un amas de solécismes & le barbarisme, jeté au hasard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureusement, cet ouvrage, plus satirique que judicieux, était fait par un homme un

peu grossier, qui n'avait ni assez de justesse dans l'esprit, ni assez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaises critiques.

Il parodie quelquefois très-grossièrement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens, prononcés par *Fontenelle*; ouvrage qui en tout sens fait honneur à la France. Il condamne dans *Crébillon*, *fais-toi d'autres vertus*, &c.; *l'auteur*, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus*. Si l'auteur qu'il reprend s'était servi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il est beau de dire : Je me fais des vertus conformes à ma situation. *Cicéron* a dit : *Facere de necessitate virtutem*; d'où nous est venu le proverbe, *faire de nécessité vertu*. *Racine* a dit dans Britannicus,

Qui, dans l'obscurité nourissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur.

Ainsi *Crébillon* avait imité *Racine*; & il ne fallait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il est vrai qu'il eût fallu manquer absolument de goût & de jugement, pour ne pas reprendre les vers suivans qui pèchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le sens commun.

Mon fils, je t'aime encore tout ce qu'on peut aimer.
. . . .
Tant le sort entre nous a jeté de mystère.
Les Dieux ont leur justice, & le trône a ses mœurs.
. . . .
Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,
Pour me justifier d'un amour odieux.
. . . .

Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles.

. . . .

Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !

. . . .

Un captif tel que moi
Honorerait ses fers même sans qu'il fût roi.

. . . .

Un guerrier généreux, que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le secours des lois.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que sa voix.

. . . .

Je ne suis point ta mère ; & je n'en sens du moins
Les entrailles, l'amour, les remords, ni les soins.

. . . .

Je crois que tu n'es point coupable :
Mais si tu l'es tu n'es qu'un homme détestable.

. . . .

Mais vous me payerez ses funestes appas.
C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence.

. . . .

Seigneur, enfin la paix si long-temps attendue,
M'est redonnée ici par le même héros,
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.

. . . .

Autour d'un vase affreux dont il était rempli,
Du sang de Nonuius avec soin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe.

Ces phrases obscures, ces termes impropres, ces fautes de syntaxe, ce langage inintelligible, ces pensées si fausses & si mal exprimées ; tant d'autres tirades où l'on ne parle

ue des Dieux & des enfers, parce qu'on ne ait pas faire parler les hommes ; un ſtyle ourſoufflé & plat à la fois, hériſſé d'épithètes nutiles, de maximes monſtrueuſes exprimées n vers dignes d'elles, (*a*) c'eſt-là ce qui a uccédé au ſtyle de *Racine*. Et pour achever a décadence de la langue & du goût, ces èces viſigothes & vandales, ont été ſuivies pièces plus barbares encore.

La proſe n'eſt pas moins tombée. On voit dans des livres ſérieux & faits pour inſtruire, une affectation qui indigne tout lecteur ſenſé.

Il faut mettre ſur le compte de l'amour-propre ce qu'on met ſur le compte des vertus.

L'eſprit ſe joue à pure perte dans ces queſtions où l'on a fait les frais de penſer.

(*a*) Voici quelques-unes de ces maximes déteſtables qu'on ne doit jamais étaler ſur le théâtre.

Mais, Seigneur, ſans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi ! toujours des ſermens eſclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain reſpect pour eux.
Pour moi que touche peu cette honneur chimérique,
J'appelle à ma raiſon d'un joug ſi tyrannique.
Me vanger & régner, voilà mes ſouverains,
Tous le reſte pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obſtacle ;
Je ne conſulte plus que ce ſuperbe oracle.

(*Tragédie de* XERXÈS.)

Quelles plates & extravagantes atrocités ! *appeler à ſa raiſon d'un joug*; *mes ſouverains ſont me vanger & régner* ; *de froids remords qui veulent mettre obſtacle à ce ſuperbe oracle* ! quelle ſoule de barbariſmes & d'idées barbares !

Les éclipses étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'unisson de son ame.

L'empereur Claudius renvia sur Auguste.

La religion était en collusion avec la nature.

Cléopâtre était une beauté privilégiée.

L'air de gaieté brillait sur les enseignes de l'armée.

Le triumvir Lépide se rendit nul.

Un consul se fit chef d'émeute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le sommeil.

Julie affectée de pitié élève à son amant ses tendres supplications.

Elle cultiva l'espérance.

Son ame épuisée se fond comme l'eau.

Sa philosophie n'est point parlière.

Son amant ne veut pas mesurer ses maximes à sa toise, & prendre une ame aux livrées de la maison.

Tels sont les excès d'extravagance où sont tombés des demi-beaux esprits qui ont eu la manie de se singulariser.

On ne trouve pas dans *Rollin* une seule phrase qui tienne de ce jargon ridicule, & c'est en quoi il est très-estimable, puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation est le style négligé, lâche & rampant, l'emploi fréquent des expressions populaires & proverbiales.

Le général poursuivit sa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il se prêta à des propositions de paix, après *voir chanté victoire.*

Les légions vinrent au-devant de Drusus par *anière d'acquit.*

Un soldat romain se donnant à dix as par *ur corps & ame.*

La différence *qu'il y avait entr'eux était*, u lieu de dire dans un style plus concis, *la ifférence entr'eux était.* Le plaisir *qu'il y a cacher ses démarches à son rival*, au lieu e dire *le plaisir de cacher ses démarches à n rival.*

Lors de la bataille de Fontenoi, au lieu de ire *dans le temps de la bataille, l'époque de bataille, tandis, lorsque l'on donnait la ataille.*

Par une négligence encore plus impardonable, & faute de chercher le mot propre, uelques écrivains ont imprimé, *il l'envoya aire faire la revue des troupes.* Il était si aisé e dire, *il l'envoya passer les troupes en reue; il lui ordonna d'aller faire la revue.*

Il s'est glissé dans la langue un autre vice; 'est d'employer des expressions poëtiques dans e qui doit être écrit du style le plus simple. es auteurs de journaux & même de quelques azettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de ourse condamné à être fouetté *dans ces lieux.* es janissaires ont *mordu la poussière.* Les troues n'ont pu résister à *l'inclémence des airs.* n annonce une histoire d'une petite ville de rovince, avec les preuves, & une table des atières, en fesant l'éloge de la *magie* du yle de l'auteur. Un apothicaire donne avis

au public qu'il débite une drogue nouvell[e] trois livres la bouteille ; il dit qu'*il a int[er]rogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à [ses] lois.*

Un avocat, à propos d'un mur mito[yen] dit que le droit de sa partie *est éclairé du flambeau des présomptions.*

Un historien, en parlant de l'auteur [d'une] sédition, vous dit qu'*il alluma le fla[mbeau de] la discorde.* S'il décrit un petit com[bat, il dit] *que ces vaillans descendaient dans le tombe[au] en y précipitant leurs ennemis victorieux.*

Ces puérilités ampoulées ne devaient reparaître après le plaidoyer de maître *Pe[tit] Jean* dans les Plaideurs. Mais enfin, il y [aura] toujours un petit nombre d'esprit bien [faits] qui conservera les bienséances du style & le goût, ainsi que la pureté de la langue. Le [reste] sera oublié.

FRANC ARBITRE.

DEPUIS que les hommes raisonnent, [les] philosophes ont embrouillé cette matièr[e ;] mais les théologiens l'ont rendue inintelligi[ble] par leurs absurdes subtilités sur la grâce. L[ocke] est peut-être le premier homme qui ait [trouvé un] fil dans ce labyrinthe ; car il est le pr[emier] qui, sans avoir l'arrogance de croire [partir] d'un principe général, ait examiné la [nature] humaine par analyse. On dispute depuis [trois] mille ans si la volonté est libre ou n[on.] *Locke* (a) fait voir d'abord que la questio[n]

(a) Voyez l'*Essai sur l'entendement humain*, c[hapitre] de la *Puissance.*

ſurde, & que la liberté ne peut pas plus appartenir à la volonté que la couleur & le mouvement.

Que veut dire ce mot *être libre ?* Il veut dire *pouvoir*, ou bien il n'a point de ſens. Or, que la volonté *puiſſe*, cela eſt auſſi ridicule au fond que ſi on diſait qu'elle eſt jaune ou bleue, ronde ou quarrée. La volonté eſt le vouloir, & la liberté eſt le pouvoir. Voyons pied à pied la chaîne de ce qui ſe paſſe en nous ſans nous offuſquer l'eſprit d'aucun terme de l'école ni d'aucun principe antécédent.

On vous propoſe de monter à cheval, il faut abſolument que vous faſſiez un choix, car il eſt bien clair que vous irez ou que vous n'irez pas. Il n'y a point de milieu. Il eſt donc de néceſſité abſolue que vous vouliez le oui ou le non. Juſque-là il eſt démontré que la volonté n'eſt pas libre. Vous voulez monter à cheval ? pourquoi ? C'eſt, dira un ignorant, parce que je le veux. Cette réponſe eſt un idiotiſme, rien ne ſe fait ni ne ſe peut faire ſans raiſon, ſans cauſe ; votre vouloir en a donc une. Quelle eſt-elle ? l'idée agréable de monter à cheval qui ſe préſente dans votre cerveau, l'idée dominante, l'idée déterminante ; mais, direz-vous, ne puis-je réſiſter à une idée qui me domine ? Non, car quelle ſerait la cauſe de votre réſiſtance ? Aucune. Vous ne pouvez obéir par votre volonté qu'à une idée qui vous dominera davantage.

Or, vous recevez toutes vos idées, vous recevez donc votre vouloir. Vous voulez donc néceſſairement. Le mot de *liberté* n'appartient donc en aucune manière à la volonté.

Vous me demandez comment le penser & le vouloir se forment en vous. Je vous réponds que je n'en sais rien. Je ne sais pas plus comment on fait des idées, que je ne sais comment le monde a été fait. Il ne nous est donné que de chercher à tâtons ce qui se passe dans notre incompréhensible machine.

La volonté n'est donc point une faculté qu'on puisse appeler libre. Une volonté libre est un mot absolument vide de sens, & ce que les scolastiques ont appelé d'indifférence, c'est-à-dire, de vouloir sans cause, est une chimère qui ne mérite pas d'être combattue.

Où sera donc la liberté? dans la puissance de faire ce qu'on veut. Je veux sortir de mon cabinet, la porte est ouverte, je suis libre d'en sortir.

Mais, dites-vous, si la porte est fermée, & que je veuille rester chez moi j'y demeure librement. Expliquons-nous. Vous exercez alors le pouvoir que vous avez de demeurer, vous avez cette puissance, mais vous n'avez pas celle de sortir.

La liberté, sur laquelle on a écrit tant de volumes, n'est donc, réduite à ses justes termes, que la puissance d'agir.

Dans quel sens faut-il donc prononcer ce mot l'*homme est libre?* dans le même sens qu'on prononce les mots de santé, de force, de bonheur. L'homme n'est pas toujours fort, toujours sain, toujours heureux.

Une grande passion, un grand obstacle lui ôtent sa liberté, sa puissance d'agir.

Le mot de *liberté*, de *franc-arbitre*, est donc un mot abstrait, un mot général comme beauté,

bonté,

bonté, juſtice. Ces termes ne diſent pas que tous les hommes ſoient toujours beaux, bons & juſtes, auſſi ne ſont-ils pas toujours libres.

Allons plus loin; cette liberté n'étant que la puiſſance d'agir, quelle eſt cette puiſſance? Elle eſt l'effet de la conſtitution & de l'état actuel de nos organes. *Leibnitz* veut réſoudre un problème de géométrie, il tombe en apopléxie, il n'a pas certainement la liberté de réſoudre ſon problème. Un jeune homme vigoureux, amoureux éperdument, qui tient ſa maîtreſſe facile entre ſes bras, eſt-il libre de dompter ſa paſſion? non ſans doute. Il a la puiſſance de jouir, & n'a pas la puiſſance de s'abſtenir. *Locke* a donc eu très-grande raiſon d'appeler la liberté *puiſſance*. Quand eſt-ce que ce jeune homme pourra s'abſtenir malgré la violence de ſa paſſion? quand une idée plus forte déterminera en ſens contraire les reſſorts de ſon ame & de ſon corps.

Mais quoi, les autres animaux auront donc la même liberté, la même puiſſance? Pourquoi non? Ils ont des ſens, de la mémoire, du ſentiment, des perceptions comme nous. Ils agiſſent avec ſpontanéité comme nous. Il faut bien qu'ils aient auſſi, comme nous, la puiſſance d'agir en vertu de leurs perceptions, en vertu du jeu de leurs organes.

On crie : S'il eſt ainſi tout n'eſt que machine, tout eſt dans l'univers aſſujetti à des lois éternelles. Hé bien, voudriez-vous que tout ſe fît au gré d'un million de caprices aveugles? Ou tout eſt la ſuite de la néceſſité de la nature des choſes, ou tout eſt l'effet de l'ordre éternel d'un maître abſolu; dans l'un & dans

l'autre cas nous ne sommes que des roues de la machine du monde.

C'est un vain jeu d'esprit, c'est un lieu commun de dire que sans la liberté prétendue de la volonté, les peines & les récompenses sont inutiles. Raisonnez, & vous concluerez tout le contraire.

Si quand on exécute un brigand, son complice qui le voit expirer a la liberté de ne se point effrayer du supplice, si sa volonté se détermine d'elle-même, il ira du pied de l'échafaud assassiner sur le grand chemin; si ses organes frappés d'horreur lui font éprouver une terreur insurmontable, il ne volera plus. Le supplice de son compagnon ne lui devient utile, & n'assure la société qu'autant que sa volonté n'est pas libre.

La liberté n'est donc & ne peut être autre chose que la puissance de faire ce qu'on veut. Voilà ce que la philosophie nous apprend. Mais si on considère la liberté dans le sens théologique, c'est une matière si sublime que des regards profanes n'osent pas s'élever jusqu'à elle. (*)

FRANCHISE.

Mot qui donne toujours une idée de liberté dans quelque sens qu'on le prenne; mot venu des Francs, qui étaient libres: il est si ancien que lorsque le *Cid* assiégea & prit Tolède, dans l'onzième siècle, on donna des

(*) Voyez *Liberté*.

franchies ou *franchises* aux français qui étaient venus à cette expédition, & qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des franchises, des libertés, des priviléges jusque dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats, le souverain jurait à son avénement de garder leurs franchises.

Ce nom, qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux asiles, a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambassadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais; & ce terrain était plus ou moins grand, selon la volonté de l'ambassadeur. Tout ce terrain était un asile aux criminels; on ne pouvait les y poursuivre. Cette franchise fut restreinte sous *Innocent XI* à l'enceinte des palais. Les églises & les couvens en Italie ont la même franchise, & ne l'ont point dans les autres Etats. Il y a dans Paris plusieurs lieux de franchise, où les débiteurs ne peuvent être saisis pour leurs dettes par la justice ordinaire, & où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers sans être passés maîtres. Les ouvriers ont cette franchise dans le faubourg St Antoine; mais ce n'est pas un asile comme le Temple.

Cette franchise, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après signifié la liberté d'un discours, d'un conseil qu'on donne, d'un procédé dans une affaire : mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchise*, & *parler avec liberté*. Dans un discours à son supérieur, la liberté est une hardiesse ou me-

furée ou trop forte ; la franchiſe ſe tient plus dans les juſtes bornes, & eſt accompagnée de candeur. Dire ſon avis avec liberté, c'eſt ne pas craindre ; le dire avec franchiſe, c'eſt ſe conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'eſt marquer de l'audace ; parler avec trop de franchiſe, c'eſt trop ouvrir ſon cœur.

FRANÇOIS XAVIER.

Il ne ferait pas mal de ſavoir quelque choſe de vrai concernant le célébre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, ſurnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le chriſtianiſme ſur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'îles, & ſur-tout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jéſuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *St Paul*. Ses voyages & ſes miracles avaient été écrits en partie par *Turſelin* & *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Partoli*, tous jéſuites ; mais très-peu connus en France : moins on était informé des détails, plus ſa réputation était grande.

Lorſque le jéſuite *Bouhours* compoſa ſon hiſtoire, *Bouhours* paſſait pour un très-bel eſprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris ; (je ne parle pas de la compagnie de Jéſus) mais de celle des gens du monde les plus diſtingués par leur eſprit & par leur ſavoir. Perſonne n'eut un ſtyle plus pur & plus éloigné de l'af-

fectation : il fut même proposé dans l'académie française de passer par-dessus les règles de son institution pour recevoir le père *Bouhours* dans son corps. (*a*)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de son ordre, qui alors par un prestige presque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La saine critique, il est vrai, commençait à s'établir ; mais ses progrès étaient lents : on se piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choses véritables.

Bouhours fit les vies de *St Ignace*, de *St François Xavier*, sans presque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on sa comparaison de *St Ignace* avec *César*, & de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait passa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collége des jésuites de la rue St Jacques un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs ; le Père éternel en-haut décoré d'une belle barbe blanche qui lui pendait jusqu'à sa ceinture ; JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ses côtés, le St Esprit au-dessous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baissant la tête pour recevoir le père *Ignace* & père *Xavier*.

Si quelqu'un se fût moqué publiquement de

(*a*) Sa réputation de bon écrivain était si bien établie, que *la Bruyère* dit dans ses Caractères, *Capys croit écrire comme Bouhours ou Rabutin*.

ce tableau, le révérend père *la Chaise*, confesseur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur sacrilége.

Il faut avouer que *François Xavier* est comparable à *Alexandre*, en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* ressemble à *César* pour avoir été en Gaule; mais *Xavier* vainqueur du démon alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'est un plaisir de le voir passer, en qualité de convertisseur volontaire, d'Espagne en France, de France à Rome, de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique, après avoir fait le tour de l'Afrique; il reste long-temps au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie; ensuite il passe à Mélinde, & dispute sur l'Alcoran avec les mahométans, (*b*) qui entendent sans doute sa langue aussi-bien qu'il entend la leur; il trouve même des caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaisseau portugais arrive à l'île Zocotora, qui est sans contredit celle des Amazones; il convertit tous les insulaires, il y bâtit une église: de-là il arrive à Goa; (*c*) il y voit une colonne sur laquelle *St Thomas* avait gravé qu'un jour *St Xavier* viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères soit hébreux, soit indiens dans lesquels cette prophétie était écrite. Il prend aussitôt une clochette, assemble tous les petits garçons autour

(*b*) Tom. I, pag. 86.

(*c*) Page 92.

de lui, leur explique le *Credo* & les baptiſe. (*d*) Son grand plaiſir ſur-tout était de marier les Indiens avec leurs maîtreſſes.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor; dès qu'il eſt arrivé dans un pays, ſon plus grand ſoin eſt de le quitter: Il s'embarque ſur le premier vaiſſeau portugais qu'il trouve, vers quelque endroit que ce vaiſſeau dirige ſa route, il n'importe à *Xavier* : pourvu qu'il voyage, il eſt content: on le reçoit par charité, il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaiſſeau part pour Malaca, voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le déſeſpoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'île de Sumatra, à Borneo, à Macaſſar, dans les îles Moluques, & ſur-tout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans ſon immenſe ſérail cent femmes en qualité d'épouſes, & ſept ou huit cents concubines. La première choſe que fait *Xavier* eſt de les chaſſer toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'île de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De-là trouvant un autre vaiſſeau portugais qui part pour l'île de Ceilan, il retourne à Ceilan, il fait pluſieurs tours de Ceilan à Goa & à Cochin. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaiſſeau part pour ce pays, *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer, il parcourt toutes les îles du Japon.

(*d*) Pag. 162.

Enfin, dit le jésuite *Bouhours*, si on mettait bout à bout toutes les courses de *Xavier*, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre.

Observez qu'il était parti pour ses voyages en 1542, & qu'il mourut en 1552. S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'est un beau miracle; s'il avait le don des langues, c'est un plus grand miracle encore. Mais malheureusement, dans plusieurs de ses lettres, il dit qu'il est obligé de se servir d'interprète, & dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaise qu'il ne saurait prononcer.

Le jésuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de ses lettres, ne fait aucun doute *que St François Xavier n'eût le don des langues;* (e) mais il avoue *qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait*, dit-il, *dans plusieurs occasions; car sans jamais avoir appris la langue chinoise, il prêchait tous les matins en chinois dans Amanguchi* (qui est la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il sût parfaitement toutes les langues de l'Orient, puisqu'il fesait des chansons dans ces langues, & qu'il mit en chanson le *Pater*, l'*Ave Maria* & le *Credo*, pour l'instruction des petits garçons & des petites filles. (*f*)

Ce qu'il y a de plus beau, c'est que cet homme, qui avait besoin de truchement,

(*e*) Tom. II, pag. 59.

(*f*) Tom. II, pag. 317.

parlait

parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres ; & lorſqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le ſaint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonais, les habitans de Ceilan, de Sumatra l'entendaient parfaitement. (*g*)

Un jour ſur-tout qu'il parlait ſur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipſes de ſoleil & de lune, l'arc-en-ciel, le péché & la grâce, le paradis & l'enfer, il ſe fit entendre à vingt perſonnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de converſions au Japon ? Il faut répondre ſimplement qu'il n'en fit point, mais que d'autres jéſuites, qui reſtèrent long-temps dans le pays, à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie, à ce que l'on prétend, à près de quatre cents mille hommes. C'eſt-là le prodige le plus connu que les miſſionnaires aient opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laiſſent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ſes miracles huit enfans reſſuſcités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jéſuite *Bouhours*, (*h*) *n'était pas d'avoir reſſuſcité tant de morts, mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.*

Mais le plus plaiſant de ſes miracles eſt

(*g*) Pag. 56.

(*h*) Tom. II, pag. 313.

qu'ayant laiſſé tomber ſon crucifix dans la mer près l'île de Baranura, que je croirais plutôt l'île de Barataria, (*i*) un cancre vint le lui rapporter entre ſes pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'eſt que dans une tempête qui dura trois jours, il fut conſtamment à la fois dans deux vaiſſeaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre, (*k*) & ſervit à l'un des deux de pilote; & ce miracle fut avéré par tous les paſſagers qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs.

C'eſt-là pourtant ce qu'on a écrit ſérieuſement & avec ſuccès dans le ſiècle de *Louis XIV*, dans le ſiècle des *Lettres provinciales*, des tragédies de *Racine*, du dictionnaire de *Bayle*, & de tant d'autres ſavans ouvrages.

Ce ferait une eſpèce de miracle qu'un homme d'eſprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, ſi on ne ſavait à quel excès l'eſprit de corps & ſur-tout l'eſprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cents volumes entièrement dans ce goût compilés par des moines; mais ce qu'il y a de funeſte, c'eſt que les ennemis des moines compilent auſſi de leur côté. Ils compilent plus plaiſamment, ils ſe font lire. C'eſt une choſe bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines, dans les dix-neuf vingtièmes parties de l'Europe, ce profond reſpect & cette juſte vénération que l'on conſerve encore pour eux

(*i*) Pag. 237.

(*k*) Pag. 157.

dans quelques villages de l'Arragon & de la Calabre.

Il ferait très-difficile de juger entre les miracles de *St François Xavier*, dom *Quichotte*, le roman comique, & les convulsionnaires de St Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ferait inutile de discuter l'histoire des autres *François* : si vous voulez vous instruire à fond, lisez les *Conformités de St François d'Assise*.

Depuis la belle histoire de *St François Xavier* par le jésuite *Bouhours*, nous avons eu l'histoire de *St François Régis* par le jésuite d'*Aubenton* confesseur de *Philippe V* roi d'Espagne ; mais c'est de la piquette après de l'eau-de-vie : il n'y a pas seulement un mort ressuscité dans l'histoire du bienheureux *Régis*. (*)

FRAUDE

S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple ? (*)

Le faquir *Bambabef* rencontra un des disciples de *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, & ce disciple s'appelait *Ouang* ; & *Bambabef* soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, & *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne ; & voici le précis de leur dispute.

(*) Voyez *saint Ignace*.

(*) On a déjà imprimé plusieurs fois cet article, mais il est ici beaucoup plus correct.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre ſuprême qui ne nous montre pas les choſes tels qu'elles ſont ; il nous fait voir le ſoleil ſous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet aſtre ſoit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées ſur un même fond bleu, tandis qu'elles ſont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraiſſe ronde de loin ; il veut que le feu nous paraiſſe chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid ; enfin, il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt pas une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis (*a*) au-delà de notre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'apercevons réellement, & nous ne pouvons apercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans notre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances, il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & *Bambabef* qui avait de la conception ſe rendit aux démonſtrations du diſciple de *Confutzée*, puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si DIEU ne nous trompe point par le mi-

(*a*) Un li eſt de 124 pas.

niſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je puis donc, moi faquir, tromper le peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés ; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait ſi elle était douce. Je n'ai jamais ſouffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fiſſent peur des eſprits, des revenans, des lutins, des ſorciers ; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & ſages.

BAMBABEF.

Le peuple n'eſt pas né ſi heureuſement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes ſe reſſemblent à peu près ; ils ſont nés avec les mêmes diſpoſitions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enſeignons des erreurs, je l'avoue ; mais c'eſt pour leur bien. Nous leur feſons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poſte, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

DIEU punit & récompenſe ? où en eſt la preuve ? quelle miſſion avez-vous ? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croie ? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens.

Le peuple eſt très-diſpoſé à croire ſes magiſtrats : quand ſes magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un DIEU juſte, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée eſt trop naturelle, trop néceſſaire pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment DIEU punira & récompenſera ; il ſuffit qu'on croie à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont elles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainſi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des

philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en ſeraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous ſoutiens qu'aucun philoſophe ne ſerait jamais aſſuré que la Providence ne réſerve pas des peines aux méchans & des récompenſes aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit ? je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas ? Enfin, je vous ſoutiens que les philoſophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philoſophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux faquirs. Songeons ſur-tout qu'un philoſophe doit annoncer un DIEU s'il veut être utile à la ſociété humaine.

FRIVOLITÉ.

Ce qui me perſuade le plus de la Providence, diſait le profond auteur de *Bacha Bileboquet*, c'eſt que pour nous conſoler de nos innombrables miſères, la nature nous a fait frivoles. Nous ſommes tantôt des bœufs ruminans accablés ſous le joug, tantôt des colombes diſperſées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour, dégouttante du ſang de nos compagnes, renards pourſuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

unique mérite la justesse, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius*, peint par *Mignard*, est très-froid, en comparaison du tableau de *le Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les personnages de *Mignard*, cette même affliction que *le Brun* a si vivement exprimée sur le visage, & dans les attitudes des princesses persanes. Une statue même peut être froide. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les muscles, & une colère mêlée d'audace dans l'attitude & sur le front d'un *Hercule* qui soulève *Anthée*.

Dans la poésie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des passions deviennent froids, quand ils sont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'est ce qui fait que l'amour, qui est si vif dans *Racine*, est languissant dans *Campistron* son imitateur.

Les sentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expressions les plus simples. Rien n'est si vif, si animé que ces vers du Cid : *Va, je ne te hais point.... tu le dois.... je ne puis.* Ce sentiment deviendrait froid, s'il était relevé par des termes étudiés.

C'est par cette raison que rien n'est si froid que le style ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a essuyé une tempête, qu'il a vu périr son ami dans cet orage. Il touche, il intéresse, s'il parle avec douleur de sa perte, s'il est plus occupé de son ami que de tout le reste. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une description de la tempête, s'il parle de *source de feu bouillonnant sur les eaux*,

& de la foudre qui gronde & qui frappe à ſillons redoublés la terre & l'onde. Ainſi le ſtyle froid vient tantôt de la ſtérilité, tantôt de l'intempérance des idées, ſouvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'eſt froid que parce qu'il eſt vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui eſt froid, parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi ſe corriger. On peut modérer ſon feu; on ne ſaurait en acquérir.

G.

GALANT.

Ce mot vient de *gal*, qui d'abord ſignifia *gaieté* & *réjouiſſance*, ainſi qu'on le voit dans *Alain Chartier* & dans *Froiſſard* : on trouve même dans le roman de la *Roſe*, *galandé*, pour ſignifier *orné*, *paré*.

La belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or galandée.

Il eſt probable que le *galà* des Italiens & le *galan* des Eſpagnols, ſont dérivés du mot *gal*, qui paraît ordinairement celtique; de-là ſe forma inſenſiblement *galant*, qui ſignifie *un homme empreſſé à plaire.* Ce mot reçut une ſignification plus noble dans les temps de chevalerie, où ce déſir de plaire ſe ſignalait par les combats. *Se conduire galamment, ſe tirer d'affaire galamment*, veut même encore dire,

ſe conduire en homme de cœur. Un *galant homme* chez les Anglais, ſignifie un *homme de courage* : en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés.* Un *homme galant* eſt tout autre choſe qu'un *galant homme* ; celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là ſe rapproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant* en général, c'eſt chercher à plaire par des ſoins agréables, par des empreſſemens flatteurs. *Il a été très-galant avec ces dames*, veut dire ſeulement *il a montré quelque choſe de plus que de la politeſſe :* mais *être le galant d'une dame* a une ſignification plus forte ; cela ſignifie *être ſon amant ;* ce mot n'eſt preſque plus d'uſage que dans les vers familiers. Un *galant* eſt non-ſeulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec ſoi quelque idée de hardieſſe, & même d'effronterie : c'eſt en ce ſens que *la Fontaine* a dit :

Mais un galant chercheur de pucelage.

Ainſi le même mot ſe prend en pluſieurs ſens. Il en eſt de même de *galanterie*, qui ſignifie tantôt *coquetterie*, dans l'eſprit, paroles flatteuſes, tantôt préſent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou pluſieurs ; & même depuis peu il a ſignifié ironiquement *faveurs de Vénus* : ainſi, *dire des galanteries*, *donner des galanteries*, *avoir des galanteries*, *attraper une galanterie*, ſont des choſes toutes différentes. Preſque tous les termes qui entrent fréquemment dans la converſation reçoivent ainſi beaucoup de nuances qu'il eſt difficile de démêler : les mots techniques ont une ſign tion plus préciſe & moins arbitraire.

GARANT.

GARANT est celui qui se rend responsable de quelque chose envers quelqu'un, & qui est obligé de l'en faire jouir. Le mot *garant* vient du celte & du tudesque *Warrant*. Nous avons changé en *G* tous les doubles *W* des termes que nous avons conservés de ces anciens langages. *Warrant* signifie encore chez la plupart des nations du Nord *assurance*, *garantie*; & c'est en ce sens qu'il veut dire en anglais *édit du roi*, comme signifiant *promesse du roi*. Lorsque, dans le moyen âge, les rois fesaient des traités, ils étaient garantis de part & d'autre par plusieurs chevaliers qui juraient de faire observer le traité, & même qui le signaient, lorsque par hasard ils savaient écrire. Quand l'empereur *Frédéric Barberousse* céda tant de droits au pape *Alexandre III*, dans le célébre congrès de Venise en 1117, l'empereur mit son sceau à l'instrument que le pape & les cardinaux signèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un serment sur l'Evangile; mais aucun d'eux ne signa. Il n'est point dit que le doge de Venise garantit cette paix, qui se fit dans son palais.

Lorsque *Philippe-Auguste* conclut la paix en 1200 avec *Jean* roi d'Angleterre, les principaux barons de France & ceux de Normandie en jurèrent l'observation, comme cautions, comme partiès garantes. Les Français firent serment de combattre le roi de France, s'il manquait à sa parole, & les Normands de com-

battre leur fouverain, s'il ne tenait pas la fienne.

Un connétable de *Montmorenci* ayant traité avec un comte de *la Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'obfervation du traité fur l'ame du roi.

L'ufage de garantir les Etats d'un tiers était très-ancien fous un nom différent. Les Romains garantirent ainfi les poffeffions de plufieurs princes d'Afie & d'Afrique, en les prenant fous leur protection, en attendant qu'ils s'emparaffent des terres protégées.

On doit regarder comme une garantie réciproque l'alliance ancienne de la France & de la Caftille de roi à roi, de royaume à royaume, & d'homme à homme.

On ne voit guère de traité où la garantie des Etats d'un tiers foit expreffément ftipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV* fit conclure entre l'Efpagne & les Etats généraux en 1609. Il obtint que le roi d'Efpagne *Philippe III* reconnût les Provinces-Unies pour libres & fouveraines. Il figna & fit même figner au roi d'Efpagne la garantie de cette fouveraineté des fept provinces, & la république reconnut qu'elle lui devait fa liberté. C'eft fur-tout dans nos derniers temps que les traités de garantie ont été plus fréquens. Malheureufement ces garanties ont quelquefois produit des ruptures & des guerres; & on a reconnu que la force eft le meilleur gai[illegible] puiffe avoir.

GARGANTUA

GARGANTUA.

S'IL y a jamais eu une réputation bien fondée, c'eſt celle de *Gargantua*. Cependant il s'eſt trouvé dans ce ſiècle philoſophique & critique des eſprits téméraires qui ont oſé nier les prodiges de ce grand-homme, & qui ont pouſſé le pyrrhoniſme juſqu'à douter qu'il ait jamais exiſté.

Comment ſe peut-il faire, diſent-ils, qu'il y ait eu au ſeizième ſiècle un héros dont aucun contemporain, ni *St Ignace*, ni le cardinal *Cajetan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, & ſur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les regiſtres de la ſorbonne ?

Feuilletez les hiſtoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Eſpagne, &c. vous n'y voyez pas un mot de *Gargantua*. Sa vie entière depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, n'eſt qu'un tiſſu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par l'oreille gauche. A peine eſt-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui eſt entendue dans la Beauce & dans le Vivarais. Il fallut ſeize aunes de drap pour ſa ſeule braguette, & cent peaux de vaches brunes pour ſes ſouliers. Il n'avait pas encore douze ans qu'il gagna une grande bataille & fonda l'abbaye de Théième. On lui donna pour femme Mme *Badebec*, & il eſt prouvé que *Badebec* eſt un nom ſyriaque.

On lui fait avaler ſix pélerins dans une

salade. On prétend qu'il a pissé la riviè Seine, & que c'est à lui seul que les Pa doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à no losophes qui ne veulent pas même assui choses les plus vraisemblables, à moins q ne soient bien prouvées.

Ils disent que si les Parisiens ont to cru à *Gargantua*, ce n'est pas une raisoi que les autres nations y croient; que si *gantua* avait fait un seul des prodiges lui attribue, toute la terre en aurait ren toutes les chroniques en auraient parlé, cent monumens l'auraient attesté. Enfi traitent sans façon les Parisiens qui cr *Gargantua*, de badauds ignorans, de si titieux imbécilles, parmi lesquels il se des hypocrites qui feignent de croire à *gantua* pour avoir quelque prieuré de l'a de Thélême.

Le révérend père *Viret*, cordelier grand'manche, confesseur de filles, & cateur du roi, a répondu à nos pyrrh d'une manière invincible. Il prouve trè tement que si aucun écrivain, excepté *lais* n'a parlé des prodiges de *Gargantua* cun historien aussi ne les a contredits le sage de *Thou* même qui croit aux sortil aux prédictions & à l'astrologie, n'a j nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'on même été révoqués en doute par *la Mot Vayer*. *Mézerai* les a respectés au point n'en dit pas un seul mot. Ces prodige été opérés à la vue de toute la terre. *Ra* en a été témoin; il ne pouvait être ni tr

ni trompeur. Pour peu qu'il se fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe se seraient élevées contre lui ; tous les gazetiers, tous les fefeurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'imposture.

En vain les philosophes qui répondent à tout, disent qu'il n'y avait ni journaux, ni gazettes dans ce temps-là. On leur replique qu'il y avait l'équivalent, & cela suffit. Tout est impossible dans l'histoire de *Gargantua* ; & c'est par cela même qu'elle est d'une vérité incontestable. Car si elle n'était pas vraie on n'aurait jamais osé l'imaginer ; & la grande preuve qu'il la faut croire, c'est qu'elle est incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trévoux, ces ouvrages immortels qui font l'instruction du genre-humain, vous n'y trouverez pas une seule ligne où l'on révoque l'histoire de *Gargantua* en doute. Il était réservé à notre siècle de produire des monstres qui établissent un pyrrhonisme affreux sous prétexte qu'ils sont un peu mathématiciens, & qu'ils aiment la raison, la vérité & la justice. Quelle pitié ! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ses titres, il est vrai, jamais elle n'en eut, mais elle existe ; elle posède dix mille pièces d'or de rente. La rivière de Seine existe, elle est un monument éternel du pouvoir de la vessie de *Gargantua*. De plus, que vous coûte-t-il de le croire ? ne faut-il pas embrasser le parti le plus sûr ? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent, des honneurs & du

crédit. La philosophie ne vous d
que la satisfaction de l'ame ; c'est
chose. Croyez à *Gargantua*, vous ; p
peu que vous soyez avare, ambi &
pon, vous vous en trouverez t

GAZETTE.

RELATION des affaires publiques. Ce
commencement du dix-septième siècle
usage utile fut inventé à Venise,
que l'Italie était encore le centre
ciations de l'Europe, & que Venise
jours l'asile de la liberté. On appela ces
qu'on donnait une fois par semaine,
du nom de Gazetta, petite monnaie
à un de nos demi-sous, qui avait c
nise. Cet exemple fut ensuite imité
les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la
de temps immémorial ; on y imprime
jours la Gazette de l'empire, par ordre
cour. Si cette Gazette est vraie, il est
que toutes les vérités n'y sont pas ;
doivent-elles pas y être.

Le médecin *Théophraste Renaudot*
France les premières gazettes en 1631,
en eut le privilége, qui a été long-
patrimoine de sa famille. Ce privilége
venu un objet important dans Amsterd
la plupart des gazettes des Provinces-Uni
sont encore un revenu pour plusieurs famill
de magistrats, qui payent les écrivains. L
seule ville de Londres a plus de douze Gazet

par semaine. On ne peut les imprimer que sur du papier timbré ; ce qui n'est pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Les Gazettes de la Chine ne regardent que cet empire ; celles de l'Europe embrassent l'univers. Quoiqu'elles soient souvent remplies de fausses nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'histoire ; parce que d'ordinaire les erreurs d'une gazette sont rectifiées par les suivantes, & qu'on y trouve presque toutes les pièces authentiques, que les souverains mêmes y font insérer. Les gazettes de France ont toujours été revues par le ministère. C'est pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules, qui ne paraissent pas être dans la bienséance de la société, en ne donnant le titre de *Monsieur* qu'à certaines personnes, & celui de *Sieur* aux autres ; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais souillés par la médisance, & ont été toujours assez correctement écrits.

Il n'en est pas de même des gazettes étrangères ; celles de Londres, excepté celle de la cour, sont souvent remplies de cette indécence que la liberté de la nation autorise. Les gazettes françaises, faites en ce pays, ont été rarement écrites avec pureté, & n'ont pas peu servi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands défauts qui s'y sont glissés, c'est que les auteurs en voyant la teneur des arrêts de France, qui s'expriment suivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre syntaxe, &

ils les ont imitées dans leur narration ; c'eſt comme ſi un hiſtorien romain eût employé le ſtyle de la loi des douze tables. Ce n'eſt que dans le ſtyle des lois qu'il eſt permis de dire: *le roi aurait reconnu*, *le roi aurait établi une loterie* : mais il faut que le gazetier diſe : *nous apprenons que le roi a établi*, & non pas *aurait établi une loterie*, &c..... *nous apprenons que les Français ont pris Minorque*, & non pas *auraient pris Minorque*. Le ſtyle de ces écrits doit être de la plus grande ſimplicité; les épithètes y ſont ridicules. Si le parlement a une audience du roi, il ne faut pas dire: *cet auguſte corps a eu une audience du roi, ces pères de la patrie ſont revenus à cinq heures préciſes*. On ne doit jamais prodiguer ces titres ; il ne faut les donner que dans les occaſions où ils ſont néceſſaires. *Son alteſſe dîna avec ſa majeſté, & ſa majeſté mena enſuite ſon alteſſe à la comédie ; après quoi ſon alteſſe joua avec ſa majeſté ; & les autres alteſſes & leurs excellences meſſieurs les ambaſſadeurs aſſiſtèrent au repas que ſa majeſté donna à leurs alteſſes*. C'eſt une affectation ſervile qu'il faut éviter. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être employés ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

A l'imitation des gazettes politiques, on commença en France à imprimer des gazettes littéraires en 1665 ; car les premiers journaux ne furent en effet que de ſimples annonces des nouveaux imprimés en Europe ; bientôt après on y joignit une critique raiſonnée. Elle déplut à pluſieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne parlerons ici que de

ces gazettes littéraires, dont on surchargea le public, qui avait déjà de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe, où les sciences sont cultivées. Ces gazettes parurent vers l'an 1723 à Paris sous plusieurs noms différens : *Nouvellistes du Parnasse*, *Observations sur les écrits modernes*, &c. La plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent; & comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses; la malignité en procura le débit : mais la raison & le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli.

GÉNÉALOGIE.

SECTION PREMIÈRE.

LES théologiens ont écrit des volumes pour tâcher de concilier *St Matthieu* avec *St Luc* sur la généalogie de JESUS-CHRIST. Le premier ne compte (*a*) que vingt-sept générations depuis *David* par *Salomon*, tandis que *Luc* (*b*) en met quarante-deux, & l'en fait descendre par *Nathan*. Voici comment le savant *Calmet* résout une difficulté semblable en parlant de *Melchisédech*. Les Orientaux & les Grecs féconds en fables & en inventions,

(*a*) Chap. I.

(*b*) Chap. III, v. 23.

lui ont forgé une généalogie dans laquelle ils nous donnent les noms de ses aïeux. Mais, ajoute ce judicieux bénédictin, comme le mensonge se trahit toujours par lui-même, les uns racontent sa généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il y en a qui soutiennent qu'il était d'une race obscure & honteuse, & il s'en est trouvé qui l'ont voulu faire passer pour illégitime.

Tout cela s'applique naturellement à JESUS, dont *Melchisédech* était la figure, suivant l'apôtre. (*c*) En effet l'évangile de *Nicodème* (*d*) dit expressément que les Juifs devant *Pilate* reprochèrent à JESUS qu'il était né de la fornication. Sur quoi le savant *Fabricius* observe qu'on n'est assuré par aucun témoignage digne de foi, que les Juifs aient objecté à JESUS-CHRIST pendant sa vie, ni même aux apôtres, cette calomnie qu'ils répandirent par-tout dans la suite. Cependant les Actes des apôtres (*e*) font foi que les juifs d'Antioche s'opposèrent en blasphémant à ce que *Paul* leur disait de JESUS, & *Origène* (*f*) soutient que ces paroles rapportées dans l'évangile de *St Jean* : Nous ne sommes point nés de fornication ; nous n'avons jamais servi personne, étaient de la part des Juifs un reproche indirect qu'ils fesaient à JESUS sur le défaut de sa naissance, & sur son état de serviteur : car ils

(*c*) Epître aux Hébreux, chap. VII, v. 3.

(*d*) Article 2.

(*e*) Chap. XIII.

(*f*) Sur *saint Jean*, ch. VIII, v. 41.

prétendaient,

prétendaient, comme nous l'apprend ce père, (*g*) que JESUS était originaire d'un petit hameau de la Judée, & avait eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé *Panther*, fut chassée par son fiancé qui était charpentier de profession; qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrétement de JESUS, lequel se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer serviteur en Egypte, où ayant appris quelques-uns de ces secrets que les Egyptiens font tant valoir, il retourna en son pays, & que tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même DIEU.

Suivant une tradition très-ancienne, ce nom de *Panther*, qui a donné lieu à la méprise des Juifs, était le surnom du père de *Joseph*, comme l'assure *saint Epiphane*; (*h*) ou plutôt le nom propre de l'aïeul de *Marie*, comme l'affirme *St Jean Damascène*. (*i*)

Quand à l'état de serviteur qu'ils reprochaient à JESUS, il déclare lui-même (*k*) qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. *Zoroastre*, selon les Arabes, avait également été serviteur d'*Esdras*; *Epictète* était même né dans la servitude; aussi *St Cyrille* de Jérusalem

(*g*) Contre *Celse*, chap. VIII.

(*h*) Hérésie, LXXVIII.

(*i*) Liv. IV, chap. XV, de la Foi.

(*k*) *Matth.* chap. XX, v. 28.

a grande raison de dire (*l*) qu'elle ne déshonore personne.

Sur l'article des miracles, nous apprenons à la vérité de *Pline*, que les Egyptiens avaient le secret de teindre des étoffes de diverses couleurs en les plongeant dans la même cuve; & c'est-là un des miracles qu'attribue à JESUS l'évangile de l'enfance; (*m*) mais, comme nous l'apprend *St Chrysostome*, (*n*) JESUS ne fit aucun miracle avant son baptême, & ceux qu'on lui attribue sont de purs mensonges. La raison qu'en donne ce père, c'est que la sagesse du Seigneur ne lui permettait pas d'en faire pendant son enfance, parce qu'on les aurait regardés comme des prestiges.

C'est en vain que *St Epiphane* (*o*) prétend que de nier des miracles que quelques-uns attribuent à JESUS dans son enfance, ce serait fournir aux hérétiques un prétexte spécieux de dire qu'il ne devint fils de DIEU que par l'effusion du St Esprit, qui descendit sur lui dans son baptême; ce sont les Juifs que nous combattons ici & non pas les hérétiques.

Monsieur *Wagenseil* nous a donné la traduction latine d'un ouvrage des Juifs, intitulé Toldos Jeschu, dans lequel il est rapporté (*p*) que *Jeschu* étant à Bethléem de Juda lieu de sa naissance, il se mit à crier tout haut:

(*l*) Sixième Catéchèse, art. XIV.

(*m*) Art. XXXVII.

(*n*) Homélie XX sur *saint Jean*.

(*o*) Hérésie LI, n. 20.

(*p*) Page 7.

Quels sont ces hommes méchans qui prétendent que je suis bâtard & d'une origine impure ? ce sont eux qui sont des bâtards & des hommes très-impurs. N'est-ce pas une mère vierge qui m'a enfanté ? Et je suis entré en elle par le sommet de la tête.

Ce témoignage a paru d'un si grand poids à M. *Bergier*, que ce savant théoligien n'a point fait difficulté de l'employer sans en citer la source. Voici ses propres termes page 23 de *la certitude des preuves du Christianisme* : « JESUS » est né d'une vierge par l'opération du St Esprit ; JESUS lui-même nous l'a ainsi assuré » plusieurs fois de sa propre bouche. Tel est » le récit des apôtres. » Il est certain que ces paroles de JESUS ne se trouvent que dans le Toldos Jeschu, & la certitude de cette preuve de M. *Bergier* subsiste, quoique *St Matthieu* (q) applique à JESUS ce passage d'*Isaïe* : (r) il ne disputera point, il ne criera point, & personne n'entendra sa voix dans les rues.

Selon *St Jérôme*, (s) c'est aussi une ancienne tradition parmi les gymnosophistes de l'Inde, que *Buddas* auteur de leur dogme naquit d'une vierge qui l'enfanta par le côté. C'est ainsi que naquirent *Jules César*, *Scipion l'Africain*, *Manlius*, *Edouard VI* roi d'Angleterre & d'autres, au moyen d'une opération que les chirurgiens nomment césarienne, parce qu'elle consiste à tirer un enfant de la

(q) Chap. XII, v. 19.

(r) Chap. XLII, v. 2.

(s) Liv. I, contre *Jovinien*.

matrice par une incifion faite à l'abdomen de la mère. *Simon* (*t*) furnommé le *Magicien* & *Manés*, prétendaient auffi tous les deux être nés d'une vierge. Mais cela fignifierait feulement que leurs mères étaient vierges lorfqu'elles les conçurent. Or, pour fe convaincre combien font incertaines les marques de la virginité, il ne faut que lire la glofe du célébre évêque du Pui en Vélai, M. de *Pompignan*, fur ce paffage des Proverbes : (*u*) Trois chofes me font difficiles à comprendre, & la quatrième m'eft entièrement inconnue : la voie de l'aigle dans l'air, la voie du ferpent fur le rocher, la voie d'un navire au milieu de la mer, & la voie de l'homme dans fa jeuneffe. Pour traduire littéralement ces paroles, fuivant ce prélat, chap. 3, feconde partie de *l'incrédulité convaincue par les prophéties*, il aurait fallu dire : *viam viri in virgine adolefcentula*, la voie de l'homme dans une jeune fille vierge La traduction de notre Vulgate, dit-il, fubftitue un autre fens exact & véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original. Enfin, il confirme fa curieufe interprétation par l'analogie de ce verfet avec le fuivant : telle eft la voie de la femme adultère, qui après avoir mangé s'effuie la bouche & dit : Je n'ai point fait de mal.

Quoi qu'il en foit, la virginité de *Marie* n'était pas encore généralement reconnue au commencement du troifième fiècle. Plufieurs ont été dans cette opinion & y font encore,

(*t*) Récognitions, liv. II, art XIV.

(*u*) Chap. XXX, v. 18.

disait *St Clément* d'Alexandrie, (x) que *Marie* est accouchée d'un fils sans que son accouchement ait produit aucun changement dans sa personne : car quelques-uns disent qu'une sage-femme l'ayant visitée après son enfantement, elle lui trouva toutes les marques de la virginité. On voit que ce père veut parler de l'Evangile de la nativité de *Marie*, où l'ange *Gabriel* lui dit : (y) Sans mélange d'homme, vierge vous concevrez, vierge vous enfanterez, vierge vous nourrirez ; & du protévangile de *Jacques* où la sage-femme s'écrie : (z) Quelle merveille inouie ! *Marie* vient de mettre un fils au monde & a encore toutes les marques de la virginité. Ces deux Evangiles n'en furent pas moins déclarés apocryphes par la suite, quoiqu'ils fussent en ce point conformes au sentiment adopté par l'Eglise ; on écarta les échafauds quand une fois l'édifice fut élevé.

Ce que *Jeschu* ajoute : je suis entré en elle par le sommet de la tête, a de même été le sentiment de l'Eglise. (a) Le bréviaire des Maronites porte que le verbe du père est entré par l'oreille de la femme bénie. *St Augustin* & le pape *Felix* disent expressément que la vierge devint enceinte par l'oreille. *St Ephrem* dit la même chose dans un hymne, & *Voisin* son traducteur observe que cette pensée vient originairement de *Grégoire de Néocésarée* sur-

(x) Stromates, liv. VII.

(y) Art IX.

(z) Art XIX.

(a) *Asseman*, bibl. orient. tom. I, p. 91.

nommé *Thaumaturge*. *Agobar* (*b*) rapporte que l'Eglise chantait de son temps : le verbe est entré par l'oreille de la vierge, & il en est sorti par la porte dorée. *Antichius* parle aussi d'*Elianus* qui assista au concile de Nicée, & qui disait que le verbe entra par l'oreille de la vierge & qu'il en sortit par la voie de l'enfantement. Cet *Elianus* était un chorévêque dont le nom se trouva dans la liste arabe des pères de Nicée, publiée par *Selden*.

On n'ignore pas que le jésuite *Sanchez* a sérieusement agité la question si la vierge *Marie* a fourni de la semence dans l'incarnation du *Christ*, & qu'il s'est décidé pour l'affirmative d'après d'autres théologiens ; mais ces écarts d'une imagination licencieuse doivent être mis au rang de l'opinion de l'*Aretin* qui y fait intervenir le St Esprit sous la forme d'un pigeon, comme la fable dit que *Jupiter* changé en cygne avait visité *Léda*, ou comme les premiers pères de l'Eglise tels que *St Justin*, *Athénagore*, *Tertullien*, *St Clément* d'Alexandrie, *St Cyprien*, *Lactance*, *St Ambroise* & autres, ont cru d'après les juifs *Philon* & *Josephe* l'historien, que les anges avaient connu charnellement les femmes & avaient engendré avec elles. *St Augustin* (*c*) impute même aux manichéens d'enseigner que de belles filles & de beaux garçons apparaissant tous nus aux princes des ténèbres qui sont les mauvais anges, font échapper de leurs membres

(*b*) Chap. VIII de la Psalmodie.

(*c*) Liv. XX, contre *Fauste*, ch. XLIV, de la nature du bieu, & ailleurs.

relâchés par la concupiſcence la ſubſtance vitale, que ce père appelle la nature de DIEU. Evode (*d*) tranche le mot en diſant que la ...jeſté divine trouve moyen de s'échapper ...ar les génitoires des démons.

Il eſt vrai que tous ces pères croyaient les ...nges corporels, (*e*) mais depuis que les ...uvrages de *Platon* eurent donné l'idée de la ...piritualité, on expliqua cette ancienne opinion d'un commerce charnel des anges avec les ...emmes en diſant que le même ange qui tranſ...ormé en femme avait reçu la ſemence d'un ...omme, ſe ſervait de cette ſemence pour en...gendrer avec une femme auprès de laquelle il ...prenait à ſon tour la figure d'un homme. Les ...théologiens déſignent par les termes d'incube & de ſuccube ces différens rôles qu'ils font ...jouer aux anges. Les curieux peuvent lire les ...tails de ces dégoûtantes rêveries, page 225 ...s variantes de la Genèſe par *Othon Gual...erius*, liv. II, chap. XV des diſquiſitions ...magiques par *Delrio*; & chap. XIII du diſcours ... ſorciers par *Henri Boguet*.

SECTION II.

AUCUNE généalogie, fût-elle réimprimée ...ns le Moréri, n'approche de celle de *Mahomet* ... *Mohammed* fils d'*Abdallah*, fils d'*Abd'all...outaleb*, fils d'*Ashem*; lequel *Mohammed* fut, dans ſon jeune âge, palefrenier de la

(*d*) Chap. XVII, de la Foi.

(*e*) *Tertulien*, contre *Praxée*, chap. VII.

veuve *Cadisha*, puis son facteur, puis son mari, puis prophète de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant & roi d'Arabie, puis mourut de sa belle mort, rassasié de gloire & de femmes.

Les barons allemands ne remontent que jusqu'à *Vitikind*, & nos nouveaux marquis français ne peuvent guère montrer de titres au-delà de *Charlemagne*. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui subsiste encore, a toujours fait voir un arbre généalogique, dont le tronc est *Adam*, & dont les branches s'étendent d'*Ismaël* jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousin de *Mahomet*.

Nulle difficulté sur cette généalogie, nulle dispute entre les savans, point de faux calcul à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'*Adam*, aussi-bien que le grand prophète, si *Adam* est le père commun; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de personne, pas même des anciens Arabes; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par conséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un premier homme, quel qu'ait été son nom, vous en descendez tout aussi-bien que l'illustre palefrenier de *Cadisha*; & que s'il n'y a point eu de premier homme, si le genre-humain

a toujours existé, comme tant de savans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité, si vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes sont égaux; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, sont d'une invention nouvelle; qu'il n'y a aucune raison qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed*, ni à celle de *Confutzée*, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux secrétaires du roi du grand collége Je ne puis combattre votre opinion par des preuves physiques, ou métaphysiques, ou morales. Vous vous croyez égal au dairi du Japon; & je suis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conseille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'est d'être le plus fort.

GÉNÉRATION.

JE dirai comment s'opère la génération, quand on m'aura enseigné comment DIEU s'y est pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philosophes, tous les cosmogonites sans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque chose de rien a paru une contradiction à tous les penseurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philosophie. Et nous deman-

dons au contraire comment quelque chofe peut en produire une autre ?

Je vous réponds qu'il m'eft auffi impoffible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il eft arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal engendre fon femblable ; mais telle eft notre deftinée, que nous favons parfaitement comment on tue un homme, & que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal ne peut fe former fans germe, autrement une carpe pourrait naître fur un if, & un lapin au fond d'une rivière, fauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre ; il devient chêne. Mais favez-vous ce qu'il faudrait pour que vous fuffiez comment ce germe fe développe & fe change en chêne ? Il faudrait que vous fuffiez DIEU.

Vous cherchez le myftère de la génération de l'homme ; dites-moi d'abord feulement le myftère qui lui donne des cheveux & des ongles ; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il veut.

Vous reprochez à mon fyftème que c'eft celui d'un grand ignorant : j'en conviens, mais je vous répondrai ce que dit l'Evêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de fes confrères. Il avait eu deux enfans de fon mariage avant d'entrer dans les ordres ; il les préfenta, & on rit. *Meffieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'eft que j'avoue les miens*.

Si vous voulez quelque chofe de plus fur la génération & fur les germes, lifez ou re-

lisez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures, (*) qui se perdent quand elles ne sont pas enchâssées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

GENÈSE.

L'ÉCRIVAIN sacré s'étant conformé aux idées reçues, & n'ayant pas dû s'en écarter, puisque sans cette condescendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reste que quelques remarques à faire sur la physique de ces temps reculés; car pour la théologie nous la respectons; nous y croyons & nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU *créa le ciel & la terre.*

C'est ainsi qu'on a traduit; mais la traduction n'est pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu instruit qui ne sache que le texte porte: *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs est conforme à l'ancienne idée des phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le chautereb. Les Phéniciens étaient depuis long-temps un peuple puissant, qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques cantons vers son pays. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement

(*) *L'homme aux quarante écus.* Voyez le tome II des *Romans*.

vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains purent emprunter l'ancienne physique de leurs maîtres; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le temps où l'on place *Moïse*, les philosophes phéniciens en savaient-ils assez pour regarder la terre comme un point, en comparaison de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immensité de l'espace qu'on nomme *le ciel* ? Cette idée si ancienne & si fausse, que le ciel fut fait pour la terre, a presque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'est à peu près comme si on disait que DIEU créa toutes les montagnes & un grain de sable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il n'est guère possible que les Phéniciens, si bons navigateurs, n'eussent pas quelques bons astronomes; mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèse, qui écrivait pour enseigner les voies de DIEU & non la physique.

La terre était tohu bohu & vide; les ténèbres étaient sur la face de l'abyme, & l'esprit de DIEU *était porté sur les eaux.*

Tohu bohu signifie précisément chaos, désordre; c'est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sens-dessus-dessous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle est; la matière existait, mais la puissance divine ne l'avait point encore arrangée. L'esprit de DIEU signifie à la lettre *souffle*, le *vent*, qui agitait les eaux. Ce

idée eſt exprimée dans les fragmens de l'auteur phénicien *Sanchoniaton*. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un ſeul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matière ait été faite de rien. Non que la création de rien ne ſoit très-vraie; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés ſur la queſtion de l'éternité du monde, mais jamais ſur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU dit : *Que la lumière ſoit faite, & la lumière fut faite; & il vit que la lumière était bonne, & il diviſa la lumière des ténèbres, & il appela la lumière* jour *& les ténèbres* nuit; *& le ſoir & le matin furent un jour.* Et DIEU dit auſſi: *Que le firmament ſoit fait au milieu des eaux, & qu'il ſépare les eaux des eaux; & DIEU fit le firmament; & il diviſa les eaux au-deſſus du firmament des eaux au-deſſous du firmament; & DIEU appela le firmament* ciel; *& le ſoir & le matin fit le ſecond jour, &c. & il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner ſi l'évêque d'Avranches *Huet*, *le Clerc*, &c. n'ont pas évidemment raiſon contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence ſublime.

Cette éloquence n'eſt affectée dans aucune

histoire écrite par les Juifs. Le style est ici de la plus grande simplicité, comme dans le reste de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puissance de DIEU, employait seulement cette expression : *Il dit que la lumière soit, & la lumière fut*, ce serait alors du sublime. Tel est ce passage d'un pseaume, *dixit, & facta sunt*. C'est un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'esprit & l'enlève. Mais ici c'est le narré le plus simple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque article, *& DIEU vit que cela était bon*. Tout est sublime dans la création sans doute ; mais celle de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des champs ; le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste, & le même tout règne par-tout dans ce chapitre.

C'était encore une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du soleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet astre ; on s'imaginait que le soleil ne servait qu'à la pousser plus fortement : aussi l'auteur de la Genèse *se conforme*-t-il à cette erreur populaire, & même il ne fait créer le soleil & la lune que quatre jours après la lumière. Il était impossible qu'il y eût un matin & un soir avant qu'il existât un soleil. L'auteur inspiré daignait descendre aux préjugés vagues & grossiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité ; mais il aimait mieux cendre jusqu'à eux. On ne peut trop rép cette solution.

La ſéparation de la lumière & des ténèbres n'eſt pas d'une autre phyſique ; il ſemble que la nuit & le jour fuſſent mêlés enſemble comme des grains d'eſpèces différentes que l'on ſépare les uns des autres. On ſait aſſez que les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette ſenſation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament eſt encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-ſolides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient ſur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de ſupputer combien les exhalaiſons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eaux aux nuages ? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On ſe figurait donc des réſervoirs d'eau ans le ciel. Ces réſervoirs ne pouvaient être ortés que ſur une bonne voûte ; on voyait travers cette voûte, elle était donc de riſtal. Pour que les eaux ſupérieures tombaſſent de cette voûte ſur la terre, il était néceſſaire qu'il y eût des portes, des écluſes, des cataractes qui s'ouvriſſent & ſe fermaſſent. Telle était l'aſtronomie d'alors ; & puiſqu'on écrivait pour des Juifs, il fallait bien adopter leurs idées groſſières, empruntées des autres peuples un peu moins groſſiers qu'eux.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit ; il fit auſſi les étoiles.*

C'eſt toujours, il eſt vrai, la même igno-

rance de la nature. Les Juifs ne ſavaient pas que la lune n'eclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme des points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Eſprit ſaint ſe proportionnait donc à l'eſprit du temps. S'il avait dit que le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre, & la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraiſſent deux aſtres preſqu'également grands.

DIEU *dit auſſi : Faiſons l'homme à notre image, & qu'il préſide aux poiſſons, &c.*

Qu'entendaient les Juifs par *feſons l'homme à notre image ?* Ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu ſans corps ; & il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement. On peut bien dire : DIEU n'eſt rien de ce que nous connaiſſons ; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eſt. Les Juifs crurent DIEU conſtamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Egliſe crurent auſſi DIEU corporel, juſqu'à ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de *Platon*, ou plutôt juſqu'à ce que les lumières du chriſtianiſme fuſſent plus pures.

Il les créa mâle & femelle.

Si DIEU ou les Dieux ſecondai
l'homme mâle & femelle à leur re

semble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU & les Dieux mâles & femelles On a echerché si l'auteur veut dire que l'homme vait d'abord les deux sexes, ou s'il entend ue DIEU fit *Adam* & *Eve* le même jour. Le ens le plus naturel est que DIEU forma *Adam* *Eve* en même temps; mais ce sens contredisait absolument la formation de la femme faite 'une côte de l'homme long-temps après les ept jours.

Et il se reposa le septième jour.

Les Phéniciens, les Chaldéens, les Indiens isaient que DIEU avait fait le monde en six emps, que l'ancien *Zoroastre* appelle les six *ahambars* si célébres chez les Perses.

Il est incontestable que tous ces peuples vaient une théologie avant que les Juifs abitassent les déserts d'Oreb & de Sinaï, avant u'ils pussent avoir des écrivains. Plusieurs saans ont cru vraisemblable que l'allégorie des x jours est imitée de celle des six temps. DIEU peut avoir permis que de grands peules eussent cette idée, avant qu'il l'eût insirée au peuple Juif. Il avait bien permis que autres peuples inventassent les arts avant ue les Juifs en eussent aucun.

Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arosait le jardin, & de là se partageait en uatre fleuves; l'un s'appelle Phison, qui tourne ans le pays d'Evilath où vient l'or.... Le cond s'appelle Gehon qui entoure l'Ethiopie..... e troisième est le Tygre, & le quatrième l'Eurate.

Suivant cette version, le paradis terrestre urait contenu près du tiers de l'Asie & de

l'Afrique. L'Euphrate & le Tygre c
fource à plus de foixante grandes lie
de l'autre, dans des montagnes horri
ne reffemblent guère à un jardin. Le
qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut ê
le Nil, commence à plus de mille lie
fources du Tygre & de l'Euphrate;
Phifon eft le Phafe, il eft affez éton
mettre au même endroit la fource d'u
de Scythie & de celle d'un fleuve d'A
Il a donc fallu chercher une autre exp
& d'autres fleuves. Chaque commentate
fon paradis terreftre.

On a dit que le jardin d'Eden reffemb
jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie he
fameufe dans toute l'antiquité; que les H
peuple très-récent, pouvaient être une
arabe, & fe faire honneur de ce qu'il
de plus beau dans le meilleur canton de l'A
qu'ils ont toujours employé pour eux
ciennes traditions des grandes nations
lieu defquelles ils étaient enclavés. Mais
étaient pas moins conduits par le S

Le Seigneur prit donc l'homme, e dans le jardin de volupté, afin qu'il tivât.

C'eft fort bien fait de *cultiver fon j* mais il eft difficile qu'*Adam* cultivât u de mille lieues de long; apparemment lui donna des aides. Il faut donc, enc fois, que les commentateurs exercent i talent de deviner. Auffi a-t-on donné quatre fleuves trente pofitions différent

Ne mangez point du fruit de la fcien bien & du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, on a demandé pourquoi DIEU ne veut is que l'homme connaiſſe le bien & le mal? Le contraire ne paraît-il pas (ſi on oſe le dire) aucoup plus digne de DIEU, & beaucoup us néceſſaire à l'homme? Il ſemble à notre uvre raiſon que DIEU devait ordonner de anger beaucoup de ce fruit; mais on doit ttre ſa raiſon, & conclure ſeulement qu'il ir obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea & n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encore neuf cents trente ans. Pluſieurs pères it regardé tout cela comme une allégorie. n effet, on pourrait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que nomme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa i. Cette explication ſerait peut-être la plus ſonnable; mais nous n'oſons prononcer.

Le Seigneur dit auſſi: Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, feſons-lui une aide ſemblable lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner ie femme: mais auparavant il lui amène tous s animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque ranſpoſition de copiſte.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes s propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les

principales ; mais il n'en est ainsi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* & *coucou* en celte, qui désignent un peu le cri du coq & du coucou. *Tintamarre*, *trictrac*; *alali* en grec, *loupous* en latin, &c. Mais ces mots imitatifs sont en très-petit nombre. De plus, si *Adam* eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la science, ou DIEU semblait n'avoir pas besoin de lui interdire ce fruit. Il en savait déjà plus que la société royale de Londres & l'académie des sciences.

Observez que c'est ici la première fois qu'*Adam* est nommé dans la Genèse. Le premier homme, chez les anciens brachmanes, prodigieusement antérieurs aux Juifs, s'appelait *Adimo*, l'enfant de la terre, & sa femme *Procriti*, la vie; c'est ce que dit le *Véidam* dans la seconde formation du monde. *Adam* & *Ève* signifiaient ces mêmes choses dans la langue phénicienne. Nouvelle preuve que l'Esprit-saint se conformait aux idées reçues.

Lorsqu'Adam était endormi, DIEU *prit une de ses côtes*, & *mit de la chair à la place*; & *de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme*, & *il amena la femme à Adam.*

Le Seigneur, un chapitre auparavant, avait déjà créé le mâle & la femelle ; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui existait déjà? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie soumet la femme à son mari, & exprime leur union intime. Bien des

ont cru sur ce verset que les hommes ont une côte de moins que les femmes. Mais c'est une hérésie ; & l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'est pas pourvue de plus de côtes que son mari.

Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre, &c. il dit à la femme, &c. Il n'est fait dans tout cet article aucune mention du diable ; tout y est physique. Le serpent était regardé non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU & le serpent ; & cette fable avait été conservée par *Phérécide*. *Origène* la cite dans son livre VI contre *Celse*. On portait un serpent dans les fêtes de *Bacchus*. Les Egyptiens attachaient une espèce de divinité au serpent, au rapport d'*Eusèbe* dans sa *Préparation évangélique*, livre premier, chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même, le serpent était regardé comme le symbole de la vie ; & de-là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moïse*, portèrent toujours l'image d'un serpent sur la poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes histoires, & c'est pourquoi lorsque *Pilpay* & *Lokman* firent parler les animaux, personne n'en fut surpris.

Toute cette aventure paraît si physique & si dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raison pourquoi le serpent rampe depuis ce temps-là sur son ventre, pourquoi nous cher-

chons toujours à l'écrafer, & pourquoi il cherche toujours à nous mordre ; (du moins à ce qu'on croit) précifément comme on rendait raifon dans les anciennes métamorphofes pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois eſt noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne fort de fon trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage, &c. Mais les pères ont cru que c'eſt une allégorie auffi manifeſte que refpectable. Le plus fûr eſt de les croire.

Je multiplierai vos misères & vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ferez fous la puiſſance de l'homme, & il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des groffeffes eſt une punition? C'était au contraire, dit-on, une très-grande bénédiction, & fur-tout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne font confidérables que dans les femmes délicates ; celles qui font accoutumées au travail accouchent très-aifément, fur-tout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui fouffrent beaucoup dans leur géfine ; il y en a même qui en meurent. Et quant à la fupériorité de l'homme fur la femme, c'eſt une chofe entièrement naturelle ; c'eſt l'effet de la force du corps & même de celle de l'efprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention fuivie que les femmes, & font plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'efprit plus fort que fon mari, elle en eſt par-tout la maîtreffe ; c'eſt alors le mari qui eſt foumis à la femme. Cela eſt vrai ; mais il fe peut très-

bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni sujétion ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce passage prouve bien que les Juifs croyaient DIEU corporel. Un rabin nommé *Eliefer* a écrit que DIEU couvrit *Adam* & *Eve* de la peau même du serpent qui les avait tantés ; & *Origène* prétend qne cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec respect.

Et le Seigneur dit : Voilà Adam qui est devenu comme l'un de nous.

Il semblerait que les Juifs admirent d'abord plusieurs Dieux. Il est plus difficile de savoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieux *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, signifie la Trinité ; mais il n'est pas assurément question de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'est pas un composé de plusieurs Dieux, c'est le même Dieu triple, & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois personnes. Par ces mots, *semblable à nous*, il est vraisemblable que les Juifs entendaient les anges *Eloïm*. C'est ce qui fit penser à plusieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs. Mais c'est une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, disent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté, *afin qu'il cultivât ce jardin*. Si *Adam* de jardinier devint laboureur, ils disent qu'en cela son

état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette solution nous semble trop peu sérieuse. Il vaut mieux dire que DIEU punit la désobéissance par le bannissement du lieu natal.

Toute cette histoire en général se rapporte, selon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le présent & vanté le passé. Les hommes surchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oisiveté, ne songeant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux, & on se forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'est à peu près comme si on disait, il fut un temps où il ne paraissait aucun arbre, où nulle bête n'était malade, ni faible, ni dévorée par une autre, où jamais les araignées ne prenaient de mouches. De-là l'idée du siècle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du serpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuse & immortelle que l'homme avait mis sur son bât, de là ce combat de *Typhon* contre *Osiris*, d'*Ophionée* contre les Dieux, & cette fameuse boîte de *Pandore*, & tous ces vieux contes dont quelques-uns sont ingénieux, & dont aucun n'est instructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples sont des imitations de l'histoire hébraïque, puisque nous avons l'ancienne histoire des Hébreux, & que les premiers livres des autres nations sont presque tous perdus. De plus

plus, les témoignages en faveur de la Genèse sont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* signifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un sabre enflammé, fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent visiblement ces bœufs & ces éperviers des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le symbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'est probablement une allégorie ; & les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un symbole composé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, & d'ailes d'épervier.

Et le Seigneur mit un signe à Caïn.

Quel Seigneur ! disent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel*, & il rejette celle de *Caïn* son aîné, sans qu'on en rapporte la moindre raison. Par-là le Seigneur devient la cause de l'inimitié entre les deux frères. C'est une instruction morale à la vérité, & une instruction prise dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre-humain exista, qu'un frère assassine son frère. Mais ce qui paraît aux sages du monde contre toute morale, contre toute justice, contre tous les principes du sens commun, c'est que DIEU ait damné à toute éternité le genre-humain,

& ait fait mourir inutilement son propre fils pour une pomme. & qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner? il prend le coupable sous sa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* sera puni sept fois plus que *Caïn* ne l'aurait été. Il lui met un signe qui lui sert de sauvegarde. C'est, disent les impies, une fable aussi exécrable qu'absurde. C'est le délire de quelque malheureux juif, qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voisins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif insensé attribua ces rêveries atroces à *Moïse*, dans un temps où rien n'etait plus rare que les livres. La fatalité qui dispose de tout, a fait parvenir ce malheureux livre jusqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, & des imbécilles l'ont cru. Ainsi parle une foule de théistes qui, en adorant DIEU, osent condamner le DIEU d'Israël, & qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite & de notre justice erronée. Ils admettent DIEU pour le soumettre à nos lois. Gardons-nous d'être si hardis, & respectons, encore une fois, ce que nous ne pouvons comprendre. Crions ô *altitudo* de toutes nos forces.

Les Dieux Eloïm, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encore celle de tous les peuples; il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque Dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines; ils voyaient nos

les, ils prenaient pour eux les plus jolies: enfans nés du commerce de ces Dieux & mortelles devaient être supérieurs aux res hommes; aussi la Genèse ne manque s de dire que ces Dieux qui couchèrent avec filles produisirent des géans. C'est encore conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir sur la terre les eaux du luge. (*)

Je remarquerai seulement ici que *St Augustin* ns sa *Cité de Dieu*, n°. 8, dit: *Maximum ud diluvium græca nec latina novit historia*: ni l'histoire grecque ni la latine ne connaissent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogygès en Grèce. Ils sont regardés comme universels dans fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Asie orientale. *St Augustin* ne se trompe donc pas en disant que l'histoire n'en rle pas.

DIEU *dit à Noé: Je vais faire alliance avec vous & avec votre semence après vous, & avec tous les animaux*.

DIEU faire alliance avec les bêtes! quelle liance! s'écrient les incrédules. Mais s'il allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête? elle a du sentiment, & il y a quelque chose d'aussi divin dans le sentiment que dans la pensée la plus métaphysique. D'ailleurs, les animaux sentent mieux que la plupart des hommes ne pensent. C'est apparemment en vertu de ce pacte que *François d'Assise*, fondateur de l'ordre séraphique, disait aux cigales

(*) Voyez l'article *Déluge*.

& aux lièvres : Chantez, ma sœur la cigale ; broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de notre chair & nous de la leur, qu'après les avoir mangés, nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose sinon que DIEU est également le maître absolu de tout ce qui respire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, & le mot d'*alliance* n'est là que par extension. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'esprit, & remonter aux temps où l'on écrivait ce livre qui est un scandale aux faibles, & une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il sera un signe de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai ; cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé nécessairement par la pluie ; & on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluie pour assurer qu'on ne sera pas noyé. Mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville & la tour que les enfans d'Adam bâtissaient ; &

dit : *Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela ; & ils ne s'en désisteront point jusqu'à ce qu'ils aient achevé. Venez donc, descendons, confondons leur langue; afin que personne n'entende son voisin.* (*)

Observez seulement ici que l'auteur sacré continue toujours à se conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui se passe, qui veut voir par ses yeux ce qu'on fait dans ses domaines, qui appelle les gens de son conseil pour se résoudre avec eux.

Abraham ayant partagé ses gens (qui étaient 318,) tomba sur les cinq rois ; les défit, & les poursuivit jusqu'à Hoba à la gauche de Damas.

Du bord méridional du lac Sodome jusqu'à Damas on compte quatre-vingts lieues ; & encore faut-il franchir le Liban & l'anti-Liban. Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puisque le Seigneur favorisait Abraham, rien n'est exagéré.

Et sur le soir les deux anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes & succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de désirs chez un peuple corrompu, que

(*) Voyez sur ce passage l'article *Babel.*

des hommes ordinaires. Il ſe peut que ce trait d'hiſtoire ne ſoit qu'une figure de rhétorique pour exprimer les horribles débordemens de Sodome & de Gomorrhe. Nous ne propoſons cette ſolution aux ſavans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propoſe ſes deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de *Loth* changée en ſtatue de ſel, & tout le reſte de cette hiſtoire, qu'oſerons-nous dire ? L'ancienne fable arabique de *Cinira* & de *Mirrha* a quelque rapport à l'inceſte de *Loth* & de ſes filles ; & l'aventure de *Philemon* & de *Baucis* n'eſt pas ſans reſſemblance avec les deux anges qui apparurent à *Loth* & à ſa femme. Pour la ſtatue de ſel, nous ne ſavons pas à quoi elle reſſemble ; eſt-ce à l'hiſtoire d'*Orphée*, & d'*Euridice ?*

Bien des ſavans penſent, avec le grand *Newton* & le docte *le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel* lorſque les Juifs eurent un peu appris à lire & à écrire, & que toutes ces hiſtoires ſont des imitations des fables ſyriennes.

Mais il ſuffit que tout cela ſoit dans l'écriture ſainte pour que nous le révérions, ſans chercher à voir dans ce livre autre choſe que ce qui eſt écrit par l'Eſprit ſaint. Souvenons-nous toujours que ces temps-là ne ſont pas les nôtres, & ne manquons pas de répéter, après tant de grands hommes, que l'ancien Teſtament eſt une hiſtoire véritable, & que tout ce qui a été inventé par le reſte de l'univers eſt fabuleux.

Il s'eſt trouvé quelques ſavans qui ont pré-

tendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choses incroyables qui scandalisent les faibles; mais on a dit que ces savans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, & qu'il est impossible d'être honnête homme si on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'est ainsi que raisonne une espèce de monstre qui veut dominer sur les esprits.

Il est vrai que plusieurs célébres pères de l'Eglise ont eu la prudence de tourner toutes ces histoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & sur-tout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur proposait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas. Car si ceux-ci n'y entendent rien, ce n'est pas leur faute. Mais ceux qui n'y comprennent rien doivent tolérer aussi ceux qui comprennent tout.

Les savans trop remplis de leur science ont prétendu qu'il était impossible que *Moïse* eût écrit la Genèse. Une de leurs grandes raisons est que dans l'histoire d'*Abraham*, il est dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer sa femme, en *argent monnayé*, & que le roi de Gérar donna mille pièces d'argent à *Sara* lorsqu'il la rendit après l'avoir enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante & quinze ans. Ils disent qu'ils ont consulté tous les anciens auteurs, & qu'il est avéré qu'il n'y avait point

d'argent monnayé dans ce temps-là. Mais on voit bien que ce ſont-là de pures chicanes, puiſque l'Egliſe a toujours cru fermement que *Moïſe* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Eſra* & par *Baruk Spinoſa*. Le médecin *Aſtruc* beau-père du contrôleur-général *Silhouette*, dans ſon livre, devenu très-rare, intitulé *Conjectures ſur la Genèſe*, ajoute de nouvelles objections inſolubles à la ſcience humaine. Mais elles ne le ſont pas à la piété humble & ſoumiſe. Les ſavans oſent contredire chaque ligne; & les ſimples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raiſon; ſoyons ſoumis d'eſprit & de cœur. (*)

Et Abraham dit que Sara était ſa ſœur; & le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quatre-vingt-dix ans; qu'elle avait été déjà enlevée par un roi d'Egypte, & qu'un roi de ce même déſert affreux de Gérar enleva encore depuis la femme d'*Iſaac* fils d'*Abraham*. Nous avons parlé auſſi de la ſervante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, & de la manière dont ce patriarche renvoya cette ſervante & ſon fils. On ſait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces hiſtoires, avec quel ſourire dédaigneux ils en parlent, comme ils mettent fort au-deſſous des Mille & une nuits l'hiſtoire d'un *Abimelec* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait paſſer pour ſa ſœur, & un autre *Abimelec* amoureux de *Rebecca* qu'*Iſaac*

(*) Voyez *Moïſe*.

fait aussi passer pour sa sœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces savans critiques est de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raison, & de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France & de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem, fils du roi Hemor, fut conglutinée avec l'ame de Dina, & il charma sa tristesse par des caresses tendres; & il alla à Hemor son père, & lui dit: Donnez-moi cette fille pour femme.

C'est ici que les savans se révoltent plus que jamais. Quoi! disent-il, le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouser; le mariage se conclut, on comble de présens *Jacob* le père & *Dina* la fille; le roi de Sichem daigne recevoir dans sa ville ces voleurs errans qu'on appelle *patriarches*; il a la bonté incroyable, incompréhensible de se faire circoncire, lui, son fils, sa cour & & son peuple, pour condescendre à la superstition de cette petite horde, qui ne possède pas une demi-lieue de terrain en propre! Et pour prix d'une si étonnante bonté, que font nos patriarches sacrés? ils attendent le jour où la plaie de la circoncision donne ordinairement la fièvre. *Siméon* & *Lévi* courent par toute la ville, le poignard à la main; ils massacrent le roi, le prince son fils & tous les habitans. L'horreur de cette St Barthelemi n'est sauvée que parce qu'elle est impossible. C'est un roman abominable, mais c'est évidemment un roman ridicule. Il est impossible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau souffrir un peu de son pré-

puce entamé, on se défend contre deux scélérats, on s'assemble, on les entoure, on les fait périr par les supplices qu'ils méritent.

Mais il y a encore une impossibilité plus palpable, c'est que par la supputation exacte des temps, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, & que si on veut forcer la chronologie, on ne pourra lui en donner que cinq tout au plus: c'est sur quoi on se récrie. On dit: Qu'est-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé, un livre inconnu si long-temps de toute la terre, un livre où la droite raison & les mœurs sont outragées à chaque page, & qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour saint, pour dicté par DIEU même? n'est-ce pas une impiété de le croire? n'est-ce pas une fureur d'anthropophages de persécuter les hommes sensés & modestes qui ne le croient pas?

A cela nous répondons: l'Eglise dit qu'elle le croit. Les copistes ont pu mêler des absurdités révoltantes à des histoires respectables. C'est à la sainte Eglise seule d'en juger. Les profanes doivent se conduire par elle. Ces absurdités, ces horreurs prétendues n'intéressent point le fond de notre religion. Où en seraient les hommes, si le culte & la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem & à la petite *Dina*?

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Israël eussent un roi.

C'est ici le passage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'est ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux & sage *Samuel Clarke*, le profond philosophe *Boling-*

broke, le docte *le Clerc*, le savant *Fréret* & une foule d'autres savans à soutenir qu'il était impossible que *Moïse* fût l'auteur de la Genèse.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le temps où les Juifs eurent des rois.

C'est principalement ce verset qui détermina *Astruc* à bouleverser toute la Genèse & à supposer des mémoires dans lesquels l'auteur avait puisé. Son travail est ingénieux, il est exact, mais il est téméraire. Un concile aurait à peine osé l'entreprendre. Et de quoi a servi ce travail ingrat & dangereux d'*Astruc*? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'est là le fruit de l'arbre de la science dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance soient plus nourrissans & plus aisés à digérer?

Mais que nous importe après tout que ce verset, que ce chapitre ait été écrit par *Moïse* ou par *Samuel*, ou par le sacrificateur qui vint à Samarie, ou par *Esdras*, ou par un autre? En quoi notre gouvernement, nos lois, nos fortunes, notre morale, notre bien-être peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appelé *Edom* ou *Idumée*, toujours habité par des voleurs? Hélas! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemises ne s'informent jamais si nous existons; ils pillent les caravanes & mangent du pain d'orge; & nous nous tourmentons pour savoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée avant qu'il y en eût dans un canton voisin à l'occident du lac de Sodome!

O miseras hominum mentes, ô pectora caeca!

GÉNIE.

SECTION PREMIÈRE.

GÉNIE, daimon ; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir au juſte ſi les péris des Perſes furent inventés avant les démons des Grecs. Mais cela eſt fort probable.

Il ſe peut que les ames des morts appelées *ombres*, *mânes*, (a) aient paſſé pour des daimons. *Hercule* dans *Héſiode* dit qu'un daimon lui ordonna ſes travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée* l'auteur de l'*Ane d'or*, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans ſon traité ſur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être ſans *religion pour le nier*. Vous voyez qu'*Apulée* raiſonnait préciſément comme frère *Garaſſe* & frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc ſans religion. Et les janſéniſtes en ont dit autant à frère *Bertier*, & le reſte du monde n'en fait rien. Ces démons, dit le très-religieux & très-ordurier *Apulée*, ſont des puiſſances intermédiaires entre l'æther & notre baſſe région. Ils vivent dans notre atmoſphère, ils portent nos prières & nos mérites aux Dieux. Ils en rapportent les ſecours & les bienfaits comme des interprètes & des ambaſſadeurs. C'eſt par leur miniſtère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les préſages, les miracles des magiciens.

(a) Bouclier d'*Hercule*, vers 94.

Cæterum sunt quædam divinæ mediæ potestates, inter summum æthera, & infimas terras, in isto intersitæ aëris spatio, per quas & desideria nostra & merita ad Deos commeant. Hos græco nomine dæmonas nuncupant. Inter terricolas cælicolasque vectores, hinc precum, inde donorum: qui ultrò citròque portant, hinc petitiones, inde suppetias: ceu quidam utriusque interpretes, & salutigeri. Per hos eosdem, ut Plato in symposio autumat, cuncta denuntiata; & magorum varia miracula, omnesque præsagium species reguntur.

St Augustin a daigné réfuter *Apulée*; voici ses paroles :

« (*b*) Nous ne pouvons non plus dire que » les démons ne sont ni mortels ni éternels, » car tout ce qui a la vie, ou vit éternellement, ou perd par la mort la vie dont il » est vivant; & *Apulée* a dit que quant au » temps, les démons sont éternels. Que reste-t-il donc, sinon que les démons tenant le » milieu, ils aient une chose des deux plus » hautes & une chose des deux plus basses. » Ils ne sont plus dans le milieu, & ils tombent dans l'une des deux extrémités; & » comme des deux choses qui sont, soit de » l'une, soit de l'autre part, il ne se peut » faire qu'ils n'en aient pas deux, selon que » nous l'avons montré, pour tenir le milieu » il faut qu'ils aient une chose de chacune; » & puisque l'éternité ne leur peut venir des » plus basses, où elle ne se trouve pas, c'est

(*b*) *Cité de* DIEU, liv. IX, chap. XII, pag. 324 à traduction de *Giri*.

» la seule chose qu'ils ont des plus hautes ;
» & ainsi pour achever le milieu qui leur appar-
» tient, que peuvent-ils avoir des plus basses
» que la misère ? »

C'est puissamment raisonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de démons, de péris, de farfadets, soit bienfesans, soit malfesans, je n'en puis parler en connaissance de cause ; & je m'en rapporte aux gens qui en ont vu.

Chez les Romains on ne se servait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous fesons, un rare talent ; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité sous sa garde, ou d'un machiniste, ou d'un musicien.

Ce terme de *génie* semble devoir désigner, non pas indistinctement les grands talens, mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. C'est sur-tout cette invention qui paraissait un don des Dieux, cet *ingenium quasi ingenitum*, une espèce d'inspiration divine. Or, un artiste, quelque parfait qu'il soit dans son genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'est point original, n'est point réputé génie ; il ne passera pour avoir été inspiré que par les artistes ses prédécesseurs, quand même il les surpasserait.

Il se peut que plusieurs personnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, & qu'ils lui gagnassent les grains de blé que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie ; & ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. *Le Poussin*, déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons ta-

bleaux, avait le génie de la peinture. *Lulli*, qui ne vit aucun bon muſicien en France, avait le génie de la muſique.

Lequel vaut le mieux de poſſéder ſans maître le génie de ſon art, ou d'atteindre à la perfection en imitant & en ſurpaſſant ſes maîtres ?

Si vous faites cette queſtion aux artiſtes, ils ſeront peut-être partagés : ſi vous la faites au public, il n'héſitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapiſſerie des Gobelins qu'une tapiſſerie faite en Flandre dans les commencemens de l'art ? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en eſtampes aux premières gravures en bois ? la muſique d'aujourd'hui aux premiers airs qui reſſemblaient au chant grégorien ? l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons ? tout le monde vous répondra : Oui. Tous les acheteurs vous diront, J'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conſcience, que nous reſpectons les génies qui ont ébauché les arts, & que les eſprits qui les ont perfectionnés ſont plus à notre uſage.

SECTION II.

L'ARTICLE *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'oſera donc dire que peu de choſe après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois son génie, on s'imagina que ceux qui fesaient des choses extraordinaires étaient inspirés par ce génie. Les neuf Muses étaient neuf génies qu'il fallait invoquer, c'est pourquoi *Ovide* dit :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Il est un Dieu dans nous, c'est lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie est-il autre chose que le talent ? qu'est-ce que le talent, sinon la disposition à réussir dans un art ? pourquoi disons-nous le génie d'une langue ? c'est que chaque langue par ses terminaisons, par ses articles, ses participes, ses mots plus ou moins longs, aura nécessairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue française sera plus fait pour la conversation, parce que sa marche nécessairement simple & régulière ne gênera jamais l'esprit. Le grec & le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire *Théophile a pris soin des affaires de César* que de cette seule manière ; mais en grec & en latin on peut transposer les cinq mots qui composeront cette phrase en cent-vingt façons différentes, sans gêner en rien le sens.

Le style lapidaire sera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la française & de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même qui distinguent un peuple d'un autre.

Il

l suffit de voir des Français, des Espagnols & des Anglais pour sentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts, n'est autre chose que son talent; mais on ne donne ce nom qu'à un talent très-supérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poésie, pour la musique, pour la peinture? cependant il serait ridicule de les appeler des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute grossière; aussi *Racine* depuis *Andromaque*, *le Poussin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie sans goût en commettra d'énormes; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne les sentira pas.

GÉNIES.

La doctrine des génies, l'astrologie judiciaire, & la magie, ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien *Zoroastre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues & de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu; si nous étions à leur place, si nous commencions comme eux à cultiver les sciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être, & à observer les astres: la terre est sans doute immobile au milieu du monde; le soleil & les planètes ne tournent que pour

elle ; & les étoiles ne sont faites que pour nous ; l'homme est donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement destinés à notre usage, & de l'immensité du ciel ? Il est tout vraisemblable que l'espace & les globes sont peuplés de substances, & puisque nous sommes les favoris de la nature, placés au centre du monde, & que tout est fait pour l'homme, ces substances sont évidemment destinées à veiller sur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la chose possible, aura bientôt trouvé des disciples, persuadés que la chose existe. On a donc commencé par dire : Il peut exister des génies, & personne n'a dû affirmer le contraire ; car où est l'impossibilité que les airs & les planètes soient peuplés ? On a dit ensuite : Il y a des génies ; & certainement personne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après, quelques sages virent ces génies, & on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop considérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire, *ou de* sa ville ; l'autre celui de Mars & de Saturne ; les génies des quatre élémens s'étaient manifestés à plusieurs philosophes ; plus d'un sage avait vu son propre génie ; tout cela d'abord en songe ; mais les songes étaient les symboles de la vérité.

On savait positivement comment ces génies étaient faits. Pour venir sur notre globe, il fallait bien qu'ils eussent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaissons que des

corps ; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puiſque c'étaient des génies, & plus légers, puiſqu'ils ...aient de ſi loin. Les ſages qui avaient le ...vilége de converſer avec des génies, inſpi...nt aux autres l'eſpérance de jouir du même ...nheur. Un ſceptique aurait-il été bien reçu ...leur dire : Je n'ai point vu de génie, donc ...n'y en a point : on lui aurait répondu : Vous ...onnez fort mal ; il ne ſuit point du tout ... ce qu'une choſe ne vous eſt pas connue, ...'elle n'exiſte point ; il n'y a nulle contra...ction dans la doctrine qui enſeigne la nature ... ces puiſſances aériennes, nulle impoſſibilité ...'elles nous rendent viſite ; elles ſe ſont mon...rée à nos ſages, elles ſe manifeſteront à nous; ... n'êtes pas dignes de voir des génies.

...Tout eſt mêlé de bien & de mal ſur la terre ; il y a donc inconteſtablement de bons & de mauvais génies. Les Perſes eurent leurs *peris* & leurs *dives*, les Grecs leurs *daimons* & *cacodaimons*, les Latins *bonos & malos genios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'eſt eſſentiellement tout le contraire. *Platon* ...mit ſans difficulté un bon & un mauvais ...nie pour chaque mortel. Le mauvais génie ... *Brutus* lui apparut, & lui annonça la mort ...ant la bataille de Philippes ; de graves hiſ...riens ne l'ont-ils pas dit ? & *Plutarque* ...rait-il été aſſez mal aviſé pour aſſurer ce ..., s'il n'avait pas été bien vrai ?

Conſidérez encore quelle ſource de fêtes, ... divertiſſemens, de bons contes, de bons ...ts, venait de la créance des génies.

(a) Scit genius natale comes qui temperat astrum.

(b) Ipse suos adsit genius visurus honores,
Cui decorent sanctas florea serta comas.

Il y avait des génies mâles & des génies femelles. Les génies des dames s'appelaient chez les Romains des *petites Junons*. On avait encore le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de Cupidon avec des ailes; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier, auquel sont appendues deux couronnes; & l'inscription porte : *Au génie des Augustes*; c'était l'emblème de l'immortalité.

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourd'hui que les génies, universellement admis par tant de nations éclairées, ne sont que des fantômes de l'imagination ? Tout ce qu'on peut dire se réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génie; aucun homme de ma connaissance n'en a vu : *Brutus* n'a point laissé par écrit que son génie lui fût apparu avant la bataille; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Descartes* qui se livrait à son imagination, ni aucun roi, ni aucun ministre d'État, n'ont jamais été soupçonnés d'avoir parlé à leur génie; je ne crois donc pas une chose dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette chose n'est pas impossible, je l'avoue; mais la possibilité n'est pas une preuve de la réalité. Il est pos-

(a) *Horace.*

(b) *Tibulle.*

fible qu'il y ait des satyres avec de petites queues retroussées, & des pieds de chèvre ; cependant j'attendrai que j'en aie vu plusieurs pour y croire : car si je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

GENRE DE STYLE.

Comme le genre d'exécution que doit employer tout artiste dépend de l'objet qu'il traite, comme le genre de *Poussin* n'est point celui de *Teniers*, ni l'architecture d'un temple celle d'une maison commune, ni la musique d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon ; aussi chaque genre d'écrire a son style propre en prose & en vers. On sait assez que le style de l'histoire n'est pas celui d'une oraison funèbre ; qu'une dépêche d'ambassadeur ne doit pas être écrite comme un sermon ; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode, des expressions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores & des comparaisons de l'épopée.

Chaque genre a ses nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux, le simple & le relevé. Ces deux genres, qui en embrassent tant d'autres, ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes : ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage. Tout écrit, de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités, les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet, dans les tropes ; ainsi un per-

ſonnage de comédie n'aura ni idées ſublimes, ni idées philoſophiques ; un berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une épître didactique ne reſpirera point la paſſion ; & dans aucun de ces écrits, on n'emploîra ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expreſſions véhémentes.

Entre le ſimple & le ſublime, il y a pluſieurs nuances, & c'eſt l'art de les aſſortir qui contribue à la perfection de l'éloquence & de la poéſie. C'eſt par cet art que *Virgile* s'eſt élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers,

Ut vidi! ut perii! ut me malus abſtulit error!

ſerait auſſi beau dans la bouche de *Didon* que dans celle d'un berger ; parce qu'il eſt naturel, vrai & élégant, & que le ſentiment qu'il renferme convient à toutes ſortes d'états. Mais ce vers,

Caſtaneæque nuces mea quas Amarillis amabat,

ne conviendrait pas à un perſonnage héroïque, parce qu'il a pour objet une choſe trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par petit ce qui eſt bas & groſſier ; car le bas & le groſſier n'eſt point un genre, c'eſt un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit ſe permettre le mélange des ſtyles, & quand on doit ſe le défendre. La tragédie peut s'abaiſſer, elle le doit même ; la ſimplicité relève ſouvent la grandeur, ſelon le précepte d'*Horace* :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Ainsi ces deux beaux vers de *Titus*, si na-
rels & si tendres,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois,

e seraient point du tout déplacés dans le
iut comique; mais ce vers d'*Antiochus*,

Dans l'orient désert quel devint mon ennui!

e pourrait convenir à un amant dans une
omédie, parce que cette belle expression
gurée dans l'orient désert, est d'un genre
op relevé pour la simplicité des brodequins.
lous avons remarqué déjà, au mot *Esprit*,
u'un auteur qui a écrit sur la physique, &
ui prétend qu'il y a eu un *Hercule* physicien,
joute qu'on ne pouvait résister à un philoso-
he de cette force. Un autre qui vient d'é-
rire un petit livre (lequel il suppose être
hysique & moral) contre l'utilité de l'ino-
ulation, dit *que si on met en usage la petite
érole artificielle, la mort serait bien attrapée.*
Ce défaut vient d'une affectation ridicule;
est un autre qui n'est que l'effet de la
egligence, c'est de mêler au style simple &
oble qu'exige l'histoire, ces termes popu-
es, ces expressions triviales que la bien-
nce réprouve. On trouve trop souvent dans
zerai, & même dans *Daniel* qui, ayant
:it long-temps après lui, devrait être plus
ect, *qu'un général sur ces entrefaites se*

mis aux troupes de l'ennemi, qu'il suivit poursuite, qu'il le battit à plate couture. On voit point de pareille bassesse de style dans *Tite-Live*, dans *Tacite*, dans *Guichardin*, dans *Clarendon*.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'est fait un genre de style, peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans ses opéra emploie le même genre qui lui est naturel dans ses contes & dans ses fables. *Benserade* mit dans sa traduction des Métamorphoses d'*Ovide* le genre de plaisanterie qui l'avait fait réussir dans des madrigaux. La perfection consisterait à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite; mais qui peut être le maître de son habitude, & plier son génie à son gré?

GENS DE LETTRES.

Ce mot répond précisément à ce *Grammairiens*: chez les Grecs & les Romains on entendait par grammairien non-seulement un homme versé dans la grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philosophie, dans l'histoire générale & particulière, qui sur-tout fesait son étude de la poésie & de l'éloquence; c'est ce que sont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaissances, ne cultive qu'un seul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans, ne fera que des romans; c

i sans aucune littérature aura composé au ſard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu ſcience aura fait quelques ſermons, ne ſera s compté parmi les gens de lettres. Ce titre de nos jours, encore plus d'étendue que mot *Grammairien* n'en avait chez les Grecs chez les Latins, Les Grecs ſe contentaient leur langue, les Romains n'apprenaient que grec; aujourd'hui l'homme de lettres ajoute vent à l'étude du grec & du latin, celle l'italien, de l'eſpagnol & ſur-tout de l'anɔis. La carrière de l'hiſtoire eſt cent fois plus menſe qu'elle ne l'était pour les anciens, & iiſtoire naturelle s'eſt accrue à proportion celle des peuples. On n'exige pas qu'un mme de lettres approfondiſſe toutes ces mares; la ſcience univerſelle n'eſt plus à la rtée de l'homme: mais les véritables gens lettres ſe mettent en état de porter leurs s dans ces différens terrains, s'ils ne peut les cultiver tous.

Autrefois dans le ſeizième ſiècle, & bien t dans le dix-ſeptième, les littérateurs cupaient beaucoup dans la critique gramicale des auteurs grecs & latins; & c'eſt ırs travaux que nous devons les dictions, les éditions correctes, les commens des chef-d'œuvres de l'antiquité; aud'hui cette critique eſt moins néceſſaire, l'eſprit philoſophique lui a ſuccédé; c'eſt t eſprit philoſophique qui ſemble conſtituer caractère des gens de lettres; & quand il joint au bon goût, il forme un littérateur compli.

C'eſt un des grands avantages de notre

ſiècle, que ce nombre d'hommes inſt
paſſent des épines des mathématiques a
de la poéſie, & qui jugent égalem
d'un livre de métaphyſique & d'une
théâtre. L'eſprit du ſiècle les a rendu
plupart auſſi propres pour le monde
le cabinet ; & c'eſt en quoi ils ſont
périeurs à ceux des ſiècles précédens.
écartés de la ſociété juſqu'au temps d
& de *Voiture* ; ils en ont fait depuis u
devenue néceſſaire. Cette raiſon app
& épurée que pluſieurs ont répandue d
converſations, a contribué beaucoup à
& à polir la nation : leur critique
plus conſumée ſur des mots grecs &
mais appuyée d'une ſaine philoſophie
détruit tous les préjugés dont la ſoc
infectée : prédictions des aſtrologues,
tion des magiciens, ſortiléges de t
pèces, faux preſtiges, faux merveilleu
ſuperſtitieux. Ils ont relégué dans le
mille diſputes puériles, qui étaient
dangereuſes, & qu'ils ont rendues mép
par-là ils ont en effet ſervi l'Etat. On
quefois étonné que ce qui bouleverſai
le monde ne le trouble plus aujourd'
aux véritables gens de lettres qu'on
devable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépenda
l'eſprit que les autres hommes ; &
ſont nés ſans fortune trouvent aiſém
les fondations de *Louis XIV* de quoi
en eux cette indépendance. On ne voi
comme autrefois, de ces épîtres dédi
que l'intérêt & la baſſeſſe offraient à la

Un homme de lettres n'eſt pas ce qu'on appelle un *bel eſprit* : le bel-eſprit ſeul ſuppoſe moins de culture, moins d'étude, & n'exige nulle philoſophie ; il conſiſte principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la converſation, aidés d'une lecture commune. Un bel-eſprit peut aiſément ne point mériter le titre d'homme de lettres, & l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel-eſprit.

Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne ſont point auteurs, & ce ſont probablement les plus heureux. Ils ſont à l'abri du dégoût que la profeſſion d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animoſités de parti, & des faux jugemens ; ils jouiſſent plus de la ſociété ; ils ſont juges, & les autres ſont jugés.

GÉOGRAPHIE.

La géographie eſt une des ſciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent & ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils ſe ſont preſque toujours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne n'a encore pu faire une carte
te de la haute Egypte ni des régions bai-
par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.
Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes

ſes côtes ; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du temps d'*Atlas* & d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſsède en Aſie. Tout y eſt placé au haſard, excepté quelques grandes villes dont les maſures ſubſiſtent encore. Dans les Etats du grand-mogol, la poſition relative d'Agra & de Déli eſt un peu connue ; mais de là juſqu'au royaume de Golconde tout eſt placé à l'aventure.

On ſait à peu près que le Japon s'étend en latitude ſeptentrionale, depuis environ le trentième degré juſqu'au quarantième ; & ſi l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degrés, qui font environ cinquante lieues : de ſorte, que ſur la foi de nos meilleures cartes, un pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes des jéſuites la déterminèrent entre le cent cinquante-ſeptième degré & le ſoixante & quinze ; & aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-ſix & le ſoixante.

La Chine eſt le ſeul pays de l'Aſie dont on ait une meſure géographique, parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jéſuites aſtronomes pour dreſſer des cartes exactes ; & c'eſt ce que les jéſuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à meſurer la terre, ils ne ſeraient pas proſcrits ſur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Ruſſie, l'Angleterre, & les principales villes des autres Etats ont été meſurées par la même méthode qu'on a employée à la Chine ; mais ce n'eſt que depuis très-peu

d'années qu'on a formé en France l'entreprise d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des sciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruisseau, les collines, les buissons à leur véritable place. Avant ce temps la topographie était si confuse, que la veille de la bataille de Fontenoi on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une seule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Versailles un ordre positif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de se poster en conséquence des cartes géographiques, comme cela est arrivé quelquefois du temps du ministre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uscoques, des Morlaques, des Monténégrins, & qui n'aurait pour toute connaissance des lieux que les cartes, serait aussi embarrassé que s'il se trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureusement on rectifie sur les lieux ce que les géographes ont souvent tracé de fantaisie dans leur cabinet.

Il est bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde sans sortir de chez soi.

Le livre de géographie le plus connu en Europe est celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moscou jusqu'à la source du Rhin; les jeunes gens

ne se forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner.*

Vous trouvez d'abord dans ce livre que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juste avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chale trop ardente, ni froidure excessive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud; & le froid est souv si terrible dans le nord de la Suède & de Russie, que le thermomètre y est descendu jusqu'à trente-quatre degrés au-dessous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans; c'est se tromper de de soixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères comme s'il y avait des mères-langues, comme si chaque peuple n'avait pas emprunté mille expressions de ses vo

Il affirme qu'on ne peut trouver une lieue de terrain qui ne soit habitee; dans la Russie, il est encore des rts trente à quarante lieues. Le désert des de Bordeaux n'est que trop grand. J'ai mes yeux quarante lieues de montagnes vertes de neige éternelle, sur lesquel n'a jamais passé ni un homme ni oiseau.

Il y a encore dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu desquels sont de misérables îles presque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France; cependant on

'ouve qu'environ cinquante de nos lieues
ois mille pas géométriques.

vous en croyez *Hubner*, le roi de France
ıjours quarante mille suisses à sa solde ;
le fait est qu'il n'en a jamais eu qu'en-
onze mille.

château de Notre-Dame de la Garde,
de Marseille, lui paraît une forteresse
ıtante & presqu'imprenable. Il n'avait pas
ette belle forteresse :

> Gouvernement commode & beau,
> A qui suffit pour toute garde
> Un suisse avec sa hallebarde
> Peint sur la porte du château.

nne libéralement à la ville de Rouen,
cents belles fontaines publiques. Rome
avait que cent cinq du temps d'*Auguste*.
est bien étonné quand on voit dans
que la rivière de l'Oyse reçoit les
ae la Sarre, de la Somme, de l'Authie
la Canche. L'Oyse coule à quelques lieues
ris ; la Sarre est en Lorraine près de la
Alsace, & se jette dans la Moselle au-
Trèves. La Somme prend sa source
St Quentin, & se jette dans la mer
us d'Abbeville. L'Authie & la Can-
ont des ruisseaux qui n'ont pas plus de
unication avec l'Oyse que n'en ont la
e & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quel-
aute de l'éditeur, car il n'est guère pos-
que l'auteur se soit mépris à ce point.
donne la petite principauté de Foix à la
n de *Bouillon* qui ne la possède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot; il copie exactement toutes les fautes nos anciens ouvrages de géographie, cor on les copie tous les jours à Paris; & ainsi qu'on nous redonne tous les jours ciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on confer à Rhodès un foulier de la Ste Vierge, comm conserve dans la ville du Puy en V prépuce de son fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes sur les Turcs que sur les chrétiens. Il dit que le Turcs possédaient de son temps quatre île dans l'Archipel. Ils les possédaient t es.

Qu'*Amurat II*, à la bataille de Var de son sein l'hostie consacrée qu'on l donnée en gages, & qu'il demanda v à cette hostie de la perfidie des chré turc, & un turc dévot comi faire sa prière à une hostie! de son sein, il demanda vengeance & l'obtint de son sabre.

Il assure que le czar *Pierre I* se fit patriarche. Il abolit le patriarchat, & fit bien; mais se faire prêtre, quelle idée!

Il dit que la principale erreur de l'Eglise grecque est de croire que le St Esprit ne procède que du père. Mais d'où sait-il que c'est une erreur? l'Eglise latine ne croit la procession du St Esprit par le père & le fils que depuis le neuvième siècle; la grecque, mère de la latine, date de seize cents ans. Qui les jugera?

Il affirme que l'Eglise grecque russe reconnaît pour médiateur, non pas JESUS-CHRIST, mais *St Antoine*. Encore s'il avait attribué le

chose à *St Nicolas*, on aurait pu autrefois excuser cette méprise du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'absurdités, la ographie se perfectionne sensiblement dans notre siècle.

Il n'en est pas de cette connaissance comme de l'art des vers, de la musique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres sont souvent les plus mauvais. Mais dans les sc ices qui demandent de l'exactitude plutôt q du génie, les derniers sont toujours les illeurs, pourvu qu'ils soient faits avec quel- soin.

Un des plus grands avantages de la géogra- hie est, à mon gré, celui-ci. Votre sotte voisine, & votre voisin encore plus sot, vous reprochent sans cesse de ne pas penser comme on pense dans la rue St Jacques. Voyez, vous disent-ils, quelle foule de grands hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* jusqu'à l'abbé *Petit-pied*. Tout l'univers a r i nos vérités, elles règnent dans le fau- ourg St Honoré, à Chaillot & à Etampes, Rome & chez les Uscoques. Prenez alors e mappemonde, montrez-leur l'Afrique tière, les empires du Japon, de la Chine, s, de la Turquie, de la Perse; celui le Russie, plus vaste que ne fut l'empire ain. Faites-leur parcourir du bout du doigt ure la Scandinavie, tout le nord de l'Al- igne, les trois royaumes de la Grande- etagne, la meilleure partie des Pays-bas, a meilleure de l'Helvétie; enfin, vous leur erez remarquer dans les quatre parties du obe, & dans la cinquième qui est encore

auſſi inconnue qu'immenſe, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur ; vous opposerez l'univers à la rue St Jacques.

Vous leur direz que *Jules-Céſar*, qui ét dit ſon pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne ſut pas un mot de ce qu'ils croient ſi univerſel ; que leurs ancêtres, à qui *Jules-Céſar* donna les étrivières, n'en ſurent davantage.

Peut-être alors auront-ils quelq d'avoir cru que les orgues de la St Severin donnaient le ton au reſte

GÉOMÉTRIE.

FEU M. *Clairaut* imagina de fai facilement aux jeunes gens les éle géométrie ; il voulut remonter à la ſuivre la marche de nos découver beſoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable & utile ; mais elle n'a pas été ſuivie ; elle exige dans le maître une flexibilité d'eſprit qui ſait ſe proportionner, & un agrément rare dans ceux qui ſuivent la routine de leur profeſſion.

Il faut avouer qu'*Euclide* eſt un peu rebutant ; un commençant ne peut deviner où il eſt mené. *Euclide* dit au premier livre que *ſi une ligne droite eſt coupée en parties égales & inégales, le quarrés conſtruits ſur les ſegmens inégaux ſont doubles des quarrés conſtruits ſur la moitié de la ligne entière, & ſur la petite*

te qui va de l'extrémité de cette moitié jusqu'au point d'intersection.

On a besoin d'une figure pour entendre cet [ob]scur théorème ; & quand il est compris, [l'é]tudiant dit : A quoi peut-il me servir, & [qu]e m'importe ? il se dégoûte d'une science [d]ont il ne voit pas assez tôt l'utilité.

La peinture commença par le désir de dessiner grossièrement sur un mur les traits d'une personne chère. La musique fut un mélange grossier de quelques tons qui plaisaient à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On observa le coucher des étoiles avant d'être astronome. Il paraît qu'on devrait guider ainsi la marche des commençans de la géométrie.

Je suppose qu'un enfant doué d'une conception facile, entende son père dire à son jardinier : Vous planterez dans cette plate-bande des tulipes sur six lignes, toutes à un demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut savoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec son précepteur. Le parterre est inondé, il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraisse. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne sait point quelle est sa largeur. Le maître lui fait d'abord aisément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à six pouces de distance l'une de l'autre. Ce sont déjà soixante tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir six lignes. L'enfant voit qu'il y aura six fois soixante, trois cents soixante tulipes. Mais de quelle largeur sera donc cette plate-bande que je ne puis mesurer ? Elle sera évidem-

ſes côtes ; tout l'intérieur eſt auſſi ign
qu'il l'était du temps d'*Atlas* & d'*Hercule*.
une ſeule carte bien détaillée de tout ce
le Turc poſsède en Aſie. Tout y eſt placé
haſard, excepté quelques grandes villes d
les maſures ſubſiſtent encore. Dans les Et
du grand-mogol, la poſition relative d'A
& de Déli eſt un peu connue ; mais de là j
qu'au royaume de Golconde tout eſt placé
l'aventure.

On ſait à peu près que le Japon s'éte
en latitude ſeptentrionale, depuis environ
trentième degré juſqu'au quarantième ; &
l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degré
qui font environ cinquante lieues : de ſort
que ſur la foi de nos meilleures cartes,
pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les prem
cartes des jéſuites la déterminèrent entre
cent cinquante-ſeptième degré & le
ſoixante & quinze ; & aujourd'hui on la
termine entre le cent quarante-ſix & le ce
ſoixante.

La Chine eſt le ſeul pays de l'Aſie
on ait une meſure géographique, parce
l'empereur *Cam-hi* employa des jéſuites a
nomes pour dreſſer des cartes exactes ; & c'e
ce que les jéſuites ont fait de mieux. S'il
s'étaient bornés à meſurer la terre, ils n
ſeraient pas proſcrits ſur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France
la Ruſſie, l'Angleterre, & les princip
villes des autres Etats ont été meſurées
la même méthode qu'on a employée à
Chine ; mais ce n'eſt que depuis très-

d'années qu'on a formé en France l'entreprise d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des sciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruisseau, les collines, les buissons à leur véritable place. Avant ce temps la topographie était si confuse, que la veille de la bataille de Fontenoi on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une seule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Versailles un ordre positif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de se poster en conséquence des cartes géographiques, comme cela est arrivé quelquefois du temps du ministre *Chaillart*, la bataille eût été infailliblement rdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uscoques, des Morlaques, des Monténégrins, & qui n'aurait pour toute connaissance des lieux que les cartes, ferait aussi ıbarrassé que s'il se trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureusement on rectifie sur les lieux ce que les géographes ont souvent tracé de fantaisie dans leur cabinet.

Il est bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde sans sortir de chez soi.

Le livre de géographie le plus connu en Europe est celui d'*Hubner*. On le met entre es mains de tous les enfans depuis Moscou usqu'à la source du Rhin; les jeunes gens

ne ſe forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juſte avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure exceſſive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud; & le froid eſt ſouvent ſi terrible dans le nord de la Suède & de la Ruſſie, que le thermomètre y eſt deſcendu juſqu'à trente-quatre degrés au-deſſous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans; c'eſt ſe tromper de plus de ſoixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, & comme ſi chaque peuple n'avait pas toujours emprunté mille expreſſions de ſes voiſins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe une lieue de terrain qui ne ſoit habitée; mais dans la Ruſſie, il eſt encore des déſerts de trente à quarante lieues. Le déſert des landes de Bordeaux n'eſt que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neige éternelle, ſur leſquelles il n'a jamais paſſé ni un homme ni même un oiſeau.

Il y a encore dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu deſquels ſont de miſérables îles preſque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France; cependant on

'ouve qu'environ cinquante de nos lieues
ois mille pas géométriques.

vous en croyez *Hubner*, le roi de France
ıjours quarante mille suisses à sa solde ;
le fait est qu'il n'en a jamais eu qu'en-
ı onze mille.

château de Notre-Dame de la Garde,
de Marseille, lui paraît une forteresse
rtante & presqu'imprenable. Il n'avait pas
ette belle forteresse :

> Gouvernement commode & beau,
> A qui suffit pour toute garde
> Un suisse avec sa hallebarde
> Peint sur la porte du château.

›nne libéralement à la ville de Rouen
cents belles fontaines publiques. Rome
avait que cent cinq du temps d'*Auguste*.
ı est bien étonné quand on voit dans
er que la rivière de l'Oyse reçoit les
de la Sarre, de la Somme, de l'Authie
la Canche. L'Oyse coule à quelques lieues
ıris ; la Sarre est en Lorraine près de la
Alsace, & se jette dans la Moselle au-
; de Trèves. La Somme prend sa source
de St Quentin, & se jette dans la mer
ssous d'Abbeville. L'Authie & la Can-
ont des ruisseaux qui n'ont pas plus de
unication avec l'Oyse que n'en ont la
ıe & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quel-
aute de l'éditeur, car il n'est guère pos-
que l'auteur se soit mépris à ce point.
ʝonne la petite principauté de Foix à la
n de *Bouillon* qui ne la possède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot ; il copie exactement toutes les fautes nos anciens ouvrages de géographie, co on les copie tous les jours à Paris ; & ainsi qu'on nous redonne tous les jours ciennes erreurs avec des titres nou

Il ne manque pas de dire que l'on conse à Rhodès un foulier de la Ste Vierge, c conserve dans la ville du Puy en ve prépuce de son fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes su les Turcs que sur les chrétiens. Il dit que l Turcs possédaient de son temps dans l'Archipel. Ils les possédaient

Qu'*Amurat II*, à la bataille de V de son sein l'hostie consacrée qu'on lui donnée en gages, & qu'il deman ven à cette hostie de la perfidie des ch turc, & un turc dévot comm faire sa prière à une hostie ! de son sein, il demanda veng & l'obtint de son sabre.

Il assure que le czar *Pierre I* se fit Il abolit le patriarchat, & fit bien faire prêtre, quelle idée !

Il dit que la principale erreur de grecque est de croire que le St Esprit cède que du père. Mais d'où sait-il une erreur ? l'Eglise latine ne croit la du St Esprit par le père & le fils qu neuvième siècle ; la grecque, mère de la date de seize cents ans. Qui les jugera

Il affirme que l'Eglise grecque russe reconnaît pour médiateur, non pas JESUS-CHRIST, mais *St Antoine*. Encore s'il avait attribué le

ofe à *St Nicolas*, on aurait pu autrefois :cufer cette méprife du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'abfurdités, la ographie fe perfectionne fenfiblement dans votre fiècle.

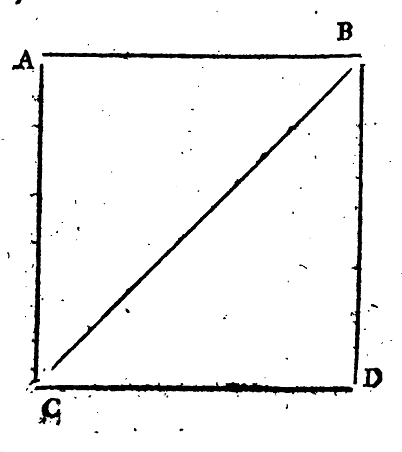
Il n'en eft pas de cette connaiffance comme l'art des vers, de la mufique, de la peine. Les derniers ouvrages en ces genres font ivent les plus mauvais. Mais dans les :ences qui demandent de l'exactitude plutôt : du génie, les derniers font toujours les illeurs, pourvu qu'ils foient faits avec quelfoin.

Un des plus grands avantages de la géograe eft, à mon gré, celui-ci. Votre fotte ıifine, & votre voifin encore plus fot, vous reprochent fans ceffe de ne pas penfer comme penfé dans la rue St Jacques. Voyez, vous t-ils, quelle foule de grands hommes a notre avis depuis *Pierre Lombard* jufq'à l'abbé *Petit-pied*. Tout l'univers a nos vérités, elles règnent dans le fauurg St Honoré, à Chaillot & à Etampes, Rome & chez les Ufcoques. Prenez alors une mappemonde, montrez-leur l'Afrique ière, les empires du Japon, de la Chine, s, de la Turquie, de la Perfe; celui uffie, plus vafte que ne fut l'empire omain. Faites-leur parcourir du bout du doigt te la Scandinavie, tout le nord de l'Alagne, les trois royaumes de la Grandeetagne, la meilleure partie des Pays-bas, la meilleure de l'Helvétie; enfin, vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du obe, & dans la cinquième qui eft encore

mesure avec les côtés, qu'il n'est surprenant que vous ne puissiez trouver en arithmétique la racine quarrée de cinq.

Vous n'en saurez pas moins votre compte; car si un arithméticien dit qu'il vous doit la racine quarrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites pièces, en liards par exemple, vous en aurez douze cents, dont la racine quarrée est entre trente-quatre & trente cinq, & vous saurez votre compte à un liard près. Il ne faut pas qu'il y ait de mystère ni en arithmétique ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'esprit du jeune homme. Son maître lui ayant dit que la diagonale d'un quarré étant incommensurable, immesurable aux côtés & aux bases, lui apprend qu'avec cette ligne, dont on ne saura jamais la valeur, il va faire cependant un quarré qui sera démontré être le double du quarré A, B, C, D.



eux lignes qui se touchent. Elles y peuvent
asser, répondra le maître, parce que G H est
n infiniment petit du second ordre.

Je n'entends point ce que c'est qu'un infini-
ent petit, dit l'enfant ; & le maître est obligé
'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'est-
 où *Malezieux* s'extasie dans ses élémens de
éométrie. Il dit positivement qu'il y a des
érités incompatibles. N'eût-il pas été plus
mple de dire que ces lignes n'ont de commun
ue ce point C, au-delà & en-deçà duquel
lles se séparent.

Je puis toujours diviser un nombre par la
ensée ; mais suit-il de-là que ce nombre soit
nfini ? Aussi *Newton*, dans son calcul intégral
: dans son différentiel, ne se sert pas de ce
rand mot ; & *Clairaut* se garde bien d'en-
eigner, dans ses élémens de géométrie, qu'on
uisse faire passer des cerceaux entre une boule
t la table sur laquelle cette boule est posée.

Il faut bien distinguer entre la géométrie
tile & la géométrie curieuse.

L'utile est le compas de proportion inventé
ar *Galilée*, la mesure des triangles, celle
es solides, le calcul des forces mouvantes.
resque tous les autres problèmes peuvent
clairer l'esprit & le fortifier. Bien peu feront
'une utilité sensible au genre-humain. Quarrez
es courbes tant qu'il vous plaira, vous mon-
terez une extrême sagacité. Vous ressemblez
un arithméticien qui examine les propriétés
es nombres au lieu de calculer sa fortune.

Lorsqu'*Archimède* trouva la pesanteur spéci-
que des corps, il rendit service au genre-
umain ; mais de quoi vous servira de trouver

trois nombres tels que la différence des quarrés de deux ajoutée au cube des trois fasse toujours un quarré, & que la somme des trois différences ajoutée au même cube fasse un autre quarré ? *Nugæ difficiles.* (1)

GLOIRE, GLORIEUX.

SECTION PREMIÈRE.

La gloire est la réputation jointe à l'estime; elle est au comble, quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes, en actions, en vertus, en talens, & toujours de grandes difficultés surmontées. *César*, *Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que *Socrate* en ait eu; il attire l'estime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ses ennemis; mais le terme de gloire serait impropre à son égard : sa mémoire est respectable plutôt que glorieuse. *Attila* eut beaucoup d'éclat; mais il n'a point de gloire, parce que l'histoire, qui peut se tromper, ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encore de la gloire, parce que sa valeur, son désintéresse-

(1) Dans la géométrie comme dans la plupart des sciences, il est très-rare qu'une proposition isolée soit d'une utilité immédiate. Mais les théories les plus utiles dans la pratique sont formées de propositions que la curiosité seule a fait découvrir, & qui sont restées long-temps inutiles sans qu'il fût possible de soupçonner comment un jour elles cesseraient de l'être. C'est dans ce sens qu'on peut dire que dans les sciences réelles, aucune théorie, aucune recherche n'est vraiment inutile.

ment, ſa libéralité ont été extrêmes. Les ſuccès ſuffiſent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours, parce que le temps a fait connaître toutes ſes vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ſes défauts.

La gloire eſt auſſi le partage des inventeurs dans les beaux-arts ; les imitateurs n'ont que des applaudiſſemens. Elle eſt encore accordée aux grands talens, mais dans des arts ſublimes. On dira bien, la gloire de *Virgile*, de *Cicéron*, mais non de *Martial* & d'*Aulu-Gelle*.

On a oſé dire la gloire de DIEU ; il travaille pour la gloire de DIEU ; DIEU a créé le monde pour ſa gloire : ce n'eſt pas que l'Etre ſuprême puiſſe avoir de la gloire, mais les hommes, n'ayant point d'expreſſions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils ſont les plus flattés.

La vaine gloire eſt cette petite ambition qui ſe contente des apparences, qui s'étale dans le grand faſte, & qui ne s'élève jamais aux grandes choſes. On a vu des ſouverains qui, ayant une gloire réelle, ont encore aimé la vaine gloire, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la repréſentation.

La fauſſe gloire tient ſouvent à la vaine, mais ſouvent elle porte à des excès, & la vaine ſe renferme plus dans les petiteſſes. Un prince qui mettra ſon honneur à ſe venger cherchera une gloire fauſſe, plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire, faire vanité, ſe faire honneur, ſe prennent quelquefois dans le même ſens, & ont auſſi des ſens différens. On dit égale-

ment, il fait gloire, il fait vanité, il se fait honneur de son luxe, de ses excès. Alors, gloire signifie fausse gloire. Il fait gloire de souffrir pour la bonne cause, & non pas, il fait vanité. Il se fait honneur de son bien, & non pas, il fait gloire ou vanité de son bien.

Rendre gloire signifie reconnaître, attester. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaissez la vérité.

> Au DIEU que vous servez, Princesse, rendez-gloire.
>
> ATHAL.

Attestez le DIEU que vous servez.

La gloire est prise pour le ciel; il est au séjour de la gloire.

> Où le conduisez-vous?... à la mort.... à la gloire.
>
> POLYEUCTE.

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre religion. Il n'est pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéose.

Glorieux, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange; bataille, paix, affaire glorieuse. Rang glorieux signifie rang élevé, & non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme glorieux, esprit glorieux est toujours une injure; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres: ainsi on dit, un règne glorieux, & non pas un roi glorieux. Cependant ce ne serait pas une faute de dire au pluriel, les plus glorieux

onquérans ne valent pas un prince bienfesant ; ‍
ais on ne dira pas, les princes glorieux, pour
ire les princes illustres.

Le glorieux n'est pas tout-à-fait le fier, ni
avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de
arrogant & du dédaigneux, & se communique
eu. L'avantageux abuse de la moindre défé-
ence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale
excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même.
e glorieux est plus rempli de vanité ; il cher-
he plus à s'établir dans l'opinion des hommes ;
veut réparer par les dehors ce qui lui manque
n effet. L'orgueilleux se croit quelque chose ;
e glorieux veut paraître quelque chose. Les
ouveaux parvenus sont d'ordinaire plus glo-
ieux que les autres. On a appelé quelquefois
s saints & les anges, les glorieux, comme
abitans du séjour de la gloire.

Glorieusement est toujours pris en bonne
art ; il règne glorieusement ; il se tira glorieuse-
ent d'un grand danger, d'une mauvaise affaire.

Se glorifier est tantôt pris en bonne part,
antôt en mauvaise, selon l'objet dont il s'agit.
l se glorifie d'une disgrace qui est le fruit de
s talens, & l'effet de l'envie. On dit des mar-
yrs qu'ils glorifiaient DIEU, c'est-à-dire, que
ur constance rendait respectable aux hommes
DIEU qu'ils annonçaient.

SECTION II.

QUE *Cicéron* aime la gloire, après avoir
ouffé la conspiration de *Catilina*, on le lui
ardonne,

Que le roi de Pruſſe, *Frédéric le g*
penſe ainſi après Rosbac & Liſſa, &
avoir été le légiſlateur, l'hiſtorien, le
& le philoſophe de ſa patrie; qu'il
ſionnément la gloire, & qu'il ſoit aſſez
pour être modeſte, on l'en glorifier
vantage.
Que l'impératrice *Cathe II* été
par la brutale inſolence ſi
déployer tout ſon génie; du
elle ait fait partir quatre s
effrayé les Dardanelles & l'Aue ur
qu'elle ait en 177 enlevé o
ces turcs qui feſaient tr ler
trouvera fort bon qu'elle la
& on l'admirera de parler de ces
air d'indifférence & de ſupériorité qui
qu'on les mérite.
En un mot, la gloire convi
de cette eſpèce, quoiqu'ils ſoi
mortelle très-chétive.
Mais ſi au bout de l'Occident, b
d'une ville nommée Paris près de C
avoir de la gloire quand il e
un régent de l'univerſité qui
ſeigneur, la gloire que vous avez ac
l'exercice de votre charge, vos il
vaux, dont tout l'univers rete r,
demande alors s'il y a dans cet vers
de ſifflets pour célébrer la gloire de
geois, & l'éloquence du pédant qui
braire cette harangue dans l'hôtel de
gneur?
Nous ſommes ſi ſots que nous avon
DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-

n-al-bétif, ce digne chef des derviches, r disait un jour : Mes frères, il est très-bon vous vous serviez souvent de cette sacrée ·mule de notre Koran, *au nom de Dieu très-iséricordieux ;* car DIEU use de miséricorde, vous apprenez à la faire en répétant sou-.t les mots qui recommandent une vertu, ins laquelle il resterait peu d'hommes sur la re. Mais, mes frères, gardez-vous bien iiter des téméraires qui se vantent à tout ipos de travailler à la gloire de DIEU. Si i jeune imbécille soutient une thèse sur les thégories, thèse à laquelle préside un igno-it en fourrure, il ne manque pas d'écrire gros caractères à la tête de sa thèse : *Ek kà abron doxa : ad majorem Dei gloriam*, un bon musulman a-t-il fait blanchir son sallon, il grave cette sottise sur sa porte ; un saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'est un usage impie qui est pieuse-ment mis en usage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux qui, en vidant la chaise percée de e sultan, s'écrierait : A la plus grande ire de notre invincible monarque ? Il y a rtainement plus loin du sultan à DIEU que sultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers terre, appelés *hommes*, avec la gloire de 'tre infini ? Peut-il aimer la gloire ? peut-il recevoir de vous ? peut-il en goûter ? jus-à quand, animaux à deux pieds, sans plu-, ferez-vous DIEU à votre image ? Quoi ! arce que vous êtes vains, parce que vous imez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime ussi ! S'il y avait plusieurs dieux, chacun

ment, il fait gloire, il fait vanité, il se fait honneur de son luxe, de ses excès. Alors, gloire signifie fausse gloire. Il fait gloire de souffrir pour la bonne cause, & non pas, il fait vanité. Il se fait honneur de son bien, & non pas, il fait gloire ou vanité de son bien.

Rendre gloire signifie reconnaître, attester. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaissez la vérité.

> Au DIEU que vous servez, Princesse, rendez-gloire.
>
> ATHAL.

Attestez le DIEU que vous servez.

La gloire est prise pour le ciel; il est au séjour de la gloire.

> Où le conduisez-vous?... à la mort.... à la gloire.
>
> POLYEUCTE.

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre religion. Il n'est pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéose.

Glorieux, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange; bataille, paix, affaire glorieuse. Rang glorieux signifie rang élevé, & non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme glorieux, esprit glorieux est toujours une injure; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres: ainsi on dit, un règne glorieux, & non pas un roi glorieux. Cependant ce ne serait pas une faute de dire au pluriel, les plus glorieux

conquérans ne valent pas un prince bienfesant ; mais on ne dira pas, les princes glorieux, pour dire les princes illustres.

Le glorieux n'est pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant & du dédaigneux, & se communique peu. L'avantageux abuse de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux est plus rempli de vanité ; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes ; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux se croit quelque chose ; le glorieux veut paraître quelque chose. Les nouveaux parvenus sont d'ordinaire plus glorieux que les autres. On a appelé quelquefois les saints & les anges, les glorieux, comme habitans du séjour de la gloire.

Glorieusement est toujours pris en bonne part ; il règne glorieusement ; il se tira glorieusement d'un grand danger, d'une mauvaise affaire.

Se glorifier est tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaise, selon l'objet dont il s'agit. Il se glorifie d'une disgrace qui est le fruit de ses talens, & l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils glorifiaient DIEU, c'est-à-dire, que leur constance rendait respectable aux hommes le DIEU qu'ils annonçaient.

SECTION II.

QUE *Cicéron* aime la gloire, après avoir étouffé la conspiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Prusse, *Frédéric le grand*, pense ainsi après Rosbac & Lissa, & après avoir été le législateur, l'historien, le poëte & le philosophe de sa patrie ; qu'il aime passionnément la gloire, & qu'il soit assez habile pour être modeste, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la brutale insolence d'un sultan turc à déployer tout son génie ; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre escadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Asie mineure, & qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces turcs qui fesaient trembler l'Europe, on trouvera fort-bon qu'elle jouisse de sa gloire, & on l'admirera de parler de ses succès avec cet air d'indifférence & de supériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette espèce, quoiqu'ils soient de la race mortelle très-chétive.

Mais si au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée Paris près de Gonesse, croit avoir de la gloire quand il est harangué par un régent de l'université qui lui dit : Monseigneur, la gloire que vous avez acquise dans l'exercice de votre charge, vos illustres travaux, dont tout l'univers retentit, &c. je demande alors s'il y a dans cet univers assez de sifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, & l'éloquence du pédant qui est venu braire cette harangue dans l'hôtel de monseigneur ?

Nous sommes si sots que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif,

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur difait un jour : Mes frères, il eft très-bon que vous vous ferviez fouvent de cette facrée formule de notre Koran, *au nom de Dieu très-miféricordieux ;* car DIEU ufe de miféricorde, & vous apprenez à la faire en répétant fouvent les mots qui recommandent une vertu, fans laquelle il refterait peu d'hommes fur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter des téméraires qui fe vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille foutient une thèfe fur les cathégories, thèfe à laquelle préfide un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de fa thèfe : *Ek allhà abron doxa : ad majorem Dei gloriam.* Un bon mufulman a-t-il fait blanchir fon fallon, il grave cette fottife fur fa porte ; un faka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'eft un ufage impie qui eft pieufement mis en ufage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux qui, en vidant la chaife percée de notre fultan, s'écrierait : A la plus grande gloire de notre invincible monarque ? Il y a certainement plus loin du fultan à DIEU que du fultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, miférables vers de terre, appelés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini ? Peut-il aimer la gloire ? peut-il en recevoir de vous ? peut-il en goûter ? jufqu'à quand, animaux à deux pieds, fans plumes, ferez-vous DIEU à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime auffi ! S'il y avait plufieurs dieux, chacun

ment, il fait gloire, il fait vanité, il se fait honneur de son luxe, de ses excès. Alors, gloire signifie fausse gloire. Il fait gloire de souffrir pour la bonne cause, & non pas, il fait vanité. Il se fait honneur de son bien, & non pas, il fait gloire ou vanité de son b
Rendre gloire signifie reconnaître, attester *Rendez gloire à la vérité*, reconnaissez la vérité.

Au DIEU que vous servez, Princesse, rendez-gloire.

ATHAL.

Attestez le DIEU que vous servez.
La gloire est prise pour le ciel ; il est au s de la gloire.

Où le conduisez-vous ?... à la mort.... à la gloire.

POLYEUCTE.

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre religion. Il n'est pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéose.
Glorieux, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange ; bataille, paix, affaire glorieuse. Rang glorieux signifie rang élevé, & non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme glorieux, esprit glorieux est toujours une injure ; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres : ainsi on dit, un règne glorieux, & non pas un roi glorieux. Cependant ce ne serait pas une faute de dire au pluriel, les plus glorieux

onquérans ne valent pas un prince bienfesant ; mais on ne dira pas, les princes glorieux, pour dire les princes illustres.

Le glorieux n'est pas tout-à-fait le fier, ni avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de arrogant & du dédaigneux, & se communique eu. L'avantageux abuse de la moindre défé-ence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. e glorieux est plus rempli de vanité ; il cher-he plus à s'établir dans l'opinion des hommes ; veut réparer par les dehors ce qui lui manque n effet. L'orgueilleux se croit quelque chose ; glorieux veut paraître quelque chose. Les ouveaux parvenus sont d'ordinaire plus glo-ieux que les autres. On a appelé quelquefois s saints & les anges, les glorieux, comme abitans du séjour de la gloire.

Glorieusement est toujours pris en bonne art ; il règne glorieusement ; il se tira glorieuse-ent d'un grand danger, d'une mauvaise affaire.

Se glorifier est tantôt pris en bonne part, ntôt en mauvaise, selon l'objet dont il s'agit. se glorifie d'une disgrace qui est le fruit de s talens, & l'effet de l'envie. On dit des mar-yrs qu'ils glorifiaient DIEU, c'est-à-dire, que ur constance rendait respectable aux hommes DIEU qu'ils annonçaient.

SECTION II.

Que *Cicéron* aime la gloire, après avoir ouffé la conspiration de *Catilina*, on le lui rdonne.

Que le roi de Pruſſe, *Frédéric le grand*, penſe ainſi après Rosbac & Liſſa, & après avoir été le légiſlateur, l'hiſtorien, le poëte & le philoſophe de ſa patrie; qu'il aime paſſionnément la gloire, & qu'il ſoit aſſez habile pour être modeſte, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la brutale inſolence d'un ſultan turc à déployer tout ſon génie; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre eſcadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Aſie mineure, & qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces turcs qui feſaient trembler l'Europe, on trouvera fort bon qu'elle jouiſſe de ſa gloire, & on l'admirera de parler de ſes ſuccès avec cet air d'indifférence & de ſupériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette eſpèce, quoiqu'ils ſoient de la race mortelle très-chétive.

Mais ſi au bout de l'Occident, un d'une ville nommée Paris près de G avoir de la gloire quand il eſt ha un régent de l'univerſité qui lui ſeigneur, la gloire que vous avez a l'exercice de votre charge, vos il vaux, dont tout l'univers retentit, demande alors s'il y a dans cet u de ſifflets pour célébrer la gloire de geois, & l'éloquence du pédant qui braire cette harangue dans l'hôtel de gneur?

Nous ſommes ſi ſots que no DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-

n-al-bétif, ce digne chef des derviches, disait un jour : Mes frères, il est très-bon vous vous serviez souvent de cette sacrée ule de notre Koran, *au nom de Dieu très-ricordieux ;* car DIEU use de miséricorde, ous apprenez à la faire en répétant sou- les mots qui recommandent une vertu, laquelle il resterait peu d'hommes sur la re. Mais, mes frères, gardez-vous bien ter des téméraires qui se vantent à tout os de travailler à la gloire de DIEU. Si ine imbécille soutient une thèse sur les égories, thèse à laquelle préside un igno- fourrure, il ne manque pas d'écrire os caractères à la tête de sa thèse : *Ek abron doxa : ad majorem Dei gloriam.* n musulman a-t-il fait blanchir son sallon, ave cette sottise sur sa porte ; un saka de l'eau pour la plus grande gloire de r. C'est un usage impie qui est pieuse- mis en usage. Que diriez-vous d'un petit ix qui, en vidant la chaise percée de sultan, s'écrierait : A la plus grande de notre invincible monarque ? Il y a nement plus loin du sultan à DIEU que tan au petit chiaoux.

ivez-vous de commun, misérables vers re, appelés *hommes*, avec la gloire de infini ? Peut-il aimer la gloire ? peut-il ecevoir de vous ? peut-il en goûter ? jus- quand, animaux à deux pieds, sans plu- , ferez-vous DIEU à votre image ? Quoi ! e que vous êtes vains, parce que vous ez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime ! S'il y avait plusieurs dieux, chacun

d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la gr[illegible]eur infinie avec la bassesse extrême, ce [illegible] comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, [illegible] voulait entrer en lice qu'avec des rois. [illegible] vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU ? Cessez de profaner ce nom sacré. Un empereur, nommé *Octave* [illegible] *guste*, défendit qu'on le louât dans les éc[illegible] de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre si[illegible] ni l'honorer. Anéantissez-vous, [illegible] taisez-vous.

Ainsi parlait *Ben-al-bétif*; & les der[illegible] s'écrièrent : Gloire à DIEU ! *Ben-al-*[illegible] a bien parlé.

SECTION III.

Entretien avec un Chinois.

EN 1723 il y avait en Hollande un [illegible] nois : ce Chinois était lettré & [illegible] deux choses qui ne devraient [illegible] être incompatibles, & qui le sont [illegible] chez nous, grâces au respect extr[illegible] pour l'argent, & au peu de consi[illegible] l'espèce humaine a montré & montrera [illegible] jours pour le mérite.

Ce Chinois, qui parlait un peu holland[illegible] se trouva dans une boutique de libraire a[illegible] quelques savans : il demanda un livre, [illegible] lui proposa l'histoire universelle de *Bossu*[illegible],

al traduite. A ce beau mot d'*histoire universelle*, je suis, dit-il trop heureux; je vais voir ce qu'on dit de notre grand empire, de notre nation qui subsiste en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette suite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de siècles; je vais voir ce qu'on pense de la religion des lettrés, de ce culte simple que nous rendons à l'Etre suprême. Quel plaisir de voir comme on parle en Europe de nos ts, dont plusieurs sont plus anciens chez nous que tous les royaumes européens! Je crois que l'auteur se sera bien mépris dans l'histoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cents cinquante-deux is, contre les peuples belliqueux du Tunquin & du Japon, & sur cette ambassade solennelle, par laquelle le puissant empereur du Mogol nous envoya demander des lois, l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas! lui dit un des savans, on ne parle pas seulement de vous dans ce livre; vous êtes trop peu de chose; presque tout roule sur la preière nation du monde, l'unique nation, le grand peuple juif.

Juif! dit le Chinois, ces peuples-là sont donc les maîtres des trois quarts de la terre au moins? Ils se flattent bien qu'ils le seront un jour, lui répondit-on; mais en attendant ce sont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, & de rogner quelquefois les espèces. Vous vous moquez, dit le Chinois; ces gens-là ont-ils jamais vu un vaste empire? Ils ont possédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays; mais

ce n'eſt point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'eſt point par les richeſſes qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelqu'autre peuple dans ce livre? demanda le lettré. Sans doute, dit le ſavant qui était auprès de moi, & qui prenait toujours la parole, on y parle beaucoup d'un petit pays de ſoixante lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme. Tudieu, dit le Chinois; un lac de cent cinquante lieues, dans un terrain qui en avait ſoixante de large, cela eſt bien beau! Tout le monde était ſage dans ce pays-là, ajouta le docteur. Oh, le bon temps que c'était! dit le Chinois. Mais eſt-ce là tout? Non, répliqua l'européen; il eſt queſtion encore de ces célébres Grecs. Qui ſont ces Grecs? dit le lettré. Ah, continua l'autre, il s'agit de cette province, à peu près grande comme la deuxcentième partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le Chinois, d'un air ingénu.

Ah ignorant! ah barbare! s'écria poliment notre ſavant; vous ne connaiſſez donc point *Epaminondas* le thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'*Achille*, ni comment ſe nommait l'âne de *Silène?* Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter*, ni de *Diogène*, ni de *Laïs*, ni de *Cybèle*, ni de....

J'ai bien peur, répliqua le lettré, que vous ne ſachiez rien de l'aventure éternellement

mémorable du célébre *Xixofou Concochigzamki*, ni des myſtères du grand *Fi pſi hi hi*. Mais, de grâce, quelles ſont les choſes inconnues dont traite cette hiſtoire univerſelle ? Alors le ſavant parla un quart d'heure de ſuite de la république romaine ; & quand il vint à *Jules-Céſar*, le Chinois l'interrompit, & lui dit : Pour celui-là, je crois le connaître, n'était-il pas turc ? (*a*)

Comment, dit le ſavant échauffé, eſt-ce que vous ne ſavez pas au moins la différence qui eſt entre les païens, les chrétiens & les muſulmans ? eſt-ce que vous ne connaiſſez point *Conſtantin*, & l'hiſtoire des papes ? Nous avons entendu parler confuſément, répondit l'aſiatique, d'un certain *Mahomet*.

Il n'eſt pas poſſible, répliqua l'autre, que vous ne connaiſſiez au moins *Luther*, *Zuingle*, *Bellarmin*, *Œcolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit le Chinois ; il ſortit alors, & alla vendre une partie conſidérable de thé peco & de fin grogram, dont il acheta deux belles filles & un mouſſe, qu'il ramena dans ſa patrie en adorant le *Tien*, & en ſe recommandant à *Confucius*.

Pour moi, témoin de cette converſation, je vis clairement ce que c'eſt que la gloire ; & je dis : Puiſque *Céſar* & *Jupiter* ſont inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaſte, le plus peuplé, le mieux policé de l'univers, il vous ſied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays ! ô pré-

(*a*) Il n'y a pas long-temps que les Chinois prenaient tous les Européens pour des mahométans.

dicateurs d'une petite paroisse, dans une petite ville! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges! ô petits auteurs! ô pesans commentateurs! il vous sied bien de prétendre à la réputation!

GOUT.

SECTION PREMIÈRE.

Le goût, ce sens, ce don de discerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues, la métaphore qui exprime, par le mot *goût*, le sentiment des beautés & des défauts dans tous les arts : c'est un discernement prompt, comme celui de la langue & du palais, & qui prévient, comme lui, la réflexion; il est, comme lui, sensible & voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui le mauvais avec soulèvement; il est souvent, comme lui, incertain & égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, & ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du discernement; & c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût sensuel; car le gourmet sent & reconnaît promptement le mêlange de deux liqueurs : l'homme de goût, le connaisseur,

verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux ſtyles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il ſera ſaiſi d'enthouſiaſme à ces vers des *Horaces :*

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ! qu'il mourût !

Il ſentira un dégoût involontaire au vers ſuivant.

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Comme le mauvais goût, au phyſique, conſiſte à n'être flatté que par des aſſaiſonnemens trop piquans & trop recherchés, ainſi le mauvais goût, dans les arts, eſt de ne ſe plaire qu'aux ornemens étudiés, & de ne pas ſentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens eſt de choiſir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'eſt une eſpèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts eſt de ſe plaire à des ſujets qui révoltent les eſprits bien faits, de préférer le burleſque au noble, le précieux & l'affecté au beau ſimple & naturel : c'eſt une maladie de l'eſprit. On ſe forme le goût des arts beaucoup plus que le goût ſenſuel ; car dans le goût phyſique, quoiqu'on finiſſe quelquefois par aimer les choſes pour leſquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la -ture n'a pas voulu que les hommes en gé -ral, appriſſent à ſentir ce qui leur eſt né -ſaire ; mais le goût intellectuel demande p de temps pour ſe former. Un jeune h ſenſible, mais ſans aucune connaiſſance, diſtingue point d'abord les parties d'un gra

chœur de musique ; ses yeux ne disti point d'abord dans un tableau les gradat le clair-obscur, la perspective, l'accord couleurs, la correction du dessin ; mais peu ses oreilles apprennent à entendre, & yeux à voir : il sera ému à la première rep sentation qu'il verra d'une belle trag mais il n'y démêlera ni le mérite des u ni cet art délicat par lequel aucun per nage n'entre ni ne sort sans raison, ni c art, encore plus grand, qui concentre intérêts divers dans un seul, ni enfin les a tres difficultés surmontées. Ce n'est qu'a de l'habitude & des réflexions qu'il par à sentir tout d'un coup avec plaisir ce ne démêlait pas auparavant. Le goût se fo insensiblement dans une nation qui n pas, parce qu'on y prend peu à u r des bons artistes. On s'accoutume a v tableaux avec les yeux de *le Brun*, du *P* de *le Sueur*; on entend la déclamation des scènes de *Quinault*, avec l'oreille de *Lu*, & les airs & les symphonies, avec celle *Rameau*. On lit les livres avec l'esprit bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, & méprisés avec le temps, c'est que ces auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde sentait, & qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainsi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Hor* l'eût fait oublier ; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût ; & si des au-

urs anciens, qui bronchent à chaque pas, nt pourtant conservé leur grande réputation, est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur châtié chez ces nations, qui leur ait dessillé yeux, comme il s'est trouvé un *Horace* ez les Romains, un *Boileau* chez les ançais.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts, on a raison, quand il n'est question que goût sensuel, de la répugnance qu'on a ur une certaine nourriture, de la préférence 'on donne à une autre : on n'en dispute int, parce qu'on ne peut corriger un dé- it d'organes. Il n'en est pas de même dans arts ; comme ils ont des beautés réelles, y a un bon goût qui les discerne, & un mauvais goût qui les ignore, & on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. Il y a aussi des ames froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redresser, c'est avec eux qu'il ne faut point sputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, lans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux arts ; alors il mérite plutôt le nom de fantaisie. C'est la fantaisie, plutôt que e goût, qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut se gâter chez une nation ; ce alheur arrive d'ordinaire après les siecles de rfection. Les artistes, craignant d'être imi- ateurs, cherchent des routes écartées ; ils oignent de la belle nature que leurs pré- decesseurs ont saisie : il y a du mérite dans

La plus belle tête du monde ; (1)
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,
Ne se doit jamais hasarder.
Pour votre bien & pour le nôtre ;
Seigneur, il vous la faut garder.
Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort.
Croyez-moi, c'est fort peu de chose
Qu'un demi-dieu quand il est mort.

Ces vers passent encore aujourd'h
être pleins de goût, & pour être les
leurs de *Voiture*.

Dans le même temps, *l'Etoile* qui
pour un génie, *l'Etoile* l'un des cinq a
qui travaillaient aux tragédies du car
Richelieu, *l'Etoile*, l'un des juges de *Cor*
fesait ces vers qui sont imprimés à la su
Malherbe & de *Racan* :

Que j'aime en tout temps la taverne !
Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'égal à soi.
J'y vois tout ce que j'y demande.
Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'est point de lecteur qui ne conv
que les vers de *Voiture* sont d'un cou

(1) M. de *Voltaire* a imité & embelli cette
dans une épître au roi de Prusse.

Una piuma canora, un canto alato,
Un spiritual che d'armonia composto
Vive in ang ste viscere nascosto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire ; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphase. Il écrit au cardinal de *la Valette* que, ni dans les déserts de la Lybie ni dans les abymes de la mer, il n'y eut jamais un si furieux monstre que la sciatique, & que si les tyrans dont la mémoire nous est odieuse eussent eu tels instrumens de leur cruauté, c'eût été la sciatique que les martyrs eussent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes mesurées, si contraires au style épistolaire, ces déclamations fastidieuses, hérissées de grec & de latin au sujet de deux sonnets assez médiocres qui partageaient la cour & la ville, & sur la pitoyable tragédie d'Hérode infanticide, tout cela était d'un temps où le goût n'était pas encore formé. Cinna même & les lettres provinciales, qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaisseurs distinguent sur-tout dans le même homme le temps où son goût était formé, celui où il acquit sa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un esprit un peu cultivé ne sentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de Cinna, & de ceux du même auteur dans ses vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?

N'eſt-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé*, ſur la priſe de Dunkerque : *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents.* Il ſemble que ce faux goût fut inſpiré à *Voiture* par le *Marini* qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. *Voiture* & *Coſtar* le citent très-ſouvent dans ſes lettres comme un modèle. Ils admirent ſa deſcription de la roſe fille d'avril, vierge & reine, aſſiſe ſur un trône épineux ; tenant majeſtueuſement le ſceptre des fleurs, ayant pour courtiſans & pour miniſtres, la famille laſcive des zéphirs, & portant la couronne d'or & le manteau d'écarlate.

Bella figlia d'Aprile
Verginella e reina
Su lo ſpinoſo trono
Del verde ceſpo aſſiſa
De' fior' lo ſcettro in maeſtà ſoſtiene;
E corteggiata intorno
Da laſciva famiglia
Di zephiri miniſtri
Porta d'or' la corona e d'oſtro il manto.

Voiture cite avec complaiſance, dans ſa trente-cinquième lettre à *Coſtar*, l'atome ſonnant du *Marini*, la voix emplumée, le ſouffle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant ailé, le petit eſprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, & tout cela pour dire un roſſignol.

Una voce pennuta, un ſuon' volante,
E veſtito di penne, un vivo fiato,

Una piuma canora, un canto alato,
Un spiritual che d'armonia composto
Vive in ang ste viscere nascosto.

ilzac avait un mauvais goût tout con-
e ; il écrivait des lettres familières avec
étrange emphase. Il écrit au cardinal de
'ale.te que, ni dans les déserts de la Lybie
ans les abymes de la mer, il n'y eut
s un si furieux monstre que la sciatique,
ue si les tyrans dont la mémoire nous est
use eussent eu tels instrumens de leur
té, c'eût été la sciatique que les martyrs
ent endurée pour la religion.

es exagérations emphatiques, ces longues
odes mesurées, si contraires au style
tolaire, ces déclamations fastidieuses, hé-
es de grec & de latin au sujet de deux
nets assez médiocres qui partageaient la cour
a ville, & sur la pitoyable tragédie d'Hé-
e infanticide, tout cela était d'un temps
le goût n'était pas encore formé. Cinna
ne & les lettres provinciales, qui éton-
ent la nation, ne la dérouillèrent pas en-
:.

es connaisseurs distinguent sur-tout dans
nême homme le temps où son goût était
né, celui où il acquit sa perfection, celui
il tomba en décadence. Quel homme d'un
it un peu cultivé ne sentira pas l'extrême
rence des beaux morceaux de Cinna, &
eux du même auteur dans ses vingt der-
es tragédies ?

;-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
t-il été content ? a-t-elle été facile ?

Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris? & comment l'a-t-il fait?
(CORNEILLE.)

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaisse le goût perfectionné de *Boileau* dans son Art poétique, & son goût non encore épuré dans sa satire sur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie:
Ce n'est pas tout encor, les souris & les rats.
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conseillé d'exercer son talent sur des objets plus dignes d'elle que les chats, des rats & des souris.

Comme un artiste forme peu à peu son goût, une nation forme aussi le sien. Elle croupit des siècles entiers dans la barbarie, ensuite il s'élève une faible aurore; enfin, le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long & triste crépuscule.

Nous convenons tous depuis long-temps que, malgré les soins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le siècle de *Louis XIV*; & nous commençons à nous plaindre que le siècle présent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du temps de *Périclès* était perdu

rdu chez eux. Les Grecs modernes con-
iennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Ro-
ns commençait à se corrompre de son
s.

ous avons vu à l'article *Art dramatique*
bien *Lopez de Véga* se plaignait du mau-
goût des Espagnols.

Les Italiens s'aperçurent les premiers que
t dégénérait chez eux, quelque temps après
immortel *Seicento*, & qu'ils voyaient périr
plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Addisson attaque souvent le mauvais goût
ses compatriotes dans plus d'un genre,
quand il se moque de la statue d'un ami-
en perruque quarrée, soit quand il té-
ne son mépris pour les jeux de mots
oyés sérieusement, ou quand il condamne
jongleurs introduits dans les tragédies.

donc les meilleurs esprits d'un pays con-
nt que le goût a manqué en certains
ps à leur patrie, les voisins peuvent le
tir comme les compatriotes ; & de même
l est évident que parmi nous tel homme
goût bon & tel autre mauvais, il peut
évident aussi que de deux nations con-
poraines l'une a un goût rude & grossier,
re fin & naturel.

Le malheur est que quand on prononce
te vérité, on révolte la nation entière
it on parle, comme on cabre un homme
mauvais goût lorsqu'on veut le ramener.

Le mieux est donc d'attendre que le temps
l'exemple instruise une nation qui péche par
goût. C'est ainsi que les Espagnols com-

mencent à réformer leur théâtre, & que Allemands essayent d'en former un.

Du goût particulier d'une nation.

IL est des beautés de tous les temps & tous les pays, mais il est aussi des b locales. L'éloquence doit être par-tout suasive, la douleur touchante, la col pétueuse, la sagesse tranquille; mais les tails qui pourront plaire à un citoy de dres, pourront ne faire aucun e sur habitant de Paris; les Anglais ront heureusement leurs comparaisons, s phores de la marine, que ne fero risiens qui voient rarement des vaiss ce qui tiendra de près à la liberté a à ses droits, à ses usages, fera plus o sion sur lui que sur un français.

La température du climat introd un pays froid & humide un goût d ture, d'ameublemens, de vêtemens fort bon, & qui ne pourra être reçu à en Sicile.

Théocrite & *Virgile* ont dû v brage, & la fraîcheur des eaux gues: *Thomson*, dans sa descrip sons, aura dû faire des descrip contraires.

Une nation éclairée, mais foc n'aura point les mêmes ridicules auffi spirituelle, mais livrée à la societe qu'à l'indiscrétion; & ces deux peuples c séquemment n'auront pas la même espèce comédie.

La poésie sera différente chez le p

nferme les femmes, & chez celui qui leur corde une liberté sans bornes.

Mais il sera toujours vrai de dire que *Virle* a mieux peint ses tableaux que *Thomson* a peint les siens, & qu'il y a eu plus de ût sur les bords du Tibre que sur ceux de Tamise; que les scènes naturelles du *Pastor lo* sont incomparablement supérieures aux rgeries de *Racan*; que *Racine* & *Molière* sont hommes divins à l'égard des auteurs des res théâtres.

Du goût des connaisseurs.

En général le goût fin & sûr consiste dans sentiment prompt d'une beauté parmi des auts, & d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet est celui qui discernera le mége de deux vins, qui sentira ce qui domine un mets, tandis que les autres convives auront qu'un sentiment confus & égaré.

Ne se trompe-t-on pas quand on dit que est un malheur d'avoir le goût trop délicat, être trop connaisseur? qu'alors on est trop choé des défauts, & trop insensible aux beautés? enfin on perd à être trop difficile? n'est-il vrai au contraire qu'il n'y a véritablement plaisir que pour les gens de goût? ils vent, ils entendent, ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement orisés, & moins exercés.

Le connaisseur en musique, en peinture, en architecture, en poésie, en médailles, &c. rouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas; le plaisir même de découvr

une faute le flatte, & lui fait sentir les beauté plus vivement. C'est l'avantage des bonnes vu sur les mauvaises. L'homme de goût a d'aut yeux, d'autres oreilles, un autre tact l'homme grossier. Il est choqué des draperie mesquines de *Raphaël*, mais il admire la no correction de son dessin. Il a le plaisir d'ape cevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont n proportion avec la taille de leur père; tout le groupe le fait frissonner tandis d'autres spectateurs sont tranquilles.

Le célèbre sculpteur, homme de lettres de génie, qui a fait la statue c le *Pierre I* à Pétersbourg, critique avec l'attitude du *Moïse* de *Michel-Ange*, & veste serrée qui n'est pas même le co oriental; en même temps il s'extasie en templant l'air de tête.

Exemples du bon & du mauvais goût, des tragédies françaises & anglaises.

Je ne parlerai point ici de quelques aut anglais, qui, ayant traduit des pi *Molière*, l'ont insulté dans leurs pr de ceux qui de deux tragédies ont fait une, & qui l'ont encore nouveaux incidens pour se donner de censurer la noble & féconde ce grand-homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre sur le goût, sur l'esprit & l'imagination, & qui ont prétendu à une critique judicieuse, *Addisson* est celui qui a le plus d'autorité : ses ouvrages sont très-utiles; on a désiré seule

nt qu'il n'eût pas trop souvent sacrifié son
opre goût au désir de plaire à son parti,
de procurer un prompt débit aux feuilles
ı Spectateur qu'il composait avec *Steele*.
Cependant, il a souvent le courage de
ner la préférence au théâtre de Paris sur
ui de Londres; il fait sentir les défauts
la scène anglaise; & quand il écrivit son
on, il se donna bien de garde d'imiter le
e de *Shakespeare*. S'il avait su traiter les
ons, si la chaleur de son ame eût répondu
la dignité de son style, il aurait réformé
nation. Sa pièce, étant une affaire de parti,
un succès prodigieux. Mais quand les fac-
s furent éteintes, il ne resta à la tragé-
de Caton que de très-beaux vers & de la
ndeur. Rien n'a plus contribué à l'affer-
issement de l'empire de *Shakespeare*. Le vul-
ire en aucun pays ne se connaît en beaux
urs; & le vulgaire anglais aime mieux des
inces qui se disent des injures, des femmes
i se roulent sur la scène, des assassinats,
exécutions criminelles, des revenans qui
plissent le théâtre en foule, des sorciers,
l'éloquence la plus noble & la plus sage.
olliers a très-bien senti les défauts du
tre anglais, mais étant ennemi de cet
par une superstition barbare dont il était
sédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle
ignât s'éclairer par lui; il fut haï & méprisé.
Warburton évêque de Glocester a commenté
akespeare de concert avec *Pope*: mais son
mmentaire ne roule que sur les mots. L'au-
r des trois volumes des Elémens de criti-
e censure *Shakespeare* quelquefois; mais il

cenfure beaucoup plus *Racine* & nos aut
tragiques.

Le grand reproche que tous les criti
anglais nous font, c'eft que tous nos l
font des Français, des perfonn: le r
des amans tels qu'on en trouv a: s
dans Aftrée & dans Zaïde. L'a te : n
mens de critique reprend fur-tc très
rement *Corneille* d'avoir fait r ainfi
à *Cléopâtre*.

C'était pour acquérir un droit fi précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux;
Et dans Pharfale même il a tiré l'épée
Plus pour le conferver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princeffe, & le Dieu des combats
M'y favorifait moins que vos divins appas:
Ils conduifaient ma main, ils enflaient mon'
Cette pleine victoire eft leur dernier ouvrage.

Le critique anglais trouve ces fadi
cules & extravagantes; il a fans doute
les Français fenfés l'avaient dit a
Nous regardons comme une règle
ces préceptes de *Boileau*.

Qu'Achille aime autrement que Tirfis & Philène;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous favons bien que *Céfar* :
aimé *Cléopâtre*, *Corneille* le dev r :
autrement, & que fur-tout cet :
infipide dans la tragédie de la r
Nous favons que *Corneille*, qui a ri

dans toutes ses pièces, n'a jamais traité convenablement cette passion, excepté dans quelques scènes du Cid imitées de l'espagnol. Mais si toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très-grand génie, un sens profond, une force d'esprit supérieure dans Cinna, dans plusieurs scènes des Horaces, de Pompée, de Polyeucte, dans la dernière scène de Rodogune.

Si l'amour est insipide dans presque toutes ses pièces, nous sommes les premiers à le dire; nous convenons tous que ses héros ne sont que des raisonneurs dans ses quinze ou seize derniers ouvrages. Les vers de ces pièces sont durs, obscurs, sans harmonie, sans grâce. Mais s'il s'est élevé infiniment au-dessus de *Shakespeare*, dans les tragédies de son bon temps, il n'est jamais tombé si bas dans les autres; & s'il fait dire malheureusement à *César*.

Qu'il vient ennoblir, par le titre de captif, Le titre de vainqueur à présent effectif, César ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakespeare*. Ses héros ne font point l'amour à *Catau*, comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II* :

« O terre de mon royaume! ne nourris pas mon ennemi; mais que les araignées qui » sucent ton venin, & que les lourds crapauds » soient sur sa route; qu'ils attaquent » pieds perfides, qui les foulent de ses » usurpateurs. Ne produit que de puans c r- » dons pour eux; & quand ils v

» cueillir une fleur fur ton fein, ne leur pré-
» fente que des ferpens en embufcade. »

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakefpeare* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV*. (*a*)

Le général demande au prince quelle heure il eft. Le prince lui répond : « Tu as l'efprit
» fi gras pour avoir bu du vin d'Efpagne, pour
» t'être déboutonné après fouper, pour avoir
« dormi fur un banc après dîner, que tu as
» oublié ce que tu devrais favoir. Que diable
» t'importe l'heure qu'il eft ? à moins que les
» heures ne foient des taffes de vin, que les
» minutes ne foient des hachis de chapons,
« que les cloches ne foient des langues de
» maquerelles, les cadrans des enfeignes de
» mauvais lieux, & le foleil lui-même une fille
» de joie en taffetas couleur de feu. »

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de commenter ces groffièretés infames ? travaillait-il pour l'honneur du théâtre & de l'Eglife anglicane ?

Rareté des gens de goût.

On eft affligé quand on confidère, fur-tout dans les climats froids & humides, cette foule prodigieufe d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne lifent jamais, & dont

(*a*) Scène II du premier acte de la vie & la mort de *Henri IV*.

quelques-uns

elques-uns feuillettent tout au plus un journal fois par mois pour être au courant, r se mettre en état de parler au hasard des ses dont ils ne peuvent avoir que des idées nfuses.

Entrez dans une petite ville de province, ement vous y trouverez un ou deux libraires. est qui en sont entièrement privées. Les les chanoines, l'évêque, le subdélégué, , le receveur du grenier à sel, le citoyen , personne n'a de livres, personne n'a rit cultivé; on n'est pas plus avancé qu'au zième siècle. Dans les capitales des provin- dans celles mêmes qui ont des académies, le goût est rare!

Il faut la capitale d'un grand royaume pour établir la demeure du goût; encore n'est-il partage que du très-petit nombre; toute la pulace en est exclue. Il est inconnu aux fa- les bourgeoises où l'on est continuellement cupé du soin de sa fortune, des détails do- stiques & d'une grossière oisiveté, amusé une partie de jeu. Toutes les places qui nnent à la judicature, à la finance, au com- rce, ferment la porte aux beaux arts. est la honte de l'esprit humain que le goût, ar l'ordinaire, ne s'introduise que chez l'oi- eté opulente. J'ai connu un commis des bu- aux de Versailles, né avec beaucoup d'es- t, qui disait : Je suis bien malheureux, je pas le temps d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de s de six cents mille personnes, je ne crois s qu'il y en ait trois mille qui aient le goût s beaux arts. Qu'on représente un chef-d'œu-

vre dramatique, ce qui est si rare, & qui doit l'être, on dit tout Paris est enchanté ; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Asie, l'Afrique, la moitié du Nord, où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poésie, de la peinture, de la musique ? presque tout l'univers est barb

Le goût est donc comme la philosophie, il appartient à un très-petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'av dans *Louis XIV* un roi qui était né avec goût.

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.

C'est en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU créa pour regarder le ciel, *Erectos ad s tollere vultus* : Les hommes sont presque courbés vers la terre.

Pourquoi une statue informe, vais tableau où les figures sont n'ont-ils jamais passé pour des chefs-d' Pourquoi jamais une maison chétive aucune proportion n'a-t-elle été comme un beau monument d'architecture vient qu'en musique des sons aigres & disco dans n'ont-ils flatté l'oreille de personne ? que cependant de très-mauvaises barbares, écrites dans un style d'allo ont réussi, même après les scènes qu'on trouve dans *Corneille*, & touchantes de *Racine*, & le peu écrites qu'on peut avoir eues

nt poëte ? Ce n'eſt qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réuſſir des ouvrages déteſtables ſoit tragiques, ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon ? C'eſt que l'illuſion ne règne qu'au théâtre ; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, & ſur-tout d'une cabale qui fait tous efforts tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active que ſon but eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiècle pour mettre aux choſes un véritable prix dans ce ſeul genre.

Ce ſont les gens de goût ſeuls qui gouvernent à la longue l'empire des arts. Le *Pouſſin* fut obligé de ſortir de France pour laiſſer la place à un mauvais peintre. *Le Moine* ſe tua de déſeſpoir. *Vanlo* fut prêt d'aller exercer ailleurs ſes talens. Les connaiſſeurs ſeuls les ont mis tous trois à leur place. On voit ſouvent en tout genre les plus mauvais ouvrages avoir un ſuccès prodigieux. Les ſolécîſmes, les barbariſmes, les ſentimens les plus faux, l'ampoulé le plus ridicule ne ſont pas ſentis pendant un temps, parce que la cabale & le ſot enthouſiaſme du vulgaire cauſent une ivreſſe qui ne ſent rien. Les connaiſſeurs ſeuls ramènent à la longue le public, & c'eſt la ſeule différence qui exiſte entre les nations les plus éclairées & les plus groſſières, car le vulgaire de Paris n'a rien au-deſſus d'un autre vulgaire ; mais il y a dans Paris un nombre aſſez conſidérable d'eſprits cultivés pour mener la foule. Cette foule ſe conduit preſqu'en un moment

dans les mouvemens populaires ; mais il
plusieurs années pour fixer son goût dans les a

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIÈRE.

IL faut que le plaisir de gouverner soit
grand, puisque tant de gens veulent s'en
Nous avons beaucoup plus de livres sur
gouvernement qu'il n'y a de princes
terre. Que DIEU me préserve ici d'ensei
les rois, & messieurs leurs ministres, &
sieurs leurs valets de chambre, &
leurs confesseurs, & messieurs leurs
généraux ! Je n'y entends rien, je
tous. Il n'appartient qu'à M. *Wilkes*
dans sa balance anglaise ceux qui sont à la
du genre-humain : de plus, il
étrange qu'avec trois ou quatre mille
sur le gouvernement, avec Machia
Politique de l'écriture sainte par *Bo* es, avec
le Citoyen financier, le Guidon d
le Moyen d'enrichir un Etat, &c.
encore quelqu'un qui ne sût parfait
les devoirs des rois & l'art de c
hommes.

Le professeur *Puffendorf* (a) ou
Puffendorf, dit que *David* ayant ju
jamais attenter à la vie de *Sem*
seiller privé, ne trahit point son se
il ordonna (selon l'histoire juive) a
Salomon de faire assassiner *Semeï*,
David ne s'était engagé que pour

(a) *Puffendorf*, liv. IV, chap. XI, a ... XIII

is tuer Semeï. Le baron, qui réprouve si utement les restrictions mentales des jésuites, en permet une ici à l'oint *David*, qui ne fera pas du goût des conseillers d'Etat.

Pesez les paroles de *Bossuet* dans sa Politique e l'écriture sainte à monseigneur le dauphin. *Voilà donc la royauté attachée par succession à maison de David & de Salomon, & le trône David est affermi à jamais.* (b) (quoique petit escabeau appelé *trône* ait très-peu é) *En vertu de cette loi l'aîné devait succer au préjudice de ses frères : c'est pourquoi lonias, qui était l'aîné, dit à Betzabée mère Salomon : Vous savez que le royaume était moi, & tout Israël m'avait reconnu : mais Seigneur a transféré le royaume à mon frère alomon*. Le droit d'*Adonias* était incontesle ; *Bossuet* le dit expressément à la fin de t article. *Le Seigneur a transféré* n'est qu'une pression ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu n bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* it né d'une femme légitime ; la naissance son cadet n'était que le fruit d'un double ime.

A moins donc, dit *Bossuet*, *qu'il n'arrivât elque chose d'extraordinaire, l'aîné devait ccéder*. Or, cet extraordinaire fut que *Salon*, né d'un mariage fondé sur un double aultère & sur un meurtre, fit assassiner au ied de l'autel son frère aîné, son roi légitime, nt les droits étaient soutenus par le pontife *Abiathar* & par le général *Joab*. Après cela avouons qu'il est plus difficile qu'on ne l le prendre des leçons du droit des ge x

(b) Liv. II, propos. IX.

gouvernement dans l'écriture sainte, donn
aux Juifs, & ensuite à nous pour des intér
plus sublimes.

Que le salut du peuple soit la loi supr
telle est la maxime fondamentale des natio
mais on fait consister le salut du peuple à é
ger une partie des citoyens dans toutes
guerres civiles. Le salut d'un peuple est
tuer ses voisins & de s'emparer de leurs bi
dans toutes les guerres étrangères. Il est
core difficile de trouver là un droit des
bien salutaire, & un gouvernement bien fa
rable à l'art de penser & à la douceur de
société.

Il y a des figures de géométrie très-
lières & parfaites en leur genre ; l'aritl
que est parfaite, beaucoup de métiers
exercés d'une manière toujours unifor
toujours bonne ; mais pour le gouverne
des hommes, peut-il jamais en être un
quand tous sont fondés sur des passions
combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de
sans discorde ; il est donc impossible qu'
ne soit dans les royaumes. Chaque gouverne
ment est non-seulement comme les couvens
mais comme les ménages : il n'y en a poi
sans querelles ; & les querelles de peuple
peuple, de prince à prince, ont toujours
sanglantes ; celles des sujets avec leurs so
verains n'ont pas quelquefois été moins
nestes : comment faut-il faire ? ou risquer,
se cacher.

SECTION II.

PLUS d'un peuple souhaite une constitution
ouvelle ; les Anglais voudraient changer de
nistres tous les huit jours ; mais ils ne vou-
aient pas changer la forme de leur gouver-
ment.

Les Romains modernes sont tous fiers de
église de St Pierre, & de leurs anciennes
tues grecques ; mais le peuple voudrait être
eux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins
che en bénédictions : les pères de famille
uhaiteraient que l'Eglise eût moins d'or, &
l y eût plus de blé dans leurs greniers :
regrettent le temps où les apôtres allaient
ied, & où les citoyens romains voyageaient
palais en palais en litière.

On ne cesse de nous vanter les belles ré-
liques de la Grèce : il est sûr que les Grecs
neraient mieux le gouvernement des *Périclès*
des *Démosthènes* que celui d'un bacha ; mais
ns leurs temps les plus florissans ils se plai-
aient toujours ; la discorde, la haine étaient
dehors entre toutes les villes, & au dedans
ns chaque cité. Ils donnaient des lois aux
anciens Romains qui n'en avaient pas encore ;
ais les leurs étaient si mauvaises qu'ils les
changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juste
Aristide était banni, *Phocion* mis à mort, *So-
crate* condamné à la ciguë après avoir été
berné par *Aristophane* ; où l'on voit les *Am-
phictions* livrer imbécillement la Grèce à *Phi-
lippe*, parce que les Phocéens avaient labouré

un champ qui était du domaine d'*Apollon!* Mais le gouvernement des monarchies voisines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle … meilleure forme de gouvernement : il y dit (c) *que plusieurs prononcent en fav… la monarchie, & d'autres au contraire se chaînent furieusement contre les rois, &* … *est hors de son sujet d'examiner en détail les raisons de ces derniers.*

Si quelque lecteur malin attend ici … en dise plus que *Puffendorf*, il se … beaucoup.

Un suisse, un hollandais, un noble vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un c… de l'empire disputaient un jour en voy… la préférence de leurs gouvernemens ; … ne s'entendit, chacun demeura dans son … nion sans en avoir une bien certaine ; … s'en retournèrent chez eux sans avoir … conclu, chacun louant sa patrie par va… s'en plaignant par sentiment.

Quelle est donc la destinée du … main ? presque nul grand peuple n'e… par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le … monde ; le Japon a fermé ses ports … gers, dans la juste crainte d'une rev… affreuse.

La Chine a subi cette révolut… ; obéit à des tartares moitié mantchoux … huns ; l'Inde a des tartares mogols. E… te, le Nil, l'Oronte, la Grèce, l' … ont encore sous le joug des Turcs. Ce n…

(c) Liv. VII, chap. V.

e race anglaise qui règne en Angleterre ;
:'est une famille allemande qui a succédé à
prince hollandais ; & celui-ci à une famille
'ossaise, laquelle avait succédé à une fa-
lle angevine, qui avait remplacé une fa-
lle normande, qui avait chassé une famille
:onne & usurpatrice. L'Espagne obéit à une
aille française, qui succéda à une race
richienne ; cette autrichienne à des familles
se vantaient d'être visigothes ; ces visi-
hs avaient été chassés long-temps par des
Des, après avoir succédé aux Romains, qui
aient chassé les Carthaginois.

.a Gaule obéit à des francs après avoir
à des préfets romains.

mêmes bords du Danube ont appar-
a aux Germains, aux Romains, aux Arabes,
Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt
illes différentes, & presque toutes étran-

qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome
tant d'empereurs nés dans des provinces
bares, & tant de papes nés dans des pro-
es non moins barbares ? Gouverne qui
. Et quand on est parvenu à être le maî-
, on gouverne comme on peut. (*)

SECTION III.

voyageur racontait ce qui suit en 1769 ;
vu dans mes courses un pays assez grand
ez peuplé, dans lequel toutes les places
nètent ; non pas en secret & pour frauder
loi comme ailleurs, mais publiquement &
ır obéir à la loi. On y met à l'encan le droit

(*) Voyez *Lois*.

de juger souverainement de l'honneur, de fortune & de la vie des citoyens, comme vend quelques arpens de terre. (*d*) Il y a commissions très-importantes dans les a qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le pru mystère de leur religion se célèbre pour petits sesterces ; & si le célébrant ne tro point ce salaire, il reste oisif comme un denier sans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne sont poin prix de l'agriculture ; elles sont le résultat jeu de hasard que plusieurs jouent en sig leurs noms, & en fesant passer ces n main en main. S'ils perdent, ils rentren la fange dont ils sont sortis, ils disparaiss s'ils gagnent, ils parviennent à entrer dans l'administration publique ; ils marient filles à des mandarins, & leurs fils devi aussi espèces de mandarins.

Une partie considérable des citoyens a sa subsistance assignée sur une maison rien ; & cent personnes ont acheté chac cent mille écus le droit de recevoir & de l'argent dû à ces citoyens sur cet hô naire ; droit dont ils n'usent jamais, profondément ce qui est sensé passer mains.

Quelquefois on entend crier par les rues proposition faite à quiconque a un dans sa cassette, de s'en dessaisir pour a un quarré de papier admirable, qui vous passer sans aucun soin une vie douce & c

(*d*) Si ce voyageur avait passé dans ce pays deux ans après, il aurait vu cette infame cou abolie, & quatre ans encore après, il l'aurait rétablie.

mode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui sera bien meilleur. Le surlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui nulle les deux premiers. Vous êtes ruiné ; ais de bonnes têtes vous consolent, en vous urant que dans quinze jours les colporteurs la ville vous crieront une proposition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet pire & vous y achetez des choses nécessaires vêtir, au manger, au boire, au coucher. ssez-vous dans une autre province, on vous payer des droits pour toutes ces denrées, ne si vous veniez d'Afrique. Vous en dedez la raison, on ne vous répond point ; si l'on daigne vous parler, on vous répond e vous venez d'une province *réputée étranre*, & que par conséquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez vain à comprendre comment des provinces u royaume sont étrangères au royaume.

Il y a quelque temps qu'en changeant de chevaux, & me sentant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la ste. Je ne saurais vous le donner, me dit-il ; commis à la soif qui sont en très-grand mbre, & tous fort sobres, me feraient payer *trop bu*, ce qui me ruinerait. Ce n'est point rop boire, lui dis-je, que de se sustenter un verre de vin ; & qu'importe que ce soit vous ou moi qui ait avalé ce verre ?

Monsieur, répliqua-t-il, nos lois sur la soif sont bien plus belles que vous ne pensez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui

viennent visiter nos caves. Ils mettent à autant de vin qu'ils jugent à propos de : en laisser boire pour notre santé. Ils rei nent au bout de l'année ; & s'ils jugent nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnan ils nous condamnent à une forte amende ; pour peu que nous soyons récalcitrans on envoie à Toulon boire de l'eau de mer je vous donnais le vin que vous me aen on ne manquerait pas de m'accuser a trop bu, vous voyez ce que je risquerais les intendans de notre santé.

J'admirai ce régime ; mais je ne fus j surpris lorsque je rencontrai un plaid désespoir qui m'apprit qu'il venait de au-delà du ruisseau le plus prochain le procès qu'il avait gagné la veille au sus par lui qu'il y a dans le pays au codes différens que de villes. Sa conve excita ma curiosité. Notre nation est si me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. les coutumes, les droits des corps, les les prééminences, tout y est arbit y est abandonné à la prudence de

J'étais encore dans le pays lorsqu eut une guerre avec quelques-uns de fins. On appelait cette guerre *la ri* parce qu'il y avait beaucoup à j à gagner. J'allai voyager ailleurs, & revins qu'à la paix. La nation, à mon r paraissait dans la dernière misère ; elle perdu son argent, ses soldats, ses flottes, commerce. Je dis, son dernier jour est v il faut que tout passe. Voilà une nation tie ; c'est dommage, car une grande pa de ce peuple était aimable, industrieuse & i

après avoir été autrefois groffière, fu-
euſe & barbare.
is tout étonné qu'au bout de deux ans
ale & ſes principales villes me parurent
ulentes que jamais; le luxe était aug-
, & on ne reſpirait que le plaiſir. Je
ivais concevoir ce prodige. Je n'en ai
n la cauſe qu'en examinant le gouver-
de ſes voiſins; j'ai conçu qu'ils étaient
uſſi mal gouvernés que cette nation, &
était plus induſtrieuſe qu'eux tous.
provincial de ce pays dont je parle ſe
it un jour amérement de toutes les
ns qu'ils éprouvait. Il ſavait aſſez bien
e; on lui demanda s'il ſe ferait cru
reux il y a cent ans lorſque dans ſon
s barbare on condamnait un citoyen
lu pour avoir mangé gras en carême?
la tête. Aimeriez-vous les temps des
civiles qui commencèrent à la mort de
s II, ou ceux des défaites de Saint-
n & de Pavie, ou les longs déſaſtres
erres contre les Anglais, ou l'anarchie
, & les horreurs de la ſeconde race,
barbaries de la première? A chaque
n il était ſaiſi d'effroi. Le gouvernement
mains lui parut le plus intolérable de
n'y a rien de pis, diſait-il, que d'ap-
r à des maîtres étrangers. On en vint
ux druides. Ah! s'écria-t-il, je me
is; il eſt encore plus horrible d'être
né par des prêtres ſanguinaires. Il conclut
malgré lui, que le temps où il vivait,
à tout prendre, le moins odieux.

SECTION IV.

Un aigle gouvernait les oiſeaux de tout le pays d'Ornitie. Il eſt vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de ſon bec, & de ſes serres. Mais enfin après avoir pourvu à ſes repas & à ſes plaiſirs, il gouverna auſſi bien qu'aucun autre oiſeau de proie.

Dans ſa vieilleſſe, il fut aſſailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord déſoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buiſſons de l'empire, & qu'on avait long-temps appelé *lucifugax*. Il était ruſé, il s'aſſocia avec des chauve-ſouris; & tandis que les vautours ſe battaient contre l'aigle, notre hibou & ſa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on ſe diſputait.

L'aigle & les vautours, après une aſſez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui avec ſa phyſionomie grave ſut en impoſer aux deux partis.

Il perſuada à l'aigle & aux vautours de ſe laiſſer rogner un peu les ongles, & couper le petit bout du bec pour ſe mieux concilier enſemble. Avant ce temps le hibou avait toujours dit aux oiſeaux, obéiſſez à l'aigle; enſuite il avait dit, obéiſſez aux vautours. Il dit bientôt, obéiſſez à moi ſeul. Les pauvres oiſeaux ne ſurent à qui entendre, ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant & les chauve-ſouris. *Qui habet aures audiat.*

SECTION V.

AI un grand nombre de catapultes & de
ılifles des anciens Romains, qui font à la
êrité vermoulues, mais qui pourraient
ıcore fervir pour la montre. J'ai beaucoup
horloges d'eau dont la moitié font caffées;
lampes fépulcrales, & le vieux modèle
cuivre d'une quinquérème; je pofsède
des toges, des prétextes, des laticlaves
plomb; & mes prédéceffeurs ont établi
e communauté de tailleurs qui font affez
des robes d'après ces anciens monumens.
ces caufes à ce nous mouvans, ouï le
port de notre principal antiquaire, nous
lonnons que tous ces vénérables ufages
t en vigueur à jamais, & qu'un chacun
a fe chauffer & à penfer dans toute
endue de nos Etats, comme on fe chauffait
comme on penfait du temps de *Cnidus*
ufillus propréteur de la province à nous
volue par le droit de bienféance, &c. »,
repréfenta au chauffe-cire qui employait
niftère à fceller cet édit, que tous les
y fpécifiés font devenus inutiles.
e l'efprit & les arts fe perfectionnent de
en jour, qu'il faut mener les hommes par
brides qu'ils ont aujourd'hui, & non par
es qu'ils avaient autrefois.
ue perfonne ne monterait fur les quinqué-
ues de fon alteffe féréniffime.
Que fes tailleurs auraient beau faire des
iclaves, qu'on n'en achéterait pas un feul;
qu'il était digne de fa fageffe de condefcendre

un peu à la manière de penser actuelle
honnêtes gens de son pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un
qui promit de s'en expliquer au référen
qui prômit d'en dire un mot à son altesse
nissime quand l'occasion pourrait s'en prése

SECTION VI.

Tableau du gouvernement anglais.

C'EST une chose curieuse, de voir c
un gouvernement s'établit. Je ne
ici du grand *Tamerlan*, ou *Timuri*
que je ne sais pas bien précisément
mystère du gouvernement du grand
Mais nous pouvons voir plus clair
nistration de l'Angleterre : & j
examiner cette administration q
l'Inde, attendu qu'on dit qu'il y a
en Angleterre, & point d'esclaves ;
dans l'Inde on trouve, à ce qu'
beaucoup d'esclaves, & très-peu
. Considérons d'abord un bâtard
se met en tête d'être roi d'Angler
avait autant de droit que *St Louis* en
sur le grand Caire. Mais *St Louis* eut
de ne pas commencer par se f
juridiquement l'Egypte en cour de
Guillaume le bâtard ne manqua
sa cause légitime & sacrée, en o
pape *Alexandre II* un arrêt qui
bon droit, sans même avoir entendu
adverse, & seulement en vertu de
Tout ce que tu auras lié sur la re

les cieux. Son concurrent *Harald*, roi égitime, étant ainsi lié par un arrêt émané ieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du universel, une vertu un peu plus forte; t la victoire d'Hasting. Il régna donc par oit du plus fort, ainsi qu'avaient régné & *Clovis* en France, les Goths & les ards en Italie, les Visigoths, & ensuite rabes en Espagne, les Vandales en Afri- & tous les rois de ce monde les uns les autres.

faut avouer encore que notre bâtard avait ssi juste titre que les Saxons & les Danois, n avaient possédé un aussi juste que celui Romains. Et le titre de tous ces héros celui des *voleurs de grand chemin*, ou , si vous voulez, celui des renards & des es quand ces animaux font des conquêtes les basses-cours.

us ces grands-hommes étaient si parfai- it voleurs de grand chemin, que depuis *lus* jusqu'aux flibustiers, il n'est question e dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, iches & de bœufs volés à main armée. la fable *Mercure* vole les vaches d'*Apol-* & dans l'ancien Testament le prophète donne le nom de *voleur* au fils que sa e va mettre au monde, & qui doit être rand type. Il l'appelle Maher-salal-has- *partagez vîte les dépouilles.* Nous avons emarqué que les noms de *soldat* & de *voleur* it souvent synonymes.

ilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *aume le roux*, qui usurpa la couronne sur rère aîné, fut aussi roi de droit divin

ſans difficulté; & ce même droit divin a|
tint après lui à *Henri* le troiſième uſurpa

Les barons normands, qui avaient conc
à leurs dépens, à l'invaſion de l'Anglet
voulaient des récompenſes. Il fallut bien
en donner, les faire grands vaſſaux, g
officiers de la couronne. Ils eurent les
belles terres. Il eſt clair que *Guillaume*
mieux aimé garder tout pour lui, & fai
tous ces ſeigneurs, ſes gardes & ſes eſt
mais il aurait trop riſqué. Il ſe vit donc o
de partager.

A l'égard des ſeigneurs anglo-ſaxons, i
avait pas moyen de les tuer tous, ni mêm
les réduire tous à l'eſclavage. On leur
chez eux, la dignité de ſeigneurs chât
Ils relevèrent des grands vaſſaux non
qui relevaient de *Guillaume*.

Par-là tout était contenu dans l'é
juſqu'à la première querelle.

Et le reſte de la nation, que devint-il
qu'étaient devenus preſque tous les p
l'Europe; des ſerfs, des vilains,

Enfin, après la folie des croiſ
princes ruinés vendent la liberté à
de glèbe, qui avaient gagné quelque
par le travail & par le commerce. Les
ſont affranchies. Les communes ont des
viléges. Les droits des hommes renaiſſent
l'anarchie même.

Les barons étaient par-tout en diſpute a
leur roi, & entr'eux. La diſpute devenait
tout une petite guerre inteſtine, comp
de cent guerres civiles. C'eſt de cet
nable & ténébreux chaos, que ſortit en

aible lumière, qui éclaira les communes, i rendit leur destinée meilleure.

s rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands ix de France pour la Normandie, ensuite la Guienne & pour d'autres provinces, it aisément les usages des rois dont ils aient. Les états-généraux furent long- composés, comme en France, des ba- & des évêques.

cour de chancellerie anglaise fut une imi- t du conseil d'Etat auquel le chancelier rance préside. La cour du banc du roi réée sur le modèle du parlement insti- ar *Philippe le bel*. Les plaids communs it comme la juridiction du châtelet. La de l'échiquier ressemblait à celle des aux des finances, qui est devenue en :e la cour des aides.

maxime, que le domaine royal est inalié- , fut encore une imitation visible du ernement français.

droit du roi d'Angleterre, de faire payer içon par ses sujets, s'il était prisonnier ierre; celui d'exiger un subside quand il it sa fille aînée, & quand il faisait son hevalier; tout cela rappelait les anciens s d'un royaume dont *Guillaume* était le er vassal.

peine *Philippe le bel* a-t-il rappelé les iunes aux états-généraux, que le roi gleterre *Edouard* en fait autant pour ba- r la grande puissance des barons. Car c'est le règne de ce prince, que la convoca- de la chambre des communes est bien atée.

Nous voyons donc, jusqu'à cette époque quatorzième siècle, le gouvernement ang suivre pas à pas celui de la France. Les Eglises sont entièrement semblables ; m assujettissement à la cour de Rome ; mê exactions dont on se plaint, & qu'on toujours par payer à cette cour avide; querelles, plus ou moins fortes ; mêmes exc munications ; mêmes donations aux moine même chaos ; même mêlange de rapines crées, de superstitions & de barbarie.

La France & l'Angleterre, ayant donc administrées si long-temps sur les mêmes cipes, ou plutôt sans aucun principe, & lement par des usages tout semblables, vient qu'enfin ces deux gouvernemens devenus aussi différens que ceux de Ma de Venise ?

N'est-ce point que, l'Angleterre ét île, le roi n'a pas besoin d'entretenir nuellement une forte armée de terre, serait plutôt employée contre la nation contre les étrangers ?

N'est-ce point qu'en général les An dans l'esprit quelque chose de plus plus réfléchi, de plus opiniâtre que autres peuples ?

N'est-ce point par cette raison que, s'é toujours plaints de la cour de Rome, ils ont entièrement secoué le joug hon tandis qu'un peuple plus léger l'a por affectant d'en rire, & en dansant avec chaînes ?

La situation de leur pays, qui leur a r la navigation nécessaire, ne leur a-t-elle donné aussi des mœurs plus dures ?

Cette duréte de mœurs qui a fait, de leur s, le théâtre de tant de ſanglantes tragédies, a-t-elle pas contribué auſſi à leur inſpirer ne franchiſe généreuſe ?

N'eſt-ce pas ce mélange de leurs qualités ontraires, qui a fait couler tant de ſang oyal dans les combats & ſur les échafauds, t qui n'a jamais permis qu'ils employaſſent poiſon dans leurs troubles civils, tandis 'ailleurs, ſous un gouvernement ſacerdotal, poiſon était une arme ſi commune ?

L'amour de la liberté n'eſt-il pas devenu ur caractère dominant, à meſure qu'ils ont é plus éclairés & plus riches ? Tous les ci-yens ne peuvent être également puiſſans : ais ils peuvent tous être également libres. t c'eſt ce que les Anglais ont obtenu enfin ar leur conſtance.

Etre libre, c'eſt ne dépendre que des lois. es Anglais ont donc aimé les lois, comme s pères aiment leurs enfans, parce qu'ils les nt faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que ès-tard; parce qu'il a fallu long-temps com-attre des puiſſances reſpectées : la puiſſance du ape la plus terrible de toutes, puiſqu'elle ait fondée ſur le préjugé & ſur l'ignorance; puiſſance royale toujours prête à ſe dé-order, & qu'il fallait contenir dans ſes bornes; puiſſance du baronage, qui était une anar-hie; la puiſſance des évêques, qui mêlant oujours le profane au ſacré, voulurent l'em-porter ſur le baronage & ſur les rois.

Peu à peu la chambre des communes eſt de-enue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes eſt véritable-

tivés que depuis peu de temps ; que la Si
en a élevé à son exemple pendant quel
années & qu'ils n'ont pas réussi ; que
pourriez faire venir de ces fruits dans d'au
provinces, par exemple en Bosnie, en Se
Essayez donc d'en planter.

Et sur-tout, pauvre homme, si vous
bacha effendi ou mollah, ne soyez pas
imbécillement barbare pour resserrer les cl
de votre nation. Songez que plus vous a
santirez le joug, plus vos enfans, qui ne se
pas tous bachas, seront esclaves. Quoi !
heureux, pour le plaisir d'être tyran su
terne pendant quelques jours, vous exp
tout votre postérité à gémir dans les
Oh qu'il est aujourd'hui de distance entr
Anglais & un Bosniaque !

SECTION VII.

Ce mélange dans le gouvernement d'
gleterre, ce concert entre les communes
lords & le roi n'a pas toujours subsisté. L'
gleterre a été long-temps esclave ; elle l'a
des Romains, des Saxons, des Danois,
Français. *Guillaume le conquérant* la gouve
sur-tout avec un sceptre de fer. Il disp
des biens, de la vie de ses nouveaux suj
comme un monarque de l'Orient ; il défen
sous peine de mort, qu'aucun anglais
avoir du feu & de la lumière chez lui,
huit heures du soir ; soit qu'il prétendît
là prévenir leurs assemblées nocturnes,
qu'il voulût essayer, par une défense si
zarre, jusqu'où peut aller le pouvoir
hom

nmes ſur d'autres hommes. Il eſt vrai qu'a-
ıt & après *Guillaume le conquérant*, les
glais ont eu des parlemens ; ils s'en vantent,
nme ſi ces aſſemblées appelées alors *par-
ens*, compoſées de tyrans eccléſiaſtiques
de pillards nommés *barons*, avaient été les
diens de la liberté & de la félicité publique.
Les Barbares, qui des bords de la mer Bal-
ıe fondirent dans le reſte de l'Europe, ap-
tèrent avec eux l'uſage des états ou par-
ens, dont on fait tant de bruit, & qu'on
naît ſi peu. Les rois n'étaient point deſ-
iques, cela eſt vrai ; & c'eſt préciſément
cette raiſon que les peuples gémiſſaient
s une ſervitude miſérable. Les chefs de
ſauvages, qui avaient ravagé la France,
alie, l'Eſpagne & l'Angleterre, ſe firent
narques. Leurs capitaines partagèrent en-
ux les terres des vaincus : de-là ces mar-
ves, ces lairds, ces barons, ces ſous-
ans, qui diſputaient ſouvent avec des rois
affermis les dépouilles des peuples. C'étaient
oiſeaux de proie combattant contre un
e pour ſucer le ſang des colombes. Chaque
ple avait cent tyrans au lieu d'un bon
tre : Des prêtres ſe mirent bientôt de la
tie. De tout temps le ſort des Gaulois,
Germains, des inſulaires d'Angleterre,
it été d'être gouvernés par leurs druides,
par les chefs de leurs villages, ancienne
èce de barons, mais moins tyrans que leurs
ceſſeurs. Ces druides ſe diſaient médiateurs
re la Divinité & les hommes ; ils feſaient
lois, ils excommnniaient, ils condamnaient
a mort. Les évêques ſuccédèrent peu à peu

à leur autorité temporelle dans le gc
ment goth & vandale. Les papes se
leur tête, & avec des brefs, des
des moines, ils firent trembler les
déposèrent, les firent assassiner, &
à eux tout l'argent qu'ils purent de l
L'imbécille *Inas*, l'un des tyrans de
chie d'Angleterre, fut le premier,
un pélerinage à Rome se soumit à
denier de *St Pierre* (ce qui était en
écu de notre monnaie) pour chaqu
de son territoire. Toute l'île suivit
cet exemple; l'Angleterre devint peti
une province du pape; le St Père y
de temps en temps ses légats pour
des impôts exorbitans. *Jean sans*
enfin une cession en bonne forme
royaume à sa sainteté, qui l'avait exco
les barons qui n'y trouvèrent pas leur
chassèrent ce misérable roi, & mire
place *Louis VIII* père de *St Louis*
France. Mais ils se dégoûtèrent bie
ce nouveau venu, & lui firent repasse

Tandis que les barons, les évêque
papes déchiraient tous ainsi l'Angleter
tous voulaient commander; le peu
plus nombreuse, la plus utile, & r
plus vertueuse partie des hommes, c
de ceux qui étudient les lois & les s
des négocians, des artisans, des la
enfin qui exercent la première & la p
prisée des professions; le peuple, d
était regardé par eux comme des anim
dessous de l'homme. Il s'en fallait bien
communes eussent alors part au gouverr

l'étaient des vilains ; leur travail, leur sang appartenaient à leurs maîtres, qui s'appelaient nobles. Le plus grand nombre des hommes était en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend & qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles, pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible que le grand nombre semât, & que le petit recueillît ; & n'est-ce pas un bonheur pour les Français, que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime des rois, en Angleterre par celle du roi & de la nation ?

Heureusement dans les secousses que les querelles des rois & des grands donnaient aux empires, les fers des nations se sont plus ou moins relâchés : la liberté est née en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean sans terre* & *Henri III* à accorder cette fameuse charte, dont le principal but était à la vérité de mettre les rois dans la dépendance des lords, mais dans laquelle le reste de la nation fut un peu favorisé, afin que dans l'occasion elle se rangeât du parti de ses prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui est regardée comme l'origine sacrée des libertés anglaises, fait bien voir elle-même, combien peu la liberté était connue ; le titre seul prouve que le roi se croyait absolu de droit, & que les barons & le clergé même ne le forçaient à se relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte : « Nous accordons » de notre libre volonté les priviléges suivans

„ aux archevêques, évêques, abbé:
„ & barons de notre royaume, &c. »
articles de cette charte, il n'eſt p
mot de la chambre des communes
qu'elle n'exiſtait pas encóre, ou qu'el
ſans pouvoir. On y ſpécifie les homn
d'Angleterre; triſte démonſtration q
avait qui ne l'étaient pas; on voit pa
XXXII que les hommes prétendus l
vaient le ſervice à leur ſeigneur. I
liberté tenait encore beaucoup de l'e
Par l'article X·I le roi ordonne que ſe
ne pourront dorénavant prendre de
chevaux & les charrettes des homme
qu'en payant. Ce règlement parut au
une vraie liberté, parce qu'il ôtait
grande tyrannie. *Henri VII*, conqu
politique heureux, qui feſait ſemblant
les barons, mais qui les haïſſait & les cr
s'aviſa de procurer l'aliénation de leu
Par-là les vilains, qui dans la ſuite a
du bien par leurs travaux, acheté
châteaux des illuſtres pairs, qui s'étaie
par leurs folies: peu à peu toutes le
changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint
en jour plus puiſſante. Les familles des
pairs s'éteignirent avec le temps; &
n'y a proprement que les pairs qui ſoie
en Angleterre, dans la rigueur de l
n'y aurait preſque plus de nobleſſe en
là, ſi les rois n'avaient pas créé de n
barons de temps en temps, & con
corps des pairs, qu'ils avaient tant c
graints, pour l'oppoſer à celui des c

venu trop redoutable. Tous ces nouveaux
irs, qui compofent la chambre haute, re-
ivent du roi leur titre, & rien de plus,
ifqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le
m. L'un eft duc de *Dorfet*, & n'a pas un
uce de terre en Dorfetshire ; l'autre eft comte
in village, qui fait à peine où ce village eft
ié. Ils ont du pouvoir dans le parlement,
n ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute,
yenne & baffe juftice, ni du droit de chaffer
les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la
erté de tirer un coup de fufil fur fon propre
imp. (1)

Un homme, parce qu'il eft noble ou prêtre,
ft point exempt de payer certaines taxes :
es les impôts font réglés par la chambre des
mmunes, qui n'étant que la feconde par fon
ag, eft la première par fon crédit. Les fei-
eurs & les évêques peuvent bien rejeter le
l des communes, lorfqu'il s'agit de lever de
-gent ; mais il ne leur eft pas permis d'y
n changer ; il faut ou qu'ils le reçoivent,
qu'ils le rejettent fans reftriction. Quand le
l eft confirmé par les lords & approuvé par
roi, alors tout le monde paye, chacun
nne, non felon fa qualité, (ce qui ferait
furde) mais felon fon revenu. Il n'y a point
taille, ni de capitation arbitraire, mais une
te réelle fur les terres ; elles ont été évaluées
utes fous le fameux roi *Guillaume III*. La

(1) La chaffe n'eft pas abfolument libre en Angle-
re, & il y fubfifte fur cet objet des lois moins
anniques que celles de quelques autres nations, mais
s-peu dignes d'un peuple qui fe croit libre.



taxe subsiste toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté ; ainsi personne n'est foulé, & personne ne se plaint ; le paysan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux, ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. On y voit beaucoup de paysans, qui ont environ cinq ou six cents livres sterling de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.

SECTION VIII.

Vous savez, mon cher lecteur, qu'en Espagne vers les côtes de Malaga, on découvrit du temps de *Philippe II* une petite peuplade jusqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous savez que cette chaîne de rochers inaccessibles est entrecoupée de vallées délicieuses, vous n'ignorez pas que ces vallées sont cultivées encore aujourd'hui par des descendans des Maures qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrétiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le disais, il y avait sous *Philippe II* une nation peu nombreuse qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée est entre Pitos & Portugos ; les habitans de ce séjour ignoré étaient presque inconnus des Maures mêmes ; ils parlaient une langue qui n'était ni l'espagnole ni l'arabe, & qu'on

rut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a rétendu que la raiſon en était que les Arabes eurs voiſins, & avant eux les Africans, ve-aient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait imais entendu parler de la religion chrétienne, i de la juive; connaiſſait médiocrement celle e *Mahomet* & n'en feſait aucun cas. Il offrait e temps immémorial du lait & des fruits à ne ſtatue d'*Hercule*. C'était-là toute ſa religion. Du reſte, ces hommes ignorés vivaient dans indolence & dans l'innocence. Un familier de inquiſition les découvrit enfin. Le grand-in-uiſiteur les fit tous brûler; c'eſt le ſeul évé-ement de leur hiſtoire.

Les motifs ſacrés de leur condamnation furent u'ils n'avaient jamais payé d'impôt, attendu u'on ne leur en avait jamais demandé, & qu'ils e connaiſſaient point la monnaie, qu'ils n'a-aient point de Bible, vu qu'ils n'entendaient oint le latin, & que perſonne n'avait pris la eine de les baptiſer. On les déclara ſorciers t hérétiques; ils furent tous revêtus du ſan-enito & grillés en cérémonie.

Il eſt clair que c'eſt ainſi qu'il faut gouverner es hommes: rien ne contribue davantage aux ouceurs de la ſociété.

GRACE.

DANS les perſonnes, dans les ouvrages, râce ſignifie non-ſeulement ce qui plaît, mais e qui plaît avec attrait. C'eſt pourquoi les nciens avaient imaginé que la déeſſe de la

dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'i
& de douceur sera sans grâce.

Il en est de même dans tous les arts.
portion, la beauté, peuvent n'être p
cieuses. On ne peut dire que les pyrami
gypte aient des grâces. On ne pourrait
du colosse de Rhodes comme de la V
Gnide. Tout ce qui est uniquement
genre fort & vigoureux a un mérite
pas celui des grâces.

Ce serait mal connaître *Michel-An*

out genre, soit plus susceptible de grâces que e grand. On louerait mal une oraison funèbre, une tragédie, un sermon, si on ne leur donnait que l'épithète de *gracieux*.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux grâces; car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'*Hercule Farnèse* ne devait point avoir les grâces du *Belvedère* & de l'*Aninoüs*; mais il n'est ni rude ni agreste. L'incendie de Troye, dans *Virgile*, n'est point décrit avec les grâces d'une élégie de *Tibulle*; il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans grâces, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé. Car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit point par des contrastes agréables, il rebutera.

La grâce, en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce; & la peinture a, par-dessus la sculpture, la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui se prêtent des agrémens par leurs attributs & par leurs regards.

Les grâces de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, & encore plus de la délicatesse des idées & des descriptions riantes. L'abus des grâces est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la grâce s'entend de la chose & de la personne : *Cet ajustement, cet ouvrage, cette femme a de la grâce.* La bonne grâce appartient à la personne seulement : *Elle se présente de bonne grâce. Il a fait de bonne grâce ce qu'on attendait de lui. Avoir des grâces. Cette femme a des grâces dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir sa grâce, c'est, par métaphore, obtenir son pardon, comme faire grâce est pardonner. On fait grâce d'une chose en s'emparant du reste. *Les commis lui prirent tous ses effets, & lui firent grâce de son argent. Faire des grâces, répandre des grâces*, est le plus bel apanage de la souveraineté ; c'est faire du bien, c'est plus que justice. Avoir les bonnes grâces de quelqu'un ne se dit que par rapport à un supérieur ; avoir les bonnes grâces d'une dame, c'est être son amant favorisé. Etre en grâce se dit d'un courtisan qui a été en disgrace : on ne doit pas faire dépendre son bonheur de l'un, ni son malheur de l'autre. On appelle bonnes grâces ces demi-rideaux d'un lit qui sont aux deux côtés du chevet. Les grâces, en grec *charites*, terme qui signifie *aimable*.

Les Grâces, divinités de l'antiquité, sont une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varie toujours, tantôt par l'imagination des poëtes qui en furent les théologiens, tantôt par les usages des peuples, le nombre, les noms, les attributs des Grâces changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, & à les nommer *Aglaé, Thalie, Euphrosine*, c'est-à-dire, *brillant, fleur, gaieté*. Elles étaient toujours auprès de

ênus. Nul voile ne devait couvrir leurs
armes. Elles préſidaient aux bienfaits, à la
ncorde, aux réjouiſſances, aux amours, à
loquence même ; elles étaient l'emblême ſen-
le de tout ce qui peut rendre la vie agréa-
:. On les peignait danſantes, & ſe tenant
r la main : on n'entrait dans leurs temples
e couronné de fleurs. Ceux qui ont con-
mné la mythologie fabuleuſe, devaient au
oins avouer le mérite de ces fictions riantes,
i annoncent des vérités dont réſulterait la
icité du genre-humain.

GRACE. (DE LA)

SECTION PREMIÈRE.

CE terme qui ſignifie *faveur*, *privilége*, eſt
ployé en ce ſens par les théologiens. Ils
pellent *grâce* une action de DIEU particu-
re ſur les créatures pour les rendre juſtes
heureuſes. Les uns ont admis la grâce uni-
rſelle que DIEU préſente à tous les hommes,
oique le genre-humain, ſelon eux, ſoit
ré aux flammes éternelles, à l'exception
n très-petit nombre ; les autres n'admettent
grâce que pour les chrétiens de leur com-
nion, les autres enfin que pour les élus
cette communion.

I eſt évident qu'une grâce générale qui
ſe l'univers dans le vice, dans l'erreur &
is le malheur éternel, n'eſt point une grâce,
: faveur, un privilége, mais que c'eſt une
tradiction dans les termes.

La grâce particuliére eſt, ſelon les théolo-
ns, ou ſuffiſante, & cependant on y réſiſte :

en ce cas elle ne suffit pas; elle resse
un pardon donné par un roi à un c
qui n'en est pas moins livré au su
Ou efficace à laquelle on ne résiste j
quoiqu'on y puisse résister : & en ce
justes ressemblent à des convives affam
on présente des mets délicieux dont i
geront surement quoiqu'en général ils
supposés pouvoir n'en point manger.
Ou nécessitante à laquelle on ne
soustraire : & ce n'est autre chose que l'
nement des décrets éternels & des évé
On se gardera bien d'entrer ici dans
tail immense & rebattu de toutes les
lités, & de cet amas de sophismes d
a embarrassé ces questions. L'objet de
tionnaire n'est point d'être le vain é
tant de vaines disputes.
St Thomas appelle la grâce *une*
substantielle, & le jésuite *Bouhours* la
un je ne sais quoi; c'est peut-être la
leure définition qu'on en ait jamais do
Si les théologiens avaient eu pour
jeter du ridicule sur la Providence, ils
seraient pas pris autrement qu'ils on
d'un côté les thomistes assurent que l'h
en recevant la grâce efficace, n'est
dans *le sens composé*, mais qu'il est libre
sens divisé; de l'autre, les molinistes
tent la science moyenne de DIEU & l
gruisme; on imagine des grâces excit
des prévenantes, des concomitantes,
opérantes.
Laissons-là toutes ces mauvaises plaisa
que les théologiens ont faites sérieus
Laissons-là tous leurs livres, & que

consulte le sens commun ; il verra que tous les théologiens se sont trompés avec sagacité, parce qu'ils ont tous raisonné d'après un principe évidemment faux. Ils ont supposé que DIEU agit par des voies particulières. Or, un Dieu éternel, sans lois générales, immuables & éternelles, est un être de raison, un fantôme, un dieu de la fable.

Pourquoi les théologiens ont-ils été forcés, dans toutes les religions où l'on se pique de raisonner, d'admettre cette grâce qu'ils ne comprennent pas ? c'est qu'ils ont voulu que le salut ne fût que pour leur secte ; & ils ont voulu encore que ce salut dans leur secte ne fût le partage que de ceux qui leur seraient soumis. Ce sont des théologiens particuliers, des chefs de parti divisés entr'eux. Les docteurs musulmans ont les mêmes opinions & les mêmes disputes, parce qu'ils ont le même intérêt ; mais le théologien universel, c'est-à-dire, le vrai philosophe, voit qu'il est contradictoire que la nature n'agisse pas par les voies les plus simples, qu'il est ridicule que DIEU s'occupe à forcer un homme de lui obéir en Europe, & qu'il laisse tous les Asiatiques indociles, qu'il lutte contre un autre homme, lequel tantôt lui cède & tantôt brise ses armes divines, qu'il présente à un autre un secours toujours inutile. Ainsi la grâce considérée dans son vrai point de vue est une absurdité. Ce prodigieux amas de livres composés sur cette matière est souvent l'effort de l'esprit, & toujours la honte de la raison.

SECTION II.

TOUTE la nature, tout ce qui exi
une grâce de DIEU; il fait à tous
maux la grâce de les former & de les i
La grâce de faire croître un arbre de (
& dix pieds est accordée au sapin &
au roseau. Il donne à l'homme la gr
penser, de parler & de le connaître; i
corde la grâce de ne pas entendre
de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *So*
ont écrit sur la grâce.

Le premier qui ait parlé de la grâce
& gratuite, c'est sans contredit *Homér*
pourrait étonner un bachelier de th
qui ne connaîtrait que *St Augustin*. Ma
lise le troisième livre de l'Iliade, il ve
Pâris dit à son frère *Hector* : « Si les diei
» ont donné la valeur, & s'ils m'ont
» la beauté, ne me reprochez pas les
» de la belle *Vénus* ; nul don des diei
» méprisable, il ne dépend pas des h
» de les obtenir. »

Rien n'est plus positif que ce passage
veut remarquer encore que *Jupiter*, sel
bon plaisir, donne la victoire tantôt aux
tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle
que tout se fait par la grâce d'en-hau

Sarpédon, & ensuite *Patrocle*, soi
barbares à qui la grâce a manqué tour-

Il y a eu des philosophes qui n'ont
de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que
vidence générale ne se mêlait point im
tement des affaires des particuliers,
gouvernait tout par des lois univer

que *Therſite* & *Achille* étaient égaux devant elle, & que ni *Calchas*, ni *Thaltibius* n'avaient jamais eu de grâce verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes le chien-dent & le chêne, la mite & l'éléphan, l'homme, les élémens & les aſtres obéiſſent à des lois invariables, que DIEU, immuable, comme elles, établit de toute éternité. (*)

SECTION III.

Si quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable : Meſſieurs, je vous avertis que notre ſouverain ſeigneur a pris pour ſa part tout le genre-humain, excepté un très-petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican & dans ſes dépendances ; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inſcrire ſur la liſte des privilégiés ; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grâce.

S'il nous répondait : « Vous ne pouvez la » mériter ; mon maître a fait la liſte de tous » les temps ; il n'a écouté que ſon bon plai- » ſir ; il s'occupe continuellement à faire une » infinité de pots de chambre, & quelques » douzaines de vaſes d'or. Si vous êtes pots » de chambre, tant pis pour vous. »

A ces belles paroles nous renverrions l'ambaſſadeur à coups de fourches à ſon maître.

Voilà pourtant ce que nous avons oſé imputer à DIEU, à l'être éternel ſouverainement bon.

(*) Voyez *Providence*.

On a toujours reproché aux hommes d'av fait DIEU à leur image. On a condamné Hom d'avoir transporté tous les vices & tous ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* lui fait ce juste reproche, n'a pas hésité l'appeler *blasphémateur*. Et nous, cent f plus inconséquens, plus téméraires, p blasphémateurs que ce grec qui n'y enten pas finesse, nous accusons DIEU dévotem d'une chose dont nous n'avons jamais acc le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Ismaël* eut, dit-o cinq cents enfans. Que diriez-vous si un ma bout du mont Atlas vous racontait que le s & bon *Mulei-Ismaël*, donnant à dîner à to sa famille, parla ainsi à la fin du repas?

Je suis *Mulei-Ismaël* qui vous ai engend pour ma gloire; car je suis fort glorieux vous aime tous tendrement; j'ai soin de vo comme une poulle couve ses poussins. J'ai d crété qu'un de mes cadets aurait le royau de Tafilet, qu'un autre possèderait à jam Maroc; & pour mes autres chers enfans, nombre de quatre cents quatre-vingt-dix-huit j'ordonne qu'on en roue la moitié & qu'on brûle l'autre; car je suis le seigneur *Mulei-Ismaël*.

Vous prendriez assurément le marabout po le plus grand fou que l'Afrique ait jama produit.

Mais si trois ou quatre mille marabouts, en tretenus grassement à vos dépens, venaient vo répéter la même nouvelle, que feriez vous ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûn au pain & à l'eau jusqu'à ce qu'ils fusse revenus dans leur bon sens?

Vous m'alléguez que mon indignation est
ſez raiſonnable contre les ſupralapſaires qui
·oient que le roi de Maroc ne fait ces cinq
ents enfans que pour ſa gloire, & qu'il a tou-
ours eu l'intention de les faire rouer & de
s faire brûler, excepté deux qui étaient
eſtinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infra-
pſaires qui avouent que la première inten-
on de *Mulei-Iſmaël* n'était pas de faire périr
s enfans dans les ſupplices; mais qu'ayant
révu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à
ropos en bon père de famille de ſe défaire
'eux par le feu & par la roue.

Ah! ſupralapſaires, infralapſaires, gratuits,
iffiſans, efficaciens, janſéniſtes, moliniſtes,
evenez enfin hommes, & ne troublez plus
a terre pour des ſottiſes ſi abſurdes & ſi
bominables.

SECTION IV.

SACRÉS conſulteurs de Rome moderne;
luſtres & infaillibles théologiens, perſonne
'a plus de reſpect que moi pour vos divines
éciſions; mais ſi *Paul-Emile*, *Scipion*, *Caton*,
Cicéron, *Céſar*, *Titus*, *Trajan*, *Marc-Aurèle*,
evenaient de cette Rome qu'ils mirent autre-
ois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils
eraient un peu étonnés de vos déciſions ſur
a grâce. Que diraient-ils, s'ils entendaient
parler de la grâce de ſanté ſelon *S. Thomas*,
& de la grâce médicinale ſelon *Cajetan*; de

la grâce extérieure & intérieure, de
tuite, de la sanctifiante, de l'actuel
l'habituelle, de la coopérante, de l
qui quelquefois est sans effet, de la s
qui quelquefois ne suffit pas, de la ve
& de la congrue? en bonne foi, y co
draient-ils plus que vous & moi?

Quel besoin auraient ces pauvres g
vos sublimes instructions? Il me seml
je les entends dire:

Mes révérends pères, vous êtes d
bles génies: nous pensions sottement q
éternel ne se conduit jamais par des l
ticulières comme les vils humains, m
ses lois générales, éternelles comme l
sonne n'a jamais imaginé parmi nous q
fût semblable à un maître insensé qu
un pécule à un esclave, & refuse la
ture à l'autre; qui ordonne à un mar
pétrir de la farine, à un muet de lui
lecture, à un cul-de-jatte d'être son c

Tout est grâce de la part de DIE
fait au globe que nous habitons la g
le former; aux arbres, la grâce de l
croître; aux animaux celle de les r
mais dira-t-on que si un loup trou
son chemin un agneau pour son sou
qu'un autre loup meure de faim, DIE
à ce premier loup une grâce particulière
il occupé par une grâce prévenante
croître un chêne, préférablement à u
chêne à qui la sève a manqué? Si da
la nature, tous les êtres sont soumis
générales, comment une seule espèce
maux n'y serait-elle pas soumise?

Pourquoi le maître abſolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un ſeul homme qu'à conduire le reſte de la nature entière ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque choſe dans le cœur d'un courlandais ou d'un biſcayen, pendant qu'il ne change rien aux lois qu'il a impoſées à tous les aſtres ?

Quelle pitié de ſuppoſer qu'il fait, défait, refait continuellement des ſentimens dans nous ! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encore n'eſt-ce que pour ceux qui ſe confeſſent, que tous ces changemens ſont imaginés Un ſavoyard, un bergamaſque aura le lundi la grâce de faire dire une meſſe pour douze ſous ; le mardi il ira au cabaret & la grâce lui manquera ; le mercredi il aura une grâce coopérante, qui le conduira à confeſſe ; mais il n'aura point la grâce efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce ſera une grâce ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déjà dit. DIEU travaillera continuellement dans la tête de ce bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reſte de la terre ne lui ſera de rien ! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois ! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes révérends pères, ne trouvez-vous pas ce ſyſtème prodigieuſement ridicule ?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, & ce roſeau qui rampe à ſes pieds ; vous ne dites pas que la grâce efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel *Demiourgos* créant des millions de mondes qui

gravitent tous les uns vers les autres, par des lois générales & éternelles. Voyez la même lumière se réfléchir du soleil à Saturne, & de Saturne à nous ; & dans cet accord de tant d'astres emportés par un cours rapide dans cette obéissance générale de toute la nature, osez croire, si vous pouvez, que DIEU s'occupe de donner une grâce versatile à sœur *Thérèse*, & une grâce concomitante à sœur *Agnès*.

Atome, à qui un sot atome a dit que l'Éternel a des lois particulières pour quelques atomes de ton voisinage, qu'il donne sa grâce à celui-là, & la refuse à celui-ci, que tel qui n'avait pas la grâce hier, l'aura demain, ne répète pas cette sottise. DIEU a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens sont comme les combattans chez *Homère*, qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contr'eux, tantôt en leur faveur. Si *Homère* n'était pas considéré comme poëte, il le serait comme blasphémateur.

C'est *Marc-Aurèle* qui parle, ce n'est pas moi ; car DIEU, qui vous inspire, me fait la grâce de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

GRACIEUX.

GRACIEUX est un terme qui manquait à notre langue, & qu'on doit à *Ménage*. *Bou-*

, en avouant que *Ménage* en est l'au-
prétend qu'il en a fait aussi l'emploi le
uste, en disant :

moi, de qui les vers n'ont rien de gracieux.

mot de *Ménage* n'en a pas moins réussi.
it dire plus qu'agréable ; il indique l'envie
aire, des manières gracieuses, un air gra-
. *Boileau*, dans son ode sur Namur,
e l'avoir employé d'une façon impropre,
signifier moins fier, abaissé, modeste ;

Et désormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

plupart des peuples du Nord disent :
e gracieux souverain ; apparemment qu'ils
rdent bienfesant. De gracieux on a fait
icieux, comme de grâce on a formé dis-
: des paroles disgracieuses, une aventure
icieuse. On dit disgracié, on ne dit pas
é. On commence à ce servir du mot
eufer, qui signifie recevoir, parler obli-
ment ; mais ce mot n'est pas employé
es bons écrivains dans le style noble.

Fin du septième Volume.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la table.

Fin de la table.

